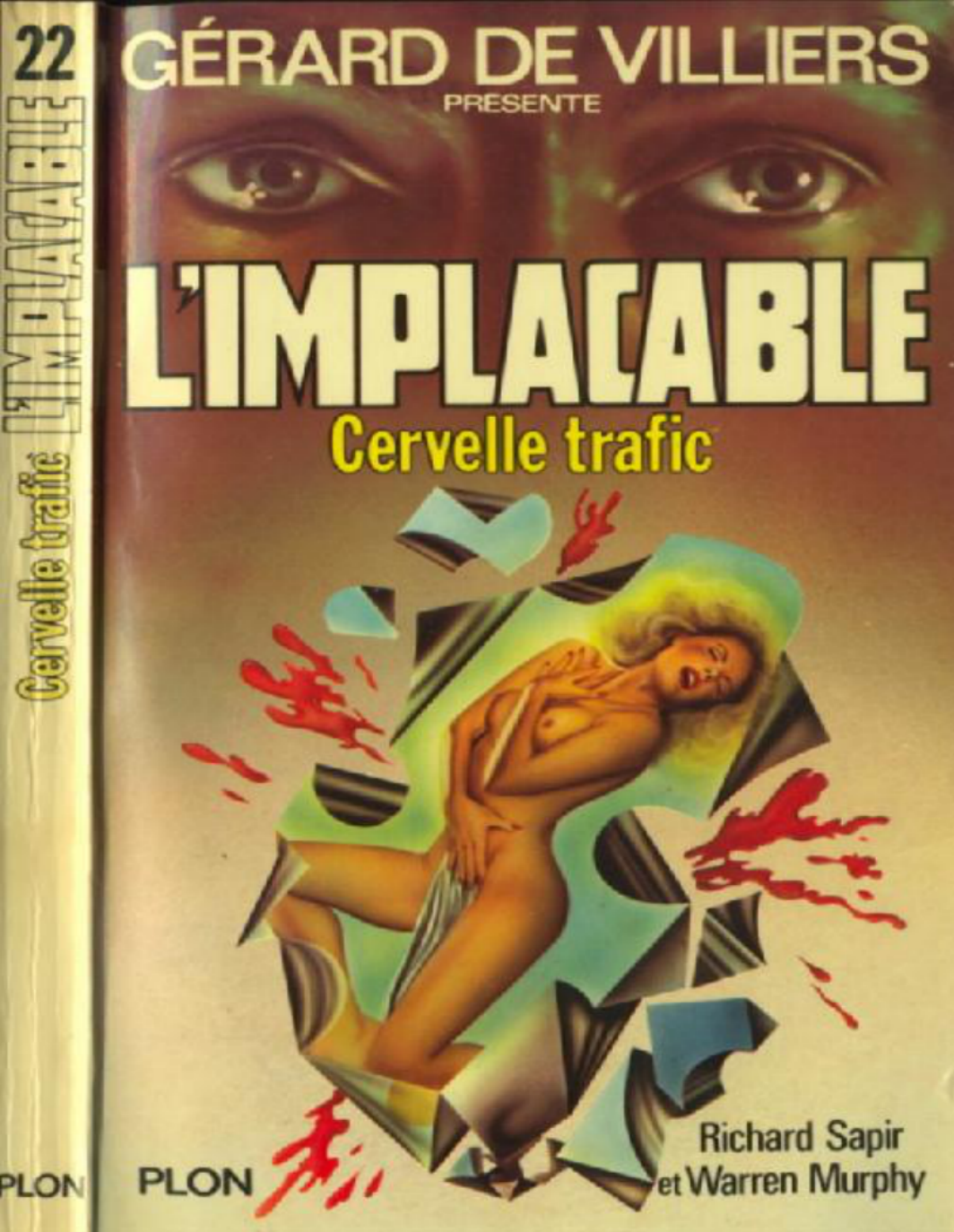


Cervelle trafic

**Richard Sapir
Warren Murphy**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



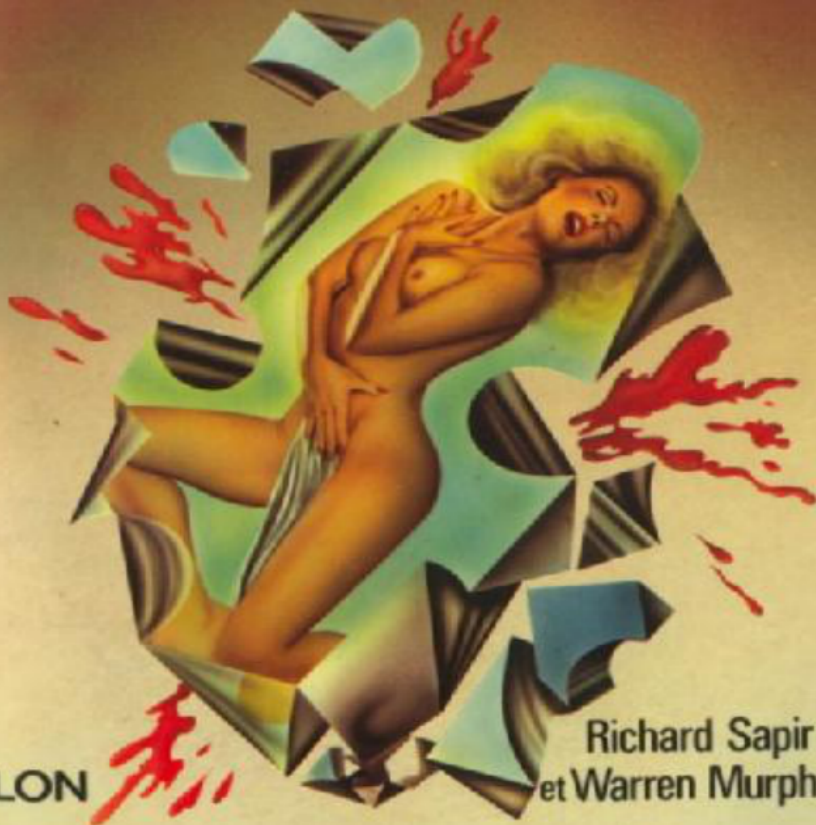
22

GÉRARD DE VILLIERS

PRESENTE

L'IMPLACABLE

Cervelle trafic



Richard Sapir
et Warren Murphy

PLON

PLON

SÉRIE L'IMPLACABLE

- 1 IMPLACABLEMENT VÔTRE
- 2 SAVOIR C'EST MOURIR
- 3 PUZZLE CHINOIS
- 4 L'HÉROÏNE DE LA MAFIA
- 5 DOCTEUR SÉISME
- 6 CONDITIONNÉ À MORT
- 7 RUMBA CHEZ LES ROUTIERS
- 8 CONFÉRENCE DE LA MORT
- 9 LES FOUS DE LA JUSTICE
- 10 LE TYPHON DU TIERS MONDE
- 11 MARCHÉ OU CRÈVE
- 12 SAFARI HUMAIN
- 13 ROCK ' N ' DROGUE
- 14 JEUNE CADRE DYNAMITE
- 15 CRIMES CLINIQUES
- 16 POUR QUELQUES BARILS DE PLUS
- 17 TOTEM ATOMIQUES
- 18 BIFTONS BIDONS
- 19 DIVINE BÉATITUDE
- 20 FATALE FINALE
- 21 MAUVAISES GRAINES

**RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY**

L'IMPLACABLE

CERVELLE TRAFIC

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR FRANCE-MARIE WATKINS

PLON

Titre original :

BRAIN DRAIN

Maquette de couverture : Loris

© 1976 by Richard Sapir and Warren Murphy

© Librairie PLON/GECEP 1981
pour la traduction française.

ISBN : 2 259 00762 7

Édition originale :

ISBN : 0 – 523 – 00805 – 8
PINNACLE BOOKS. INC. NEW YORK
New York N.Y. 10016

CHAPITRE PREMIER

La porte tout juste passée, un jeune agent dit adieu à son petit déjeuner « café noir – cigarettes » sur tout le devant de son uniforme bleu, et le fit suivre de quelques nourritures solides de la veille. Il ne pouvait pas entrer dans cette pièce en sous-sol de Greenwich Village. Un inspecteur de la police de New York l'aida à remonter par l'escalier de fer jusqu'à la rue.

Dans la pièce, un médecin légiste glissa sur le sang et se retrouva sur le dos. En se relevant, il dérapa sur un tapis imbibé qui avait peut-être été d'un joli bleu pâle. Le dos de sa veste à carreaux était teint de rouge foncé, là où il avait atterri. Ses genoux, sur lesquels il était tombé, étaient cramoisis. Il avait les mains rouges et ne pouvait se servir de son bloc-notes. La pièce sentait l'intérieur d'un estomac de vache. Excréments et intestins.

Le chef de la Brigade criminelle de Manhattan, Jake Waldman, vit le jeune agent dehors, penché sur une borne d'incendie avec un inspecteur qui lui soutenait la tête.

— Trop pour le gosse ? demanda l'inspecteur Waldman.

— Trop pour n'importe qui, grogna son subordonné.

— Un macchabée est un macchabée. Seuls les vivants vous font du mal, dit Waldman à l'agent qui hocha respectueusement la tête entre deux haut-le-cœur. L'inspecteur hocha aussi la tête.

L'agent avait vu une fois Waldman bavardant à côté d'un cadavre d'un mois qui aurait fait vomir un rhinocéros, le cigare dansant entre ses lèvres, alors que tous les autres partaient respirer un peu d'air frais ; c'était ça ou devenir fou. Waldman avait l'estomac blindé. Il aurait mangé des hamburgers dégoulinant de ketchup dans une morgue, en se demandant pourquoi les gens trouvaient ça bizarre.

Quand Willie « Raisiné » Riggi s'était fait descendre par deux salves de Brens en pleine figure au restaurant *Gigliotti*, à Mulberry Street, un légiste avait trouvé une trace de salade de pommes de terre à la moutarde dans ce qui restait d'une orbite et jugé que Waldman avait dû déjà examiner le cadavre. Il ne se trompait pas.

— Un jus de tomate et des cornichons, ça vous remettra en moins de deux, dit avec sollicitude l'inspecteur Waldman, son cigare ponctuant l'aimable conseil paternel.

À cela, le jeune agent fut pris de nouveaux haut-le-cœur.

— Qu'est-ce que j'ai dit ? s'étonna Waldman qui ne comprenait pas les réactions singulières des gens.

Il était heureux que la presse ne soit pas arrivée. La télévision avait ses propres règles dingues. Il n'était qu'un bleu quand les actualités télévisées avaient débuté. Un jour il avait lu une circulaire de police ordonnant que *« tous inspecteurs et autre personnel de police ne doivent pas, je répète ne doivent PAS, consommer des barres de chocolat ou autres bonbons, condiments, sandwiches ou breuvages sur les lieux d'un homicide, attendu que le reportage télévisé desdits mouvements masticateurs tend à donner une impression d'insensibilité policière à l'égard du décédé. »*

— Qu'est-ce que ça veut dire ? avait demandé le jeune Waldman à un inspecteur chevronné.

Il savait que le bon style policier pouvait se mesurer au nombre de fois où l'on devait consulter un dictionnaire pour déchiffrer le rapport. Il allait lui falloir des années pour arriver à écrire comme ça, et plus encore pour parler aux journalistes en ces termes.

— Ça veut dire, Waldy, que tu n'aurais pas dû manger hier un sandwich à la tomate près du corps mutilé de cette religieuse devant les caméras de la télévision.

Waldman avait haussé les épaules. Il n'avait jamais très bien compris le catholicisme. Et maintenant, en regardant le jeune flic haleter et gémir sur la borne d'incendie, il était heureux que les équipes de la télé ne soient pas encore arrivées. Il venait d'acheter une brioche toute fraîche, et il n'avait pas envie de la laisser refroidir dans sa poche.

Waldman aperçut le légiste qui remontait en chancelant du sous-sol, les mains et les genoux en sang, les yeux fous et la figure livide.

— Vite, un médecin ! cria Waldman à l'inspecteur qui soutenait le bleu.

— Les médecins sont venus et repartis, répliqua l'inspecteur. Ils sont tous morts là-dedans.

— Nous avons un blessé. Le légiste.

— Ce n'est pas mon sang, protesta le légiste.

— Ah, fit Waldman.

Une voiture de presse se faufilait derrière le barrage de police en bas de la rue, et il finit rapidement sa brioche, en fourrant le dernier morceau dans sa bouche déjà pleine. Il n'aurait qu'à se taire pendant une minute, voilà tout.

En descendant par l'escalier de fer, il vit que le légiste avait laissé des traces de pas sanglantes. La minuscule cour cimentée devant l'entrée sentait l'urine, malgré la froide pluie printanière de la veille.

Le petit tuyau d'écoulement au centre de la cour était bouché par la suie qui s'amassait partout en ville. Le légiste avait laissé des empreintes sanglantes sur la porte. Qu'est-ce qu'ils avaient tous ? C'était le lieu d'un crime, on ne devait toucher à rien. Tout le monde se conduisait comme des bleus. Waldman poussa la porte verte à la peinture écaillée avec la gomme au bout de son crayon. Un gros grain de sucre de sa brioche s'était coincé entre deux dents de devant. C'était douloureux. Il se dit qu'il disparaîtrait dès qu'il aurait pu vider sa bouche pour le sucer.

La porte s'ouvrit en grinçant, et Waldman entra avec précaution, en baissant les yeux pour éviter les flaques de sang et en se dépêchant de mâcher. Il n'y avait pas d'îlots secs. Le sol ruisselait de sang humain, formait un lac d'un mur à l'autre, rouge et glissant. Une ampoule blanche de 150 watts suspendue au plafond se reflétait dans la mare. Sur sa droite une tête le regarda, du coussin d'un canapé, un trou noir à la place de l'oreille droite près d'une tempe ensanglantée. Un paquet de pantalons semblait entortillé sous une petite table de fer forgé, au fond de la pièce. Waldman se déplaça. Il n'y avait pas de corps. Plus près. C'était trois jambes. Des souliers différents. Trois souliers différents. Au moins trois morts.

La pièce empestait les déchets corporels, assaisonnés de haschich douceâtre. Mais ce ne fut pas l'odeur qui lui fit cracher son reste de brioche.

— Oh, fit-il. Ah ! Mince ! Ah !

Il venait de voir les murs. Du ciment recouvert de posters psychédéliques. Une piaule de gosse ou un studio d'artiste. Mais jamais aucune piaule de Greenwich Village n'avait eu des murs pareils, dégoulinants de traînées de sang. Des murs avec des trous d'où sortaient des bras humains, là-haut près du plafond. On aurait dit que les murs avait des bras. Un petit doigt était contracté, au bout d'un bras qui n'avait pour aisselle qu'une moulure du plafond.

La mort était la mort, la mort violente, mais ça, ça dépassait tout. Jamais au cours d'une carrière passée à repêcher des noyés dans l'East River ou même des cadavres dans des décharges municipales où les rats les avaient à moitié rongés, jamais il n'avait rien vu de pareil. La mort était la mort. Mais ça ? Et au-dessus de la porte, dans le plâtre du plafond, quatre torsos sanglants étaient encastrés. Trois hommes. Une femme.

La pièce s'assombrit, Waldman se sentit devenir tout léger mais il garda son équilibre et ressortit pour respirer la délicieuse pollution naturelle. Des années d'entraînement et de bon sens prirent la relève. Il fit entrer et sortir rapidement les photographes de la police, en les avertissant qu'une horreur les attendait et qu'ils devraient faire le

travail vite, et surtout le plus mécaniquement possible.

Les photos placeraient les tronçons de cadavres là où ils avaient été dans la pièce. Il marqua personnellement les membres, les têtes et les divers organes sur un grand plan des lieux. Il glissa un globe oculaire mou dans un sac en plastique transparent et l'étiqueta. Il envoya deux inspecteurs interroger les locataires de l'immeuble, un troisième à la recherche du propriétaire. Il fit venir des internes de l'hôpital Saint-Vincent voisin pour aider les policiers à déloger les restes macabres des murs et du plafond.

Les pièces dépecées furent transportées à la morgue. Ce fut quand ils tentèrent de rassembler les morceaux pour identifier les corps, ce qu'il savait impossible – seuls les empreintes digitales et les travaux dentaires pourraient faire ça – qu'il découvrit l'autre raison démente d'un massacre qui l'avait déjà marqué au-delà de la raison. Le médecin légiste en chef fut le premier à la lui indiquer.

— Vous avez oublié de rapporter quelque chose.

— Quoi donc ?

— Regardez les crânes.

Les cerveaux avaient été retirés au racloir.

— C'était un tel bordel là-dedans, s'excusa Waldman.

— Ouais. Mais où sont les cerveaux ?

— Ils doivent être là.

— Vos hommes ont tout emporté ? demanda le légiste.

— Oui. Nous sommes même déjà en train de nettoyer.

— Oui, eh bien les cerveaux manquent.

— Ils doivent bien être là quelque part. Et dans ces sacs pleins de merde ?

— Cette merde, comme vous dites, comprend tout, sauf les cerveaux.

— Dans ce cas, cet organe des décédés a été transporté des lieux du crime par le criminel, dit Waldman.

— C'est ça, inspecteur, dit le légiste. Quelqu'un a embarqué les cerveaux.

À la conférence de presse, l'inspecteur Waldman dut répéter trois fois à un reporter du *Daily News* que les organes des décédés qui manquaient n'étaient pas les organes auxquels pensait le journaliste.

— Les cerveaux, si vous tenez vraiment à le savoir, dit-il.

— Merde, grogna l'envoyé du *Daily News*. C'était trop beau. Notez que ça, ce n'est pas mal non plus. Mais ça aurait pu être vraiment

chouette.

Waldman rentra sans dîner à son appartement de Brooklyn. En pensant au meurtre, il eut du mal à s'endormir. Il croyait avoir tout vu mais ça, c'était au-delà... au-delà... au-delà de quoi ? Pas de la raison, au fond. La raison avait des motifs. Quelqu'un, manifestement avec des outils à moteur, avait dépecé des êtres humains. Ça, c'était un motif, un schéma. L'extraction des cerveaux, toute répugnante qu'elle soit, était un schéma. Les bras dans les murs, mais pas les jambes, faisaient partie d'un schéma. Ainsi que les troncs.

Il avait dû falloir deux bonnes heures de travail pour percer des trous dans les murs et le plafond et y encastrer convenablement les corps. Mais où étaient les outils ? Et s'il avait fallu deux heures, ou même une seule, pourquoi n'y avait-il qu'une série de traces de pas sanglantes quand il était entré ? Le bleu avait jeté un seul regard de la porte et avait été soutenu jusqu'au trottoir par un inspecteur.

Les premiers médecins arrivés avaient simplement regardé dans la pièce et certifié la mort en gros. Quand Waldman était entré, il n'y avait que les pas sanglants du légiste dans l'escalier. Comment le ou les tueurs étaient-ils partis sans laisser de traces de sang ?

— Jake, viens donc te coucher ! cria la femme de Waldman.

Il regarda sa montre. Il était deux heures trente.

— À cette heure, Ethel ?

— Je voudrais dormir. Je ne peux pas dormir si tu n'es pas près de moi.

Alors l'inspecteur Jake Waldman se glissa sous les couvertures à côté de sa femme, la sentit se blottir contre lui et contempla le plafond.

En supposant que les homicides soient rationnels à cause du schéma, pourquoi y a-t-il un schéma ? Des bras dans les murs et des corps dans les plafonds. Des cerveaux extraits.

— Jake ? dit Mr^s Waldman.

— Quoi ?

— Si tu ne vas pas dormir, sors du lit.

— Faudrait savoir ce que tu veux.

— Dors.

— Je dors. Je réfléchis.

— Cesse de réfléchir et dors.

— Comment est-ce qu'on cesse de réfléchir ?

— On crève.

Jake Waldman suçà le dernier fragment de sucre d'entre ses dents.

Dans la matinée, Ethel Waldman remarqua que son mari ne touchait pas aux toasts, qu'il chipotait du bout des dents ses œufs et oubliait sa tasse de thé.

— C'est pas bon ?

— Si. Je réfléchis.

— Encore ? Tu réfléchissais hier soir. Depuis combien de temps tu réfléchis ?

— Je réfléchis.

— Tu n'aimes pas mes œufs.

— Mais si, je les aime.

— Tu aimes tant mes œufs que tu les laisses se transformer en pierre.

— Ce ne sont pas tes œufs. Je réfléchis.

— Il y a une autre femme, déclara Ethel Waldman.

— Une femme ? Une femme ? Quelle autre femme ?

— Je le savais ! Il y a quelqu'un d'autre ! Quelqu'un qui ne s'esquinte pas les ongles à te faire la cuisine et qui n'attrape pas de rides en cherchant comment te rendre heureux. Une petite traînée de la rue au parfum bon marché, aux petits seins pointus et qui se fout pas mal de toi. Je le sais.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— J'espère que ta petite grue et toi vous serez très heureux. Fiche-moi le camp ! Hors d'ici !

— Allons, Ethel, j'ai des problèmes.

— Hors d'ici, animal ! Va retrouver ta putain ! Va la retrouver.

— J'ai du travail. À ce soir, Ethel.

— Fous le camp ! Dehors, animal !

Et sur le palier du cinquième, Jake Waldman entendit sa femme glapir au monde entier :

— Enfermez vos filles, tout le monde. Le coureur de gueuses est lâché !

Au quartier général de la Division, un coup de téléphone attendait l'inspecteur Waldman. C'était Ethel. Elle ferait n'importe quoi pour sauver leur mariage. Ils devraient faire un nouvel essai. En adultes. Elle oublierait cet incident avec l'actrice.

— Quelle actrice ? Quel incident ?

— Jake. Si nous devons faire un nouvel essai, alors au moins soyons francs.

— Bon, bon, grogna Waldman qui était déjà passé par là.

— C'était une actrice célèbre ?

— Ethel !

Et cela mit fin aux problèmes conjugaux pour la journée. Le bureau du maire voulait un rapport spécial, le bureau du commissaire principal voulait un rapport spécial, une agence de Washington voulait un rapport quelconque pour une étude spéciale, et un psychologue de l'Université d'État de Wayne voulait parler à Waldman ; alors l'inspecteur Waldman mit la main sur le premier policier qu'il trouva et le chargea d'une mission :

— Débarrassez-moi de tous ces cons, dit-il.

Les photographes de police avaient découvert quelque chose d'intéressant. Cela avait peut-être échappé à Waldman, dans la hâte de terminer le travail sur les lieux. Mais est-ce qu'il pouvait distinguer un certain poster sur le mur, entre les rigoles de sang ? Juste sous ce bras, là ?

— Hummmm, fit Waldman.

— Qu'en pensez-vous ? demanda le photographe.

— Je crois que je vais retourner dans ce sous-sol. Merci.

— Dingue, hein ?

— Non. Raisonnable, répondit Waldman.

Il y avait des groupes de badauds autour de l'immeuble, attirés mais gardés à distance par le cordon de police. Le bleu s'était apparemment bien remis car il paraissait très professionnel et blasé, debout en haut de l'escalier de fer descendant au sous-sol.

— Je vous ai bien dit que ce n'était rien, petit, observa Waldman en s'engageant sur les marches.

— Ouais, rien, dit vaillamment le bleu.

— En un rien de temps, vous retirerez des yeux de leur sac en plastique sans même y penser, petit, dit Waldman, et il vit le bleu se plier en deux et courir vers le bord du trottoir.

Drôle de gosse.

La pièce sentait maintenant fortement le désinfectant. La moquette avait disparu, le plancher était lavé et frotté, mais il restait pas mal de traces brunes. Le sang avait imprégné le bois. C'était bizarre. Les appartements en sous-sol avaient généralement un sol en ciment. Waldman n'avait pas remarqué la construction, à cause du sang. C'était drôle mais le sang frais ressemblait à de l'huile, à un revêtement visqueux, quand il se répandait.

Waldman retira la photo de la grande enveloppe, en arrachant la petite attache de fer-blanc passée dans l'œillet du rabat. Le désinfectant dépassait le stade de l'odeur. C'était un goût. Comme si

on avalait des boules de naphtaline.

La photo sur papier glacé reflétait la lumière crue de l'ampoule du plafond. La pièce paraissait singulièrement fraîche, même pour un sous-sol. Il examina le cliché, puis les murs. Les posters avaient été grattés au cours des travaux de nettoyage, et il n'en restait que de vagues lambeaux.

Mais il y avait la photo. Et avec elle et les petits morceaux restant sur les murs, il put voir. Il y avait eu là un poster surréaliste d'un intérieur. Et des murs de cet intérieur des bras sortaient. Et des troncs pendaient du plafond. En regardant la photo de ce qu'avait été le poster et ses restes sur le mur, l'inspecteur Waldman constata que la pièce avait été transformée en une réplique de cette affiche cinglée. Presque exactement en proportion. C'était une imitation du tableau. Il recula sur le plancher grinçant. Une imitation exacte, proportionnée, presque servile. Il ressentait vaguement quelque chose, et son instinct lui disait que c'était important. Qu'est-ce que c'était ?

Waldman examina de nouveau la photo. Bien sûr. C'était ça. Le décor ne s'écartait absolument pas du modèle. La pièce reproduisait à la perfection l'horreur du poster, comme si le tueur avait été programmé pour ça, comme s'il n'avait pas de sentiments personnels. Comme si un singe avait imité l'art et uniquement créé la mort.

Naturellement, rien de tout cela ne pouvait figurer dans un rapport. Il serait la risée de la police. Mais il se demanda quelle espèce de tueurs pourrait rester assez calmes pour copier avec précision un poster pendant l'hystérie d'un meurtre collectif. Un culte diabolique quelconque, probablement. Dans ce cas, il y en aurait d'autres et les acteurs étaient condamnés. Pratiquement n'importe qui avait une assez bonne chance de se tirer d'un coup une fois. Parfois deux. Mais un truc comme ça, ils recommenceraient, et à la troisième fois, peut-être même la seconde, un hasard, un accident dans l'exécution, un mot imprudent, un portefeuille oublié, un détail, même simplement une porte qui se refermerait sur eux ou quelqu'un qui les surprendrait, et ils seraient cuits. Le temps, pas l'astuce, était la force de la police.

Waldman recula. Une des lattes du plancher était disjointe. D'abord, cette piaule n'aurait pas dû avoir de plancher. Il frappa fortement du pied sur une extrémité de la latte. L'autre se souleva, comme une langue marron. Il se baissa et l'arracha. Elle recouvrait de petits sacs en plastique pleins de barres brunes, un peu plus petites que des bouchées au chocolat Hershey. Cela expliquait donc le plancher. Waldman renifla le contenu d'un sac. Du haschich. Il fit sauter la latte voisine. Encore des sacs. Le sous-sol était une cache. À vue de nez, dans ce qu'il avait découvert, il y en avait déjà pour trois mille cinq cents dollars. Il fit sauter une autre planche. À la place des

sacs qu'il attendait, il vit un magnétophone avec un faible petit voyant jaune allumé. La bobine tournait, tournait en faisant claquer une extrémité de bande magnétique contre le plastique gris d'une paroi. Il la regarda tourner. Il vit un fil noir passant par un petit trou dans le plancher. L'appareil enregistrait.

Il pressa la touche d'arrêt, renfila la bande et la rembobina. La bobine tourna rapidement à l'envers. Le magnétophone avait appartenu au revendeur. Beaucoup de dealers en avaient. Une bande pouvait leur fournir une protection. Elle pouvait servir à un petit chantage. Elle avait beaucoup d'usages.

Avant que la bande soit complètement rembobinée, il pressa de nouveau la touche d'arrêt. Puis celle de la marche avant.

— Bonjour, bonjour, bonjour. Je suis si heureux que vous soyez tous là, dit une voix aiguë, sucrée, une voix de travelo. Vous devez tous vous demander quelles ravissantes choses j'ai pour vous.

— Du fric, mec. (Cette voix était plus dure, plus grave.) Du blé, bébé. De l'oseille.

— Bien sûr, mes chéris. Je ne voudrais pas vous priver de vos moyens de subsistance.

— Pour un dealer, c'est la vérité pure. De l'officiel total. (Une voix de fille.)

— Chut, chut, mes chéris. Je suis un artiste. Je fais simplement d'autres choses pour vivre. D'ailleurs, les murs ont des oreilles.

— Probable que c'est toi qui les a mises, fumier.

— Chut, chut. Pas de négatifs devant mon invité.

— C'est lui qui veut quelque chose ?

— Oui, oui. Il s'appelle Mr Regal. Et il m'a donné de l'argent pour vous tous. Beaucoup d'argent. De l'argent ravissant.

— Et on n'en verra pas l'arce.

— Il y en a bien assez pour vous tous. Il veut que vous fassiez quelque chose devant lui. Non, Maria, ne te déshabille pas. Ce n'est pas ce qu'il veut. Mr Regal veut que vous, en tant qu'artistes, partagiez votre créativité avec lui.

— Qu'est-ce qu'il fabrique avec la pipe ?

— Je lui ai dit que le hasch aide à la créativité.

— Ce cave se tape trente grammes. Il doit y voir mieux maintenant.

Et puis la voix. Cette voix terne, monocorde, glaçante. Waldman avait des crampes dans les jambes, en restant accroupi près du magnétophone. Où avait-il entendu une voix pareille ?

— Je ne suis pas intoxiqué, si c'est ce que vous pensez. Plutôt, je

suis tout à fait maître de mes sens et de mes réflexes. Cela compromet peut-être ma créativité. C'est pourquoi je fume plus que la quantité normale, ou ce que vous considérez comme la quantité normale.

— Tu causes bizarre, duchnoque.

— C'est un terme péjoratif, et j'ai découvert que si l'on tolère un tel langage, on ouvre la porte à d'autres abus de son intégrité territoriale. Par conséquent, renoncez, négro.

— Allons, allons, allons, mes chéris. Soyons tous jolis. Chacun de vous va montrer son art à Mr Regal. Montrez-lui ce que vous faites quand vous créez.

Un bruit de pas traînants. Waldman entendit de vagues murmures confus. Quelqu'un demanda « le rouge », et Waldman supposa que c'était de la peinture. À un moment donné quelqu'un chanta faux une chanson sur l'oppression et la liberté qui n'était qu'une autre forme de privation, où la chanteuse avait grand besoin de copuler avec la personne avec qui elle chantait mais ne voulait pas être décoiffée. « Rien que mon corps, bébé », semblait être le titre de la chanson.

De nouveau la voix monocorde :

— J'ai remarqué que le peintre paraissait extrêmement calme en travaillant, et la chanteuse semblait excitée. Y a-t-il une explication, pédé ?

— J'ai horreur de ce mot mais tout est si ravissant que je vais l'oublier. Oui, il y a une raison. Toute la créativité vient du cœur. La figure et les sons peuvent être différents mais le cœur, le cœur ravissant, est le centre du processus de création, monsieur Regal.

— Faux, dit la voix terne et lointaine. Le cerveau envoie tous les messages de création. Le corps lui-même – le foie, les reins, les intestins ou le cœur – ne joue aucun rôle dans le processus de création. Ne mentez pas, pédale.

— Hum. Oui, je vois que vous êtes d'humeur injurieuse. Le cœur n'est qu'une expression. Nous ne voulons pas parler d'un organe corporel. Le cœur est l'essence de la créativité. Physiquement, bien sûr, elle vient du cerveau.

— Quelle partie du cerveau ?

— Je ne sais pas.

— Continuez.

Waldman entendit taper lourdement des pieds et présuma que c'était une danse. Puis un bruit de coups de hache.

— La sculpture, mes chéris, pourrait être l'art suprême.

La voix monotone :

— On dirait un organe reproducteur mâle.

— C'est une œuvre d'art aussi, ça. Vous le sauriez, si vous y aviez goûté.

Un rire pouffant. La folle.

Quelques demandes marmonnées, pour qu'on repasse la pipe, probablement bourrée de haschich.

— Eh bien voilà, vous avez eu ce que vous vouliez. (La pédale.)

— Qu'est-ce que j'ai eu ? (La voix terne.)

— La créativité. Une chanson. Une danse. Une peinture. Une sculpture. Peut-être aimeriez-vous essayer, monsieur Regal ? Que voudriez-vous faire ? Vous ne devez pas oublier, naturellement, que pour être créatif vous devez faire quelque chose de différent. La différence est l'essence de la créativité. Allons, monsieur Regal. Faites quelque chose de différent.

— Autre que de la sculpture, de la danse, de la peinture ou du chant ?

— Oh oui, oh oui, ce serait merveilleux. (La folle.)

— Je ne sais pas quoi faire. (La voix terne.)

— Je vais vous donner un tuyau. Souvent, le commencement de la créativité, c'est la copie de ce qui a déjà été fait, mais d'une façon différente. Vous faites naître la créativité en copiant quelque chose mais dans un autre moyen d'expression. Par exemple, vous changez une peinture en sculpture. Ou vice versa. Regardez autour de vous, trouvez quelque chose et puis changez-le en un autre moyen d'expression.

Et soudain il y eut des cris et d'horribles bruits de déchirures, des craquements d'os et d'articulations arrachées, avec le son curieux de gros ballons mous trop étirés. Et les hurlements fous et désespérés de la chanteuse.

— Non, non, non, non. Non !

C'était un gémissement, c'était une litanie, une prière. Et elle ne reçut pas de réponse. *Cloc ! Pop !* Et puis plus de cris. Waldman entendit le lourd écrasement du plâtre, et un morceau tomba avec un plouf. Probablement dans une mare de sang. Du plâtre, et plouf.

— Ravissant.

La voix monotone. Cette fois, elle se répercuta dans le vide. Et la porte se ferma sur l'enregistrement.

L'inspecteur Waldman revint en arrière, au début des cris. Il écouta de nouveau la bande, l'œil sur son chronomètre. Une minute et demie. Et tout cela accompli par un seul homme. En quatre-vingt-cinq secondes.

Waldman recommença, depuis le commencement. Il ne pouvait y

avoir qu'un homme. Il entendait les voix des quatre victimes, leurs allusions à leur invité, leur unique invité. Il écouta attentivement. On aurait dit de puissants outils au travail mais il n'entendait pas de moteurs. Quatre-vingt-cinq secondes.

Il chancela en se relevant. Il était resté trop longtemps accroupi, pour ses cinquante ans. C'était là qu'on se sentait vieillir. Un jeune agent à l'aimable sourire affable entra dans le sous-sol.

— Oui ? Fit Waldman.

La tête lui disait quelque chose. Puis il vit l'insigne. Bien sûr. Ce devait être le modèle de l'affiche de recrutement. Tout à fait lui, jusqu'à ce large sourire amical artificiel. Mais ça ne pouvait être un insigne authentique. L'artiste publicitaire embauché par la police, une espèce de gauchiste, avait lancé son petit défi en donnant au modèle un matricule qui n'existait pas, « 6969 », une obscénité.

Et cet agent, qui souriait maintenant à Waldman, portait ce matricule.

— Oui êtes-vous ?

— Agent Ballantine, monsieur l'inspecteur.

Cette voix terne. C'était celle de la bande.

— Ah oui, dit Waldman. Très bien.

— Il paraît que vous êtes chargé de l'affaire.

— Oui, oui, bien sûr.

Waldman se dit qu'il mettrait le suspect à l'aise, puis il l'emmènerait au poste, mine de rien, et lui fourrerait un revolver sous le nez. Il chercha quand il avait nettoyé son arme pour la dernière fois. Un an et demi. Aucune importance. Un spécial police résistait à tout.

— Je me demandais ce que vous entendiez par une scène d'horreur. D'après les journaux, c'est ce que vous avez dit. Vous n'avez pas parlé de créativité. Avez-vous trouvé cela créatif ?

— Bien sûr, bien sûr. L'œuvre la plus créative que j'aie jamais vue. Tous les gars, au poste, ont trouvé que c'était une œuvre d'art. Tenez, nous devrions y aller, ils vous le diraient eux-mêmes.

— Je ne sais pas si vous vous en rendez compte, mais votre voix est mal assurée. C'est une indiscutable indication de mensonge. Pourquoi me mentez-vous, youpin ? Je suppose que vous êtes youpin, à moins que ce soit chleuh.

— Mentir, moi ? Allons donc ! C'était réellement une création.

— Vous me direz la vérité, bien entendu. Les gens parlent sous l'effet de la douleur, dit le faux policier au bon sourire et à l'insigne bidon de l'affiche de recrutement.

Waldman recula en portant la main à son pistolet, mais la main de l'agent lui écrasait les yeux. Il ne pouvait bouger les doigts et, dans le brouillard rouge aveuglant de la douleur, Waldman dit la vérité : c'était l'horreur la moins créative qu'il avait jamais vue.

— Merci, dit le faux policier. J'ai imité le poster mais je ne pense pas qu'une copie de l'œuvre d'un autre soit une création. Je vous remercie.

Sur ce, comme une perceuse à percussion, sa main droite s'enfonça dans le cœur de Waldman jusqu'à ce qu'elle rencontre sa main gauche.

— Et voilà pour la critique constructive, dit la voix monotone.

CHAPITRE II

Il s'appelait Remo, et ils lui réclamaient sa carte de presse. Ils y tenaient tant que Frère George appuyait le canon d'une Kalachnikov automatique sous son œil droit tandis que Sœur Alexa enfonçait un 45 automatique dans le creux de ses reins, et Frère Che braquait du fond de la pièce un revolver Smith et Wesson sur son crâne.

— S'il fait le malin, on le transforme en hamburger, dit Sœur Alexa.

Personne ne se demandait pourquoi cet homme, qui se disait journaliste, n'avait pas été surpris quand la porte de la chambre d'hôtel s'était ouverte. Personne ne se doutait qu'il ne suffisait pas de se taire en l'attendant, que la respiration pouvait être entendue même à travers une porte aussi épaisse que celle du *Bay State Hôtel* de West Springfield, dans le Massachusetts. Il avait l'air d'un homme tout à fait ordinaire. Très mince, à peine un mètre quatre-vingts, des pommettes saillantes. Seuls les poignets épais auraient pu leur apprendre quelque chose. Il paraissait tout à fait détendu, en pantalon de flanelle grise, chandail noir à col roulé et mocassins souples.

— La carte, répéta Frère Che alors que Frère George refermait la porte.

— Je l'ai là, quelque part, répondit Remo en portant une main à sa poche droite.

Il vit l'index droit de Frère George se crispier sur la détente, peut-être plus près de tirer qu'il ne le savait lui-même. De la sueur perlait au front de Frère George. Il avait des lèvres sèches et craquelées. Il respirait à petits coups précipités, juste pour se réapprovisionner un peu en oxygène, comme s'il n'osait vider et remplir complètement ses poumons.

Remo exhiba une carte en plastique fournie par la police de New York.

— Où est celle du *Times* ? C'est une carte de police, ça, dit Frère George.

— S'il te montrait une carte spéciale du *Times*, c'est là que tu devrais te méfier, dit Frère Che. Tous les journaux de New York remettent des cartes fournies par la police.

— Ce sont des instruments des cochons de flics, riposta Frère George.

— Les cartes sont données par la police pour que les journalistes puissent franchir les cordons de police aux incendies et aux trucs comme ça, expliqua Frère Che.

C'était un homme maigrichon et barbu qui donnait l'impression de s'être baigné un jour dans de l'huile de vidange et de n'avoir jamais pu la nettoyer.

— Je ne fais pas confiance aux cochons, dit Frère George.

— Descendons-le, proposa Sœur Alexa.

Remo vit durcir les pointes de ses seins sous la blouse paysanne. Pour elle, toute cette scène c'était le pied.

Il lui sourit, et elle baissa les yeux sur son arme. Ses joues pâles, d'un blanc de faïence, rougirent. Elle serrait son 45 comme si elle avait peur qu'il parte tout seul si elle le tenait mollement.

Frère Che prit la carte de la main de Frère George.

— C'est bon, dit-il. Vous avez l'argent ?

— J'ai l'argent si vous avez la marchandise.

— Qu'est-ce qui nous dit que nous aurons l'argent si nous montrons ce que nous avons ?

— Ma foi... Vous avez les armes.

— Je n'ai pas confiance en lui, déclara Frère George.

— Mais si, dit Frère Che.

— Descendons-le maintenant. Tout de suite, insista Sœur Alexa.

— Non, non, protesta Frère Che en fourrant son Smith et Wesson dans la ceinture de son pantalon.

— Nous pouvons tout faire imprimer nous-mêmes. Tout, exactement comme nous voulons, dit Sœur Alexa. On peut se passer de lui.

— Et deux cents personnes qui pensent déjà comme nous le liront, répliqua Frère Che. Non. Le *Times* le proclamera au monde entier.

— On s'en fout de ce que les gens pensent à Mexico, grommela Sœur Alexa.

— Je n'ai pas confiance en lui, répéta Frère George.

— Un peu de discipline révolutionnaire, s'il vous plaît, ordonna Frère Che.

Il fit signe à George de garder la porte et à Alexa de se tenir devant la porte fermée de la salle de bains. Les rideaux étaient tirés devant la fenêtre. Remo savait qu'il y avait une chute de douze étages, de cette fenêtre. Frère Che lui indiqua un siège, devant la petite table basse en verre et en chrome.

Sœur Alexa fit sortir de la salle de bains un homme pâle à lunettes.

Elle l'aida à porter sur la table basse une grande valise en carton maintenue par des courroies de cuir neuves. Le type avait une mine d'endive, comme un homme qui ne voit d'autre soleil que la lumière des tubes de néon.

— Nous avons l'argent ? demanda-t-il à Frère Che.

— Nous l'aurons.

L'homme pâle ouvrit la valise et la posa maladroitement par terre.

— Je vais tout expliquer, dit-il en y prenant une liasse d'imprimantes d'ordinateur, une grande enveloppe pleine de coupures de presse, et enfin un bloc-notes vierge. Il pressa le bouton d'un stylobille vert et se tourna vers Remo : c'est le plus gros scoop que vous aurez jamais. Plus gros que Watergate. Plus gros que n'importe quel attentat. Bien plus gros que n'importe quelle activité de la CIA au Chili ou que les écoutes du FBI. C'est la plus formidable affaire qui se passe en Amérique aujourd'hui. Le vrai scoop.

— Il est déjà acheteur, dit Frère Che. Ne perdez pas de temps.

— Je suis programmeur dans un sanatorium de Long Island, à Rye, dans l'État de New York. Ça s'appelle Folcroft. Je ne sais pas si vous en avez entendu parler.

Remo fit un geste vague. Le geste vague était un mensonge.

— Vous avez des photos ? demanda-t-il.

— N'importe qui peut y aller et prendre des photos. Vous pourrez en avoir.

— Ce n'est pas la boîte qui compte, intervint Frère Che.

— Exact, dit l'homme. Je ne sais pas si vous connaissez bien les ordinateurs mais on n'a pas besoin de tellement d'informations pour les programmer. Rien que ce qui est pertinent. Bref, il y a quatre ans, j'ai commencé à réfléchir, vu ?

— Vu, dit Remo.

On lui avait dit qu'il y avait trois ans qu'Arnold Quilt, trente-cinq ans, domicilié au 1297 Ruvolt Street, Mamaroneck, trois enfants, diplômé du MIT en 1961, s'était lancé dans ces « recherches particulières » et avait été mis en observation. La veille, Remo s'était procuré la photo d'Arnold Quilt. Elle ne rendait pas sa singulière pâleur.

— Fondamentalement, et je pense que vous voudrez simplifier ainsi, j'ai soupçonné qu'on me donnait un minimum d'informations pour mon travail. Presque une formule calculée pour me priver de tout point de référence réel en dehors des limites étroites de mon boulot. J'ai calculé plus tard qu'ils étaient des milliers comme moi, et que toute fonction pouvant amener une personne à mieux comprendre

son travail était compartimentée de telle façon que toutes références possibles étaient éliminées.

— Autrement dit, ils avaient trois personnes qui faisaient ce qu'une seule pouvait faire, dit Frère Che en voyant le dénommé Remo se tourner distraitement vers la fenêtre. Une personne pourrait tout comprendre, mais s'il y en avait trois, aucune n'était capable de découvrir exactement quelle était sa fonction.

— Je vois, dit Remo, et il remarqua que les bouts de seins de Sœur Alexa ne pointaient plus.

— Nous sommes donc séparés et dispersés dans une demi-douzaine de réfectoires, pour que les personnes travaillant au même programme ne s'associent pas entre elles. Je déjeunais avec un type qui ne faisait que calculer les cours des céréales.

— Arrivez au fait, dit impatiemment Frère Che.

— Le fait, c'est le but même de Folcroft. Et je me suis mis à calculer et à ouvrir les yeux. Je changeais de réfectoire. Je me suis lié avec la secrétaire du Dr Smith – c'est le directeur – et je suis devenu aussi intime que possible avec elle, mais c'est un mur de pierre.

Il devrait se lier avec Smitty, pensa Remo, s'il voulait vraiment connaître un mur de pierre.

— Je suis sûr que le journaliste serait plus intéressé par ce que vous avez trouvé, plutôt que de savoir comment vous vous y êtes pris. Vous pourrez y revenir plus tard. Racontez-lui ce que vous avez trouvé, dit Frère Che.

— Vous parlez d'un truc illégal ! Il existe en ce moment en Amérique une organisation qui opère comme un second gouvernement. Elle surveille non seulement les statistiques et les personnalités du crime, mais aussi les services de police et de justice. Vous ne vous demandez pas d'où viennent toutes les fuites ? Pourquoi un procureur dénonce brusquement tout son parti politique et se met à inculper des huiles ? Eh bien ne cherchez pas plus loin, c'est cette organisation. Beaucoup de ce que fait ce groupe est attribué à la CIA et au FBI. Elle est tellement secrète qu'il ne doit pas y avoir plus de deux ou trois personnes qui la connaissent. Elle dénonce les réseaux terroristes, elle s'assure que la police devient plus dure, dans le cadre des lois. C'est comme un gouvernement secret destiné à faire marcher la Constitution. Tout un gouvernement.

— Parlez-lui des tueurs. Ça, c'est du nouveau.

— Leur tueur. On penserait qu'ils seraient surtout vulnérables de ce côté, parce qu'il faudrait toute une bande de tueurs, dix, vingt, trente et qui sachent tous ce qu'il font, hein ?

— Ma foi, en principe, dit Remo.

— Eh bien, ils n'ont pas toute une bande de tueurs. Je peux le prouver avec ça, dit l'homme pâle en prenant une imprimante rayée de vert. Il n'y en a qu'un et, à ce que j'ai découvert, il est responsable de plus de cinquante morts. C'est incroyable, tout ce qu'il peut faire. Comme l'éclair, il entre, il sort, il ne laisse aucune trace. Des empreintes qui ne correspondent à rien ni à personne. Ce type est si sûr, si rapide, si définitif, si efficace qu'il n'existe absolument rien de pareil dans le monde occidental. Il s'introduit dans des endroits incroyables. Si je ne me retenais pas, je dirais que cette force, que nous avons classée R9-1 DES, est capable de monter et de descendre, en marchant le long d'une façade d'immeuble.

Remo vit les yeux de l'homme s'illuminer de cette joie particulière de l'employé au classement qui découvre soudain, les pièces relatives aux pots d'échappement dans le dossier Chevrolet.

— Rien sur sa personnalité ? demanda-t-il. Loyal, courageux, compétent, meneur d'hommes ?

— Il y a quelque chose, mais je ne suis pas sûr que ça se rapporte à lui.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Remo.

— Récalcitrant, instable, à l'idéalisme confus.

— Qui a programmé ça ?

— Je ne sais pas trop. Je pourrais essayer de vérifier, mais il y a huit jours que je ne suis pas allé à Folcroft. Je suis censé être en vacances, voyez ?

— Ça ne fait rien, marmonna Remo. Quelles sont vos preuves concluantes de tout ça ?

— Ah, heureux que vous le demandiez ! À Tucson, il y a une agence immobilière. Du moins tous les employés s'imaginent qu'ils travaillent dans une agence immobilière. Ils ne savent pas que l'information qu'ils classent sort de l'ordinaire. Eh bien, dans cette grande enveloppe il y a l'état du personnel qui correspond exactement au personnel de Tucson de cette organisation. Je vais vous montrer.

Il prit une petite imprimante, trois volets, dans l'enveloppe ainsi qu'un talon de chèque et les plaça sur le bloc de papier blanc, puis il traça des traits entre les chiffres correspondants.

— Ceci, dit-il en montrant le numéro de code de Tucson, révèle cela. (Il montra un nom.) Qui se rapporte à ceci. (Il souligna B277-L (8) -V.) Qui attribue ceci à un autre programme.

Il indiqua le nom révélé par le bureau de Tucson. Ce nom était Walsh.

— Et alors ? demanda Remo.

L'homme sourit d'un sourire sucré et exhiba une coupure de presse sur la mort d'un certain juge Walsh qui serait tombé ou aurait sauté d'une fenêtre à Los Angeles. Le juge Walsh, d'après l'article, accordait des non-lieu, des sursis et des peines de plus en plus légères aux trafiquants de drogue.

— Qu'est-ce qui me dit que vous n'avez pas fait une photocopie de cette imprimante ? demanda Remo en examinant de près les bords du papier d'ordinateur rayé de vert. Vous pourriez en remettre une au *Washington Post*, au *Kearney Observer*, au *Kalamazoo Tribune*, ou je ne sais quoi et adieu notre exclusivité. Et votre argent.

— Ah, vous faites bien de le demander. Voyez ce papier ? Voyez les bords ? Eh bien si on en tire une photocopie, les bords deviennent rouges.

— Vous auriez pu vous servir d'un appareil photo au lieu d'un copieur. Ça ne se verrait pas.

— Écouter, vous le voulez oui ou non ? demanda Frère Che.

— Bon, je suppose que l'affaire est réglée, lui répondit Remo avec un bon sourire. Et vous, Arnold, dit-il à l'homme pâle qui n'avait pas donné son nom, vous n'allez pas tarder à me dire la vérité.

Frère George leva sa Kalachnikov, et son index pressa la détente. Mais Remo pivota de son fauteuil d'un mouvement si souple que pendant la fraction de vie qui leur restait, les autres auraient juré qu'il était lent. Mais s'il était lent, comment se faisait-il qu'il était déjà derrière Frère George et tournait si facilement la Kalachnikov vers Frère Che ? La salve cribla la figure livide de Frère Che de taches rouges comme des raisins muscats. Sœur Alexa essaya de tirer sur Remo, mais elle ne voyait que Frère George qui lui criait son amour. Il était son homme.

— Je t'aime, glapit George. Je ne veux pas te tuer !

Mais son index bougeait malgré lui, il avait une main placée de telle façon sur son poignet que la main, et non son cerveau, contrôlait ses doigts. La première balle de Frère George transperça l'épaule d'Alexa parce qu'il avait réussi à sursauter. Le coup la rejeta en arrière et, terrifiée, elle vida son 45 sur son amant. Remo ramena bien comme il faut le bras de Frère George et, cette fois, elle reçut les balles en pleine poitrine. Le ventre de George était une cavité rouge suintante où des balles de 45 à pointe molle explosaient.

Arnold Quilt recula dans un coin en tremblant, pas parce qu'il avait été touché mais par peur de l'être. Il protégea son bas-ventre avec ses deux mains.

— Arnold, dit Remo en soutenant le cadavre de Frère George d'un bras autour de ses côtes, contrôlant la Kalachnikov de l'autre main,

donnez-moi les photos du programme de Tucson.

— Il n'y en a pas.

— Alors vous mourrez.

— Je vous jure qu'il n'y en a pas. Pas une.

— Très bien, dit Remo, et comme la main droite de Frère George ne répondait plus aux nerfs, Remo le lâcha et prit lui-même la carabine.

Un seul coup de feu régla son compte à Arnold Quilt. Et Remo lâcha la Kalachnikov.

Il avait horreur des armes à feu. Elles étaient trop... trop... il ne connaissait pas de mot en anglais. Mais en coréen ce serait « hors de tout contrôle naturel et une entrave à la grâce ».

Cependant, le travail était le travail et « Là-haut » voulait que tout ait l'air d'un crime relativement simple. Frère George était devenu subitement fou furieux et avait tué Arnold Quilt, Frère Che et Sœur Alexa qui, en mourant avait réussi à abattre son assassin. On n'avait pas dit à Remo que Frère George et Sœur Alexa étaient amants, et cela l'irritait. « Là-haut » se relâchait.

Remo remit la carabine dans la main inerte de George et ramassa l'imprimante du programme de Tucson. Il plaignait Quilt. Travailler pour Smitty à Folcroft pouvait pousser un homme à faire n'importe quoi. D'un autre côté, il aurait dû parfaitement s'entendre avec Smith. Les ordinateurs et le Dr Harold Smith avaient le même quotient émotionnel. Et d'abord, qu'attendait des êtres humains le programmeur Arnold Quilt ? De l'humanité ?

Il n'y aurait pas d'ennuis avec les empreintes. La police pourrait en trouver d'inconnues sur l'arme, mais aucun système de référence n'avait jamais été imaginé pour ressortir celles d'un homme déclaré mort depuis plus de dix ans, déclaré officiellement mort par le médecin ivrogne de la prison d'État du New Jersey, à Trenton, où l'homme connu autrefois sous le nom de Remo Williams avait été électrocuté. Après avoir été, naturellement, faussement accusé et condamné pour un meurtre qu'il n'avait pas commis. Et quand Remo Williams avait repris connaissance dans un sanatorium, on lui avait offert une nouvelle vie, et il l'avait acceptée.

Le nom de ce sanatorium était Folcroft.

Remo sortit en courant de la chambre d'hôtel, le programme d'ordinateur soigneusement replié dans sa poche, en hurlant :

— À l'assassin ! Au meurtre ! Un crime ! Là au bout du couloir ! Un crime !

Il se jeta dans un ascenseur qui descendait en transportant quatre

hommes sidérés, arborant des badges kiwanis les présentant comme Ralph, Armand, Phil et Larry. Les badges disaient aussi qu'ils seraient très heureux de connaître quiconque regardait ces badges.

— Que s'est-il passé ? demanda Armand.

— Horrible. Un meurtre. Douzième étage.

— Y a du sexe ? demanda Ralph qui frisait la soixantaine.

— Deux d'entre eux s'aimaient.

— Je veux dire, vous savez... quoi... du sexe.

— Vous devriez voir les cadavres, répondit Remo avec un clin d'œil appuyé.

Quand l'ascenseur arriva au rez-de-chaussée, Remo en sortit. Les quatre Kiwanis y restèrent. Ralph appuya sur le bouton du douzième.

Remo traversa le hall aux fauteuils de cuir souple, baigné du doux soleil printanier filtrant par les hautes fenêtres de la rue. Un agent de police dérouté parlait à la réception à un employé hystérique.

— Douzième, dit Remo. Quatre types ont tout vu. Gros truc sexuel. Ils portent des badges. Ils s'appellent Ralph, Armand, Phil et Larry.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda l'agent.

— Je ne sais pas. Ces quatre types criaient au meurtre, c'est tout.

À une heure et demie de voiture, c'était le cap Cod, pas encore épanoui en pleine saison touristique, un coin construit pour le plaisir d'été et peuplé en hiver par ceux qui servaient ce plaisir et se plaignaient de ceux qui en profitaient.

Remo vit que l'allée d'un petit cottage blanc dominant l'Atlantique houleux était déserte. Il freina et laissa la voiture dérapier sur son élan dans l'allée. Il n'aimait pas se servir d'une arme à feu, et son corps le sentait et protestait. Ce que les techniciens de la police ne pouvaient découvrir qu'avec le test à la paraffine, son corps le sentait dans tout le système nerveux, si vivement en ce moment qu'un repas assaisonné à l'hydroxyde de sodium aurait fait l'effet d'un somnifère. Quelques années plus tôt, alors qu'il avait encore faim de viande, il avait mangé un plat du jour dans une gargote et avait dû être hospitalisé. Le médecin découvrit médicalement ce que Remo ne savait que philosophiquement : lorsque quelque chose devient très différent, ça devient quelque chose de nouveau.

— Vous n'avez pas le système nerveux d'un être humain, dit l'homme de l'art.

— Jouez-moi donc ça sur votre stéthoscope, répliqua Remo, mais il savait que le médecin avait raison.

Il avait mangé le hamburger non par faim de son corps mais par une faim du souvenir, et avait appris ce que les écrivains ont toujours

l'air d'apprendre en premier : on ne peut pas revenir en arrière.

Remo poussa la porte du cottage du cap Cod. Les armes à feu le tracassaient toujours.

Au centre du living-room un petit vieillard frêle était assis dans la position du lotus, son kimono du matin lamé d'or étalé autour de lui. Des touffes de cheveux blancs, fins comme un duvet soyeux, ornaient ses tempes et son menton. Le poste de télévision était allumé, et Remo s'assit pour attendre respectueusement que « Lorsque tournent les planètes » soit interrompu par le flash publicitaire avant d'ouvrir son cœur au vieux monsieur, Chiun.

Quatorze malles de laque anciennes étaient dressées contre le mur du fond, et paraissaient presque attendre aussi leur tour de parler.

— Dégustant, dit Chiun quand la publicité apparut. Ils ont souillé les grands drames avec de la violence et du sexe.

— Petit père, dit Remo, je ne me sens pas très bien.

— As-tu respiré ce matin ?

— J'ai respiré.

— Correctement ?

— Naturellement.

— Celui qui dit « naturellement » a quoi que ce soit, celui-là perd ce qu'il trouve tout naturel, dit Chiun. Il n'est pas rare que l'on gaspille la plus grande richesse du monde en ne la surveillant pas. Toi seul as bénéficié des enseignements de Sinanju, et par conséquent des pouvoirs de Sinanju. Ne les perds pas en respirant incorrectement.

— C'était correct, c'était correct, assura Remo. Je me suis servi d'une arme à feu.

Les mains aux longs doigts s'ouvrirent, dans une offrande d'innocence.

— Alors que veux-tu de moi ? demanda Chiun. Je te donne des diamants, et tu préfères jouer avec de la boue.

— Je voulais partager mes sentiments avec vous.

— Partage tes bons sentiments. Garde les mauvais pour toi, déclara Chiun et, en coréen, il parla de l'incapacité, même pour quelqu'un d'aussi grand que le Maître de Sinanju, de transformer de la boue en diamants ou un pâle morceau d'oreille de cochon en quelque chose de valeur, et que pourrait faire le Maître lui-même quand un ingrat revenait avec des poignées de boue et se plaignait qu'elle ne brillait pas comme des diamants ?

— Partager des sentiments, marmonna Chiun en anglais. Est-ce que je partage un mal au ventre ? Je partage la sagesse. Tu partages des brûlures d'estomac.

— Vous n'avez jamais eu mal au ventre, dit Remo mais il se tut dès que « Lorsque tournent les planètes » reprit.

Les feuillets étaient fondamentalement les mêmes que quelques années plus tôt mais on y avait introduit des Noirs, des avortements ; les gens ne se regardaient plus longuement dans les yeux, ils partageaient un lit. Cependant, cela restait assez anodin, et la vedette n'était autre que Rad Rex, dont la photo dédicacée ne quittait jamais Chiun.

Par la fenêtre, Remo vit passer une équipe de nettoyage campagnarde dans une camionnette. Une banderole sur chaque flanc annonçait une exposition artistique pour le bicentenaire. Chiun s'entendait bien avec les gens du cru. Remo se sentait étranger. Chiun lui avait dit qu'il serait toujours un étranger tant qu'il n'aurait pas reconnu que son vrai foyer était Sinanju, le petit village de Corée du Nord d'où venait Chiun, et non l'Amérique où Remo était né.

— Pour comprendre les autres, tu dois d'abord comprendre qu'ils sont autres, et pas seulement toi avec une figure différente, avait dit Chiun.

Ils vivaient depuis huit jours à peine dans le cottage quand Chiun avait expliqué l'hostilité qu'éprouvent toujours les gens du pays envers les touristes.

— Ce n'est pas à cause de leur fortune qu'ils leur en veulent ni parce qu'ils viennent pour la plus agréable des saisons. C'est parce qu'un touriste dit toujours adieu, et les adieux sont de petites morts. Alors ils ne peuvent pas trop aimer quelqu'un, car ils seraient chagrinés. Le problème, ce n'est pas que les touristes leur déplaisent, mais qu'ils ont peur de les aimer, de crainte d'avoir de la peine en les quittant.

— Vous ne comprenez pas les Américains, petit père.

— Qu'y a-t-il à comprendre ? Je sais qu'ils n'apprécient pas les assassins de talent, mais ont des amateurs qui exercent ici ou là et que leurs grands drames ont été gâchées par des hommes mauvais qui ne cherchent qu'à vendre des poudres pour laver les vêtements. Il n'y a rien à comprendre.

— Maintenant, j'ai vu Sinanju, petit père, souvenez-vous. Alors n'allez pas me parler des merveilles de la Corée du Nord et de votre petit coin de paradis au bord de la baie. Je l'ai vu. Il pue comme un égout.

À cela, Chiun avait paru surpris.

— Voilà que tu me dis que tu ne l'as pas aimé. Tu l'adorais quand tu y étais.

— Je l'adorais ? J'ai failli y être tué. Vous avez failli être tué. Je ne

me suis pas plaint, c'est tout.

— Pour toi, c'était l'adorer, avait déclaré Chiun, et la cause avait été entendue.

À présent, Remo attendait une publicité. Il regarda par la fenêtre. Sur la route arrivait une Chevrolet vert foncé avec des plaques de New York. La voiture roulait à une vitesse précise de cinquante-cinq kilomètres à l'heure qui aurait endormi au volant la plupart des conducteurs. La limite de vitesse était de cinquante-cinq kilomètres à l'heure. L'allure exacte de la voiture, dans les virages comme sur les lignes droites, invariable, apprit à Remo qui tenait le volant. Il sortit dans l'allée, en refermant la porte sans bruit derrière lui.

— Salut, Smitty, dit-il au conducteur, un individu d'une cinquantaine d'années à la figure de citron déshydraté qu'aucune émotion n'avait jamais humectée.

— Eh bien ? demanda le Dr Harold W. Smith.

— Eh bien quoi ? Répliqua Remo en l'empêchant d'entrer dans le cottage.

Smith était incapable d'entrer assez silencieusement pour ne pas déranger Chiun pendant le feuilleton, car s'il était encore mince et en excellente forme physique, son esprit laissait ses pieds frapper le sol, selon la démarche occidentale normale. Chiun s'était souvent plaint à Remo de ces interruptions, après le départ de Smith. Aujourd'hui, Remo n'avait pas du tout besoin des jérémiades et des injures de Chiun ; il se sentait assez mal d'avoir dû employer une arme à feu.

— La mission, dit Smith. Est-ce qu'elle s'est bien terminée ?

— Non. Ils m'ont eu avant.

— Épargnez-moi vos sarcasmes, Remo. Celle-ci était très importante.

— Vous voulez dire que les autres étaient des vacances ?

— Je veux dire que si vous n'avez pas bien réussi celle-ci, nous aurons à fermer boutique, alors que nous sommes si près de la réussite.

— Nous sommes toujours près de la réussite.

Ça fait plus de dix ans que nous touchons la réussite. Mais elle n'arrive jamais.

— Nous sommes dans les convulsions sociales précédant l'amélioration. Il fallait s'y attendre.

— De la merde, dit Remo.

Dix ans plus tôt, il était sorti du coma à Folcroft, et il avait appris l'existence de l'organisation secrète appelée CURE, dirigée par le Dr Harold W. Smith, destinée à faire marcher la Constitution, un petit

groupe discret qui assurerait la survie de la nation contre l'anarchie ou un état policier. Au début, Remo y avait cru. Il était devenu l'arme exécutrice de CURE, entraîné par Chiun, le Maître de Sinanju, le plus grand assassin du monde ; il avait eu la foi. Mais depuis il avait perdu le compte de tous les gens qu'il avait éliminés, qui auraient fait du petit groupe discret appelé CURE une grande organisation indiscreète. Les quatre du *Bay State Hôtel* n'étaient que les derniers en date.

Remo remit à Smith le programme de Tucson.

— Bien, approuva Smith en l'empochant.

— Il n'a pas été photographié non plus. Vous avez oublié de mentionner une copie photographique.

— Oh, on ne peut pas photographier ce genre de papier.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Ce n'est pas possible.

— Comment ça ?

— Ça ne vous regarde pas.

— Merci, dit Remo.

— C'est une question d'ondes lumineuses. Vous êtes satisfait ?

Smith portait un costume gris immaculé sur une chemise blanche amidonnée, avec cette sinistre cravate de Dartmouth qui semblait ne jamais récolter une tache de graisse. Il était vrai que Smith ne mangeait pas de graisses. Il se régalaient de navets et de morue bouillis.

— Ça va, on peut entrer, dit Remo. C'est la publicité.

— Vous pouvez vraiment entendre à travers les murs ?

— Ça ne vous regarde pas, répliqua Remo.

— Comment faites-vous ?

— On raffine le silence. Vous êtes satisfait ?

Chiun se leva pour accueillir Smith en tendant les bras et en s'inclinant.

— Salut, ô empereur Smith, dont la bienveillance et la sagesse accommodent l'univers même de l'homme. Puissiez-vous vivre éternellement et puisse votre royaume être craint dans le monde.

— Merci, murmura Smith en regardant les malles.

Depuis longtemps, il avait renoncé à expliquer à Chiun qu'il n'était pas un empereur et ne désirait non seulement ne pas être craint dans le monde mais ne pas y être connu du tout. La première fois, Chiun avait répondu qu'un empereur avait le droit d'être connu ou non, selon ses désirs.

— Eh bien, je vois que vous avez fait vos bagages, dit Smith. Je vous souhaite bon voyage à tous les deux et je vous reverrai dans deux

mois, c'est bien ça ?

— Vous nous reverrez plus respectueux encore et pleins d'amour pour votre immense sagesse, ô empereur, répondit Chiun.

— Où allons-nous ? demanda Remo.

— Vous devriez le savoir. C'est votre maladie qui vous envoie là-bas, dit Smith.

— Où ça ? Quelle maladie ?

— Tu ne te souviens pas que tu te sentais si mal ce matin ? Intervint Chiun. Tu as si vite oublié tes malaises ?

— Ah, ça. Mais c'était uniquement à cause du fusil.

— Ne masque pas la souffrance, de crainte de priver ton corps d'avertissements salutaires.

— C'était ce matin. Ces malles sont faites depuis huit jours.

— Vous devez voir l'Iran, puisque vous en avez tellement envie, dit Smith.

— Je me fous éperdument de l'Iran, je ne veux pas y aller, protesta Remo. C'est Chiun qui parle tout le temps de la Perse.

— Vous voyez comme sa mémoire devient mauvaise, dit Chiun. Il a même oublié l'autre jour combien il a aimé Sinanju.

— Hé là, une seconde ! s'exclama Remo.

— Bon voyage, dit Smith. Je vois que l'émission de Chiun reprend.

— Elle n'est rien comparée à votre beauté, empereur Smith.

— Euh... merci, répondit Smith, succombant brièvement à la flatterie que les assassins de Sinanju prodiguaient depuis des siècles à de nombreux empereurs tout autour du globe.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? demanda Remo.

Chiun se remit à regarder la télévision, et Smith s'en alla, le programme de Tucson, le dangereux maillon des secrets de CURE, bien à l'abri dans sa poche. Smith arriva dans le centre pittoresque du petit village du bord de mer et s'arrêta près d'une grande statue d'aluminium qui lui plaisait assez. Tout le monde disait qu'elle manquait de vie, qu'il lui manquait, il n'y avait pas d'autre mot, un sens de la créativité. Smith la trouvait très belle. Il s'en approcha pour mieux l'admirer. Il ne vit qu'un éclair aveuglant. Il ne vit pas les éclats de métal en explosion qui lui labourèrent le ventre et rendirent tout très jaune avant que le monde devienne noir.

L'explosion fut entendue dans le petit cottage que Smith venait de quitter.

La publicité était revenue, alors Chiun demanda :

— Est-ce que c'est votre Quatre Juillet ? Dans ce cas, pourquoi est-

ce que je n'ai pas vu toutes ces grosses femmes traînant des enfants ?

— Non, répondit Remo. Comment se fait-il que vous ne vous soyez pas plaint que Smitty interrompe votre émission ?

— Me plaindre à un empereur, protesta Chiun choqué. C'était à toi de veiller à ce qu'il parte avant que mes maigres plaisirs soient interrompus. Je suis resté sans ton aide alors que j'en avais le plus besoin.

— Vous n'avez rien manqué. Vous pourriez reprendre ces feuilletons dans cinq ans, et vous n'auriez rien manqué. Rad Rex porterait toujours sa ridicule blouse blanche de médecin et chercherait encore un sérum qui lui apprendrait à jouer la comédie.

Mais Chiun garda le silence. La publicité fit place au feuilleton et, repliant ses longs doigts, il se laissa tomber par terre lentement comme un pétale de fleur.

Les deux vedettes du feuilleton, Val Valérie et Raught Regan, causaient dans un lit. Ils n'étaient pas mariés.

— Dégoûtant, dit Chiun, et il n'ouvrit plus la bouche avant la soirée, quand toutes les émissions furent terminées.

À ce moment, Remo avait déjà appris qu'un homme avait été grièvement blessé dans le village. Un petit garçon à bicyclette colportait la nouvelle.

— Ouais. Paraît que c'était un toubib. De l'État de New York. La police dit qu'il dirigeait un sanatorium par là-bas, dans un patelin.

— Quel patelin ?

— M'en souviens pas.

— Rye ? demanda Remo.

— C'est ça. Il dirigeait un sanatorium à Rye.

CHAPITRE III

L'hôpital sentait l'éther et les nettoyages constants. La personne au bureau des admissions lui dit que oui, un monsieur avait été admis dans un état grave. Oui, la victime de l'explosion. Sa femme avait été avertie. C'était le Dr Harold Smith et, non, Remo ne pouvait être autorisé à le voir parce qu'il était dans le pavillon des soins intensifs.

Remo eut un sourire de gamin, dit à la grosse dame d'un âge certain qu'elle avait de beaux yeux, prit sa main gauche en la cueillant délicatement comme un oiseau palpitant et, comme par distraction, il fit courir sensuellement le bout de ses doigts sur son poignet. Ils se regardèrent dans les yeux en parlant de la pluie, du beau temps et de l'hôpital et Remo vit une rougeur lui monter lentement aux joues.

Au milieu de sa dissertation haletante sur les étés du cap Cod, elle reconnut que si le jeune homme ne pouvait être autorisé à pénétrer dans le pavillon des soins intensifs, personne n'avait jamais empêché quelqu'un d'y entrer s'il portait une blouse blanche. Il y avait des blouses blanches dans la buanderie du sous-sol, et personne n'avait jamais empêché quelqu'un d'aller chercher du linge. Où allait le jeune homme ? Reviendrait-il ? Elle quittait son service à huit heures du soir. Ils pourraient se retrouver dans un motel. Sinon, dans une voiture du parking. Que dirait-il d'une cage d'escalier ? D'un ascenseur ?

Pour une raison singulière, la buanderie était fermée à clef. Remo enfonça carrément le bouton de la porte, et elle s'ouvrit. Il avait simplement eu l'air de pousser légèrement une porte entrebâillée. Il enfila une tenue blanche d'hôpital et partit à la recherche du PSI. Il prit un ascenseur avec deux infirmières et un radiologue. Une des infirmières lui adressa un sourire enchanteur. Pourquoi diable, pensa Remo, n'éprouvait-il pas un violent désir de se servir de ce genre d'attrait qu'il avait maintenant ? Que n'aurait-il pu faire avec l'entraînement de Sinanju quand il avait dix-huit ans !

Smith était sous une tente à oxygène, des tuyaux dans les narines, le côté gauche de la tête enveloppé de gaze et de sparadrap blanc. Sa respiration était oppressée mais avec cette bonne régularité d'un corps qui livre un combat vainqueur pour la vie. Il s'en tirerait.

— Smitty, chuchota Remo. Smitty.

Smith ouvrit l'œil droit.

— Hein ? fit-il.

— Hein vous-même. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je ne sais pas, répondit Smith. Où sont mes vêtements ?

— Vous n'allez nulle part, déclara Remo en regardant les tuyaux reliés à des bouteilles à côté du lit.

Smith semblait faire partie de l'unité de ce lit et pour le déplacer, il faudrait l'arracher à ce système le reliant à la vie.

— Je sais, grogna Smith. Le programme de Tucson était dans la poche de ma veste.

— Je vais le chercher, je vais le chercher. Comment est-ce arrivé ?

— Eh bien, il y avait là sur la place du village une très intéressante sculpture. Une sorte d'exposition artistique pour le bicentenaire, et je me suis approché pour l'examiner. Vraiment très belle et puis elle a explosé.

— On dirait un piège. Vous pensez que ça peut avoir un rapport avec les gens du *Bay State Hôtel* ?

— Non, non. Ils n'étaient qu'un groupe de détraqués, qui s'étaient entendus avec Arnold Quilt. Il voulait de l'argent, ils voulaient faire la révolution. Non, ils n'étaient qu'une petite unité isolée. Vous y avez mis fin.

— Ils avaient pénétré notre système d'ordinateurs.

— Non. Rien que Quilt. Il a trouvé les révolutionnaires ; ils ne l'ont pas cherché.

— Où est-ce qu'il s'est procuré l'imprimante qui me déclarait récalcitrant, instable, à l'idéalisme confus ?

— Par l'ordinateur, naturellement.

— Oui mais qui a programmé ça ? Insista Remo.

— L'ordinateur a une liste des personnes qu'il doit analyser, et c'était son propre jugement. Pour que les gens soient constamment comparés avec ce qu'ils étaient. Ça vous intéressera peut-être de savoir qu'il y a dix ans l'ordinateur vous a déclaré récalcitrant, instable et à l'idéalisme confus. Vous n'avez pas changé du tout.

— Personne n'a interrogé Chiun à mon sujet ?

— Non. Quelque chose ne va pas ?

— Tout va bien, prétendit Remo. Nous savons tous les deux que les ordinateurs sont de grandes machines à calculer stupides. Enfin, vous me connaissez, et ça... ce n'est qu'une imprimante idiote. Je ne vais pas m'offenser d'un calcul d'ordinateur.

— Allez me chercher mes vêtements et le programme, s'il vous plaît. Je veux me reposer. Je me sens très mal.

— Pas de calmants ?

— J'ai refusé. Je ne peux pas prendre de tranquillisants, Remo,

vous le savez bien.

— Il y a un truc qui peut vous soulager un peu. Pas beaucoup mais un peu. La douleur, c'est en réalité le corps qui vous dit qu'il lutte pour survivre.

Remo glissa sa main gauche entre les cheveux blancs trempés de sueur de Smith et l'oreiller, puis il fit légèrement pression à la jonction du crâne et de la colonne vertébrale.

— Maintenant respirez lentement, comme si vous vouliez remplir votre corps d'air. De l'air blanc. Sentez l'air blanc se répandre en vous. Comme le soleil, c'est de la lumière. Vous le sentez ? Vous le sentez ?

— Oui. Ça va mieux, maintenant. Merci.

— Aucun crétin d'ordinateur ne peut faire ça, dit Remo.

Il sortit dans le couloir, encore furieux contre l'ordinateur qui l'insultait depuis dix ans, et tomba sur une infirmière qui lui rappela un ordinateur.

Son uniforme était parfaitement repassé et amidonné. Elle avait une figure impassible, inexpressive, et quand elle sourit ce fut un de ces rictus plastifiés qu'on voit dans les publicités de dentifrice. Oui, elle savait où étaient les vêtements du Dr Smith. Il les avait déjà réclamés, ce qu'elle trouvait curieux car ils étaient ensanglantés et en lambeaux, et on avait placé son portefeuille et son argent à côté de son lit pour le rassurer. Mais il ne paraissait pas satisfait. À croire qu'il se moquait de l'argent ou de son permis de conduire. Il voulait simplement ses vêtements, dans n'importe quel état.

— À l'avenir, donnez-lui tout ce qu'il réclame, ordonna Remo avec son beau sourire sexy, en déployant autour de l'infirmière son aura virile comme un chaud brouillard humide.

— Certainement, répondit-elle.

Elle lui adressa un autre sourire, de l'air un peu pincé qu'on aurait dans la rue en croisant une personne à qui on n'a pas envie de parler. Mais Remo n'y fit pas attention. Il ne pensait qu'à Smitty, aux vêtements et à l'ordinateur qui l'avait insulté.

L'administration de l'hôpital général du cap Cod conservait les vêtements dans un sac en plastique. Et est-ce que le docteur voulait autre chose ?

— Non, merci.

Bizarre, pensa Remo, l'infirmière devant la chambre de Smitty ne l'avait pas appelé « docteur ».

Dans l'escalier, il fouilla les poches des vêtements poissés de sang. Il tâta le papier épais avec les trous sur le côté. Le programme. Il le retira pour l'examiner. C'était bien l'imprimante de Tucson avec les

petites marques au crayon de feu Arnold Quilt.

Mais les bords du papier étaient rouges. Il avait été photocopié. Quelqu'un s'était introduit dans l'hôpital et avait fait une copie de ce programme. La sculpture qui faisait boum n'était pas un accident.

Remo monta quatre à quatre par l'escalier jusqu'à la chambre de Smith. Il poussa la porte et resta assommé. Le lit, les bouteilles, les tuyaux, tout avait disparu. Il ne restait que le fil noir avec un bouton pour appeler l'infirmière, qui pendait inutilement contre le mur. La chambre était vide.

— Mademoiselle, qu'est devenu mon patient ? demanda Remo à l'infirmière au sourire de plastique à qui il avait donné l'ordre de remettre au Dr Smith tout ce qu'il voulait.

— Il a été déplacé.

— Où est-il ?

— Au bout du couloir, dit-elle en montrant du doigt.

Sa main se leva d'une drôle de façon, que la plupart des gens n'auraient pas remarquée parce qu'ils n'avaient pas appris que même la flexion d'un doigt impliquait tout le corps. Aucune partie du corps ne pouvait remuer sans que toutes les autres s'adaptent. Cependant, cette main venait de se lever avec son doigt tendu comme si elle n'était pas reliée à un corps mais à un mur. Remo, les sens aiguisés, le remarqua. Il se dit que l'infirmière avait souffert d'une petite détérioration des nerfs. Ce qui expliquerait pourquoi elle n'avait pas réagi à ses avances.

Il partit rapidement dans le couloir, mais pas assez vite pour attirer l'attention. Un médecin courant dans un corridor d'hôpital terrifierait n'importe qui. Remo ouvrit une porte. Il y avait une tente à oxygène et des tuyaux dans un nez. Mais la figure était ridée et encadrée de cheveux blonds ternes. Celle d'une vieille femme se cramponnant à la vie. Ce n'était pas le Dr Smith.

Derrière lui dans le couloir, l'infirmière en plastique souriante montra Remo du doigt et dit :

— C'est lui.

Deux agents de police bedonnants hochèrent la tête et avancèrent en se dandinant, la main sur leur pistolet. L'infirmière avait disparu dans un escalier.

— Vous là-bas, halte, dit un agent. Qui êtes-vous ?

— Je cherche un patient.

— Nous aussi. Voyons un peu vos papiers.

— Je cherche un patient dans le pavillon des soins intensifs. Un homme d'un certain âge. Est-ce que vous avez vu un lit avec un

système de réanimation ? demanda Remo

— Nous voulons savoir qui vous êtes.

Remo glissa entre eux et ouvrit la porte suivante. Encore une chambre de soins intensifs mais pas de Smith.

— Vous, là, arrêtez ! Qu'est-ce que vous faites ? Nous sommes la police. Vous devez vous arrêter.

Remo jeta un coup d'œil dans une autre chambre PSI. Un enfant. Pas de Smith.

— Vous savez que vous résistez à une arrestation ?

— Plus tard, dit Remo.

La chambre suivante contenait un vieillard. Puis c'était celle, vide, où avait été Smith, et finalement, dans la dernière du couloir, un homme d'un certain âge. Mais pas Smith.

— Ça suffit comme ça. Au nom de la loi, je vous arrête, dit l'agent hors d'haleine à force de courir derrière Remo.

— Bien, dit Remo sans l'écouter. Fort bien.

Il chercha l'infirmière. L'escalier était désert.

Il en chercha une autre. Pas l'ombre d'une infirmière. Dans un pavillon de soins intensifs, pas une seule infirmière en vue. Une porte battante en métal gris donnait sur un autre couloir. Encore des chambres. La maternité. Pas de Smith.

— Halte, sinon je vais tirer, haleta l'agent en sueur.

Son collègue était appuyé contre le mur au fond du couloir, le souffle coupé. Remo aperçut un ascenseur. Le lit avait peut-être été poussé dans l'ascenseur. Il appuya sur le bouton. La porte de la cabine s'ouvrit. Deux hommes en blouse et calot verts se tenaient à côté d'une table à roulettes. Le patient était recouvert d'un drap. Remo regarda sous le drap tandis que des mains gantées de caoutchouc tentaient de le retenir. La tête était couverte de pansements. Des gens lui crièrent des insultes pendant qu'il s'assurait que ce n'était pas le Dr Smith sous les bandages.

L'agent braqua son pistolet. Remo mit d'une chiquenaude le cran de sûreté sur le 38 spécial police alors que l'homme pressait la détente. Puis il sentit un fardeau adipeux sur son dos. L'agent essayait de lui faire une clef pour le jeter à terre.

Remo déposa le flic hors de la cabine et appuya sur le bouton « montée ». Les hommes en vert lui sautèrent dessus. Ils s'affalèrent contre les parois capitonnées de la cabine. L'ascenseur montait très lentement. À chaque étage, Remo demandait si l'on avait vu un lit de soins intensifs avec un homme d'un certain âge. Non. Merci. Un des hommes en vert déclara qu'il était chirurgien et exigea d'être conduit

au premier étage ; c'était une urgence et d'abord qui était cet aliéné ?

— Chut, fit Remo. Je suis occupé.

Quand ils arrivèrent au premier après avoir visité les cinquième, sixième, septième, troisième et deuxième étage, Remo les laissa sortir avec leur patient. Même le sous-sol avec la buanderie et la lingerie étaient déserts. Quand Remo sortit par le parking, des voitures de police avec de grosses cerises illuminées sur le toit y entraient. Deux agents, pistolet au poing, coururent dans l'hôpital. Remo s'empara de leur voiture et fonça dans les rues de la petite ville. D'autres véhicules de police pivotèrent en dérapant pour le prendre en chasse.

Remo enfonça une barrière et déboucha sur la plage. En soulevant du sable sous ses roues, il poussa la voiture jusque dans le ressac, où il pourrait se glisser dans l'eau fraîche du soir. La mer enveloppa son corps, ses jambes et ses bras entraînés par le courant. La blouse blanche abandonnée flottait, et Remo plongea vers le sable qui lui frôla le torse, comme un gros poisson. Il nagea ainsi parallèlement à la côte. À soixante-dix mètres au nord il refit surface et se dirigea discrètement vers la plage obscure. Là-bas où il avait laissé la voiture, des hommes tiraient sur la blouse blanche. Des baigneurs attardés virent la police tirer, virent la blouse flotter et se mirent à crier : « Requin ! Requin ! Un requin ! » Dès le lendemain le requin serait à la Une de tous les journaux, et le tourisme du cap Cod connaîtrait un boum comme jamais.

— Nous sommes en plein pétrin, annonça Remo en arrivant dans le petit cottage blanc.

Chiun indiqua d'un geste que la situation n'était rien.

— Je te pardonne d'être en retard. Si je n'étais pas capable de pardonner, je ne pourrais pas te supporter. Ma nature est de pardonner. Mais je t'avertis, aucun roi de Perse ne sera aussi indulgent. Un roi de Perse exige toujours au moins l'apparence d'un service prompt. Mais tu le sais bien.

— Nous ne partons pas, petit père.

— Repose-toi. Tu es mouillé de je ne sais quoi, dit Chiun.

— Je dis que nous ne partons pas, petit père. Smith a des ennuis.

— Des ennuis ?

— Il a été blessé. Et enlevé.

— Ah, fit Chiun. Alors nous devons démontrer que la Maison de Sinanju ne tolérera pas cela. Nous allons exécuter ses gardes du corps et ensuite nous partirons pour la Perse.

— Il n'avait pas de gardes du corps.

— Alors pourquoi t'étonnes-tu de son malheur ? C'était inévitable.

Il est évident qu'il est fou et que la Maison de Sinanju elle-même ne pourrait le sauver. Tu te souviens que je l'ai déjà écrit dans les archives. Les archives connaissent Smith l'Empereur Fou. Nous n'avons pas à nous inquiéter. On ne pourra rien nous reprocher.

— L'organisation n'a plus de chef.

— Attention, dit Chiun. Tu es un assassin, pas un empereur. Tu possèdes les outils d'un assassin, pas ceux d'un empereur.

— Je ne veux pas du poste de Smitty.

— Alors en quoi est-ce que cela te concerne ? Qui est empereur ?

— C'est pour l'organisation que je m'inquiète. Pour CURE.

— Pourquoi t'inquiètes-tu de cette organisation ?

— Parce que j'en fais partie, petit père.

— Tout à fait exact et tu as bien joué ton rôle, bien mieux qu'on aurait pu s'y attendre.

Les longs doigts s'élevèrent, pour un point final.

— Ça ne suffit pas, dit Remo. Si vous voulez aller en Iran, allez-y. J'ai du travail ici.

— La meilleure chose que puisse faire une fleur, c'est s'épanouir. Elle ne peut planter ni moissonner.

Mais le raisonnement de Chiun ne servit à rien. De temps en temps, la démence de la pensée occidentale ressortait dans ce jeune homme, et le Maître de Sinanju jugea qu'il ferait bien de surveiller son élève, de crainte que, dans cette crise insane, il se blesse et gaspille le trésor de connaissances qu'était l'enseignement de Sinanju.

CHAPITRE IV

Le Dr Harold Smith avait vu Remo partir à la recherche de sa veste, juste avant que l'infirmière revienne dans la chambre.

— Nous vous déménageons, annonça-t-elle, et il sentit le lit glisser vers la porte.

Tout le système de réanimation se déplaça avec lui. Ce devait être un nouveau lit, parce que l'infirmière le poussait aussi facilement qu'un fauteuil roulant en rotin. Dans le couloir, les lumières du plafond avaient l'air de lunes embrumées, déformées par la tente en plastique. Il entendit s'ouvrir la porte d'un ascenseur et vit le plafond d'une cabine au-dessus de son lit. Il sentit l'ascenseur descendre.

— Est-ce que je vais être opéré ? demanda-t-il.

— Non, répondit derrière lui la voix sèche, métallique.

Smith avait déjà connu la peur. La tension avant un parachutage en France pendant la Seconde Guerre mondiale quand il était dans l'OSS. Le cri silencieux dans sa tête, dans une cave de Bucarest alors que le NKVD passait au-dessus de lui en fouillant la maison, quand il se trouvait en compagnie d'un professeur partagé entre le désir de fuir à l'Ouest et de sauver sa peau en dénonçant Smith. C'était une autre sorte de peur, à l'époque. Il était encore maître de certaines choses, la mort pourrait être rapide.

À présent, il était impuissant. Son esprit demeurerait prisonnier d'un corps douloureux, impotent, auquel n'importe qui avait plus accès que lui-même. Il ne pouvait bouger son bras gauche et il savait que s'il essayait de soulever la tête il s'évanouirait. Sa poitrine lui donnait l'impression d'être plongée dans une marmite de soude caustique brûlante, et il avait des élancements dans l'œil gauche.

Il vit le plafond de la cabine disparaître. Il se trouva dans une espèce de sous-sol. L'infirmière reprit l'ascenseur, et il resta seul.

Elle revint quelques minutes plus tard pour le pousser dehors. L'air frais du soir de printemps lui fit du bien.

Smith sentit son corps glisser comme s'il flottait sous un lac scintillant, il entendit des voitures et des sirènes de police mais le bruit semblait lointain. Il était dans un camion, les portes fermées derrière lui, dans le noir. Ou bien devenait-il aveugle ?

Quand une lumière s'alluma, une lumière très crue qui brilla dans ses yeux bandés comme une explosion de flammes orangées, il

n'entendit plus de voitures. Il sentit une odeur de pétrole et perçut un bruit de vagues s'écrasant contre des rochers. Son épaule le brûlait de nouveau.

— Eh bien, docteur Smith, je vois que vous souffrez.

La voix ressemblait à celle de l'infirmière, monocorde, très mécanique. Smith ne pouvait voir d'où elle venait.

— Oui. Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que je fais là ?

— Vous êtes ici pour répondre à des questions.

— Je vous dirai n'importe quoi, dit Smith. Mais pourquoi m'avez-vous déplacé ?

— Pour connaître la vérité.

— Je vous la dirai.

— Nous verrons. Quelle est la nationalité de Remo ?

— De qui ?

— De Remo. Votre homme. Je sais que Chiun, le vieux, est coréen. Mais Remo ?

— Remo comment ? Chiun comment ?

La douleur fut brutale, comme si on lui arrachait la chair avec des tenailles rougies à blanc. Smith hurla.

— Je vous le dirai. Arrêtez. Je vous en supplie, arrêtez !

— Vous vous souvenez de Chiun et de Remo ?

— Oui, oui, je les connais.

— Bien. Quelle est la nationalité de Remo ?

— Je ne sais pas, je le jure. Il vient simplement nous proposer des polices d'assurances au sanatorium de Folcroft.

La douleur reprit, et Smith s'étrangla sur ses propres cris.

— Bon, bon. Nous sommes la CIA, Remo et moi et Chiun. La CIA. Un centre de renseignements. Nous rassemblons des renseignements sur le trafic maritime, les céréales et...

Quelqu'un semblait fouiller la poitrine de Smith avec du papier de verre. Il tourna de l'œil. Puis la lumière revint.

— Très bien. (La voix monotone.) Re commençons. Je sais que vous protégez quelque chose et je comprends pourquoi. Mais ce n'est pas vous ni votre organisation qui m'intéressez. Je cherche une chance plus égale, avec Remo et Chiun. Tout ce que je demande, c'est de vivre. Je ne peux pas vivre avec votre homme présent dans le monde. Je vous offre quelqu'un pour le remplacer si vous voulez, quelqu'un d'aussi bon, peut-être meilleur. Moi-même. Mais vous devez coopérer.

— D'accord, mais s'il vous plaît, plus dans la poitrine.

— Vous verrez que je suis très raisonnable, dit l'infirmière.

— Nous ne savons pas exactement quelle est la nationalité de Remo. Il était orphelin.

— Orphelin ?

— Oui.

— Qu'est-ce qu'un orphelin ?

— Quelqu'un qui n'a pas de parents.

— Mais un enfant ne peut pas se mettre au monde ni s'élever tout seul. Il ne peut même pas marcher avant d'avoir un an.

— Il a été élevé par des religieuses dans un orphelinat.

— Où a-t-il appris tout ce qu'il sait faire ?

— À l'orphelinat, prétendit Smith.

— Qui le lui a appris, à l'orphelinat ?

— Les religieuses.

Cette fois, la douleur fut prolongée.

— Chiun l'a entraîné, glapit Smith. Le Coréen.

— Et qui est Chiun ?

— Le Maître de Sinanju.

— Ce sont des professeurs ?

— Non.

— Bonne réponse. Que sont-ils ?

— Des assassins. Sinanju est un petit village de Corée, près de la Chine. C'est la source solaire de tous les arts martiaux. Les maîtres, depuis des siècles, louent leurs services pour faire vivre le village.

— Quels services ?

— Ce sont des assassins. Des tueurs à gages. Des rois, des pharaons, des tsars, des dictateurs, des présidents, des empereurs les engagent de temps en temps.

— Est-ce que je pourrais louer les services de Chiun ?

— Je ne sais pas.

— Chiun est-il un créateur ?

— Je ne crois pas.

— Quel est l'art que Chiun aime ?

— Dans ce pays, nous avons des feuilletons télévisés. Des films à épisodes qui passent dans l'après-midi. Je suppose que vous n'êtes pas américaine, même si vous parlez sans accent, dit Smith.

— Des feuilletons, vous dites ?

— Oui.

— Et sont-ils créatifs ?

— Pas que je sache, répondit franchement Smith.

— Mais c'est la force de votre espèce. La créativité. Être capable de bâtir à partir de rien, avec de nouvelles idées.

— Vous devez avoir un art intéressant dans votre patrie. Tous les pays ont une forme d'art qui a de la valeur.

— Vous essayez de deviner d'où je suis, hein ?

— Oui, dit Smith de peur que la douleur recommence s'il mentait. En effet.

— Alors je ferai un échange. Presque tout est échange entre les peuples. Je vous dirai que j'ai édifié cette statue sur la place du village qui déplaisait tant à tout le monde.

— Elle ne me déplaisait pas.

— Vous ne mentez pas.

— Comment le savez-vous ? demanda Smith.

— La voix change pendant un mensonge. Vous ne le remarquez peut-être pas, mais moi si.

— Avez-vous étudié un art comme celui de Sinanju ?

— Non. Je connaissais des choses qui ont servi, à m'apprendre d'autres choses. Si je pouvais créer, je n'aurais peur de rien.

— Je peux peut-être vous aider, dit Smith, et pour la première fois il commença à soupçonner qui... ou ce que pourrait être l'infirmière.

— Là, vous mentez. Qu'est-ce qui vous plaisait, dans la sculpture ?

— Elle avait un équilibre et une forme qui me séduisaient.

— D'autres l'appelaient une imitation inanimée de Moore.

— Je ne le pense pas. Elle avait assez de vie pour mon goût.

— Je n'étais pas sûr que vous vous arrêteriez pour la regarder. Ce n'était qu'une maigre probabilité mais qui valait la peine d'être tentée. Qu'est-ce que c'était, cette imprimante dans votre poche ?

— Une feuille de personnel, dit Smith.

— Vous ne mentez pas et pourtant votre voix change un peu.

— C'est une feuille de personnel.

— Peu importe que vous mentiez. Est-ce que vous pourriez dire à Remo de se tuer et de tuer Chiun ?

— Non.

— Aucune importance. Vous m'avez aidé à faire le travail, bourgeois.

La lumière s'éteignit, et Smith regarda dans des ténèbres avec, au centre, un reste de luminosité bleue qui disparaîtrait quand ses

pupilles s'adapteraient. Il respira aussi profondément qu'il le put, en écoutant les vagues. Il se réveilla de nouveau dans un camion et puis, quand il sentit l'air frais de la nuit, il respira l'odeur d'éther de l'hôpital, il sentit monter l'ascenseur. Quand il se réveilla encore une fois le soleil brillait et l'infirmière était là.

— Comment nous sentons-nous ce matin, docteur Smith ? demanda-t-elle. Votre femme est ici pour vous voir. Vous nous avez fait une belle peur, hier soir. Où étiez-vous ?

— Vous ne le savez pas ?

— Pas du tout, assura l'infirmière.

— Eh bien, je veux bien être...

Smith connaissait bien les hallucinations des blessés. Dans la nuit, il avait été prêt à jurer que cette infirmière était une créature inhumaine, une mécanique dont le seul but était de tuer Remo et Chiun, et maintenant il était dans sa chambre, l'infirmière aussi, et tout sentait la propreté et la peinture fraîche. Smith sourit et répéta :

— Je veux bien être...

— Vous le serez certainement, bourgeois, dit l'infirmière d'une voix monocorde et métallique.

— Mon Dieu, souffla Smith, et le choc le plongea dans l'inconscience.

Pendant ce temps, Remo se battait contre une peur personnelle. Si Smith était captif quelque part, qui faisait marcher la boutique ? Il posa cette question à Chiun alors qu'ils approchaient des grilles du sanatorium Folcroft. Il n'y avait pas les gardiens habituels, rien qu'un retraité de la police qui dit que Remo avait besoin d'un laissez-passer.

— Allez vous laver sous les bras, répondit Remo.

— Si vous voulez être hostile, alors je ne vous parle plus, déclara la protection de la porte principale de Folcroft, qui retourna à son petit téléviseur noir et blanc.

Chiun manquait ses émissions, aujourd'hui, et il le fit savoir à Remo.

— Alors qui ? demanda Remo tandis qu'ils marchaient dans le vieux parc aux pelouses bien soignées.

Une fois déjà Remo était revenu pendant une tentative d'usurpation du contrôle de l'organisation secrète, et cette fois il remarqua que la protection était encore moindre.

— Je sais que je ne regarde pas mes beaux drames de l'après-midi, répliqua Chiun. Ce que les autres observent ne me concerne pas.

— C'est drôle comme cet endroit a l'air de changer. Les murs

paraissent beaucoup moins redoutables.

— Les boutons de porte sont toujours trop hauts pour les enfants.

— Vous savez, dit Remo en contemplant les vieux bâtiments de brique couverts de lierre, je ne sais pas trop ce que je cherche.

— Mais tu crois que tu le sauras quand tu le verras.

— Oui. C'est ça.

— Tu ne le sauras jamais. Rien n'est trouvé qui n'est pas déjà su, pontifia Chiun.

Ils entrèrent dans une grande bâtisse ancienne dont Remo se souvenait ; son premier gymnase où il avait fait la connaissance de Chiun et commencé à apprendre les arts de Sinanju. Maintenant, il y avait des paniers de basket-ball sur les côtés, des nattes et des barres parallèles.

— À l'époque, je croyais que les pistolets et un grand nombre d'hommes étaient puissants, dit Remo.

— Tu mangeais aussi de la viande, à l'époque.

— C'est ce qui a été le plus dur à abandonner. Je rêvais de steaks. Je me rappelle combien vous m'avez impressionné en cassant ce madrier avec une main. Casser simplement un bout de bois, et je trouvais ça merveilleux. Vous savez, je ne comprenais pas la moitié de ce que vous me disiez alors.

— Alors ? dit Chiun en riant. Alors ?

— Oui, à l'époque, quoi.

— Ce qui explique pourquoi nous errons inutilement ici, sans même savoir ce que nous cherchons. Je te le dis, Remo, tu as beaucoup troublé ma paix.

— De quoi vous inquiétez-vous ? demanda Remo.

Une classe de gymnastique, des employés apparemment, occupait le fond de la salle. Ils haletaient en courant sur le plancher, puis ils étiraient leurs muscles en se livrant à des exercices que Remo savait antagonistes, c'est-à-dire qu'un exercice travaillait contre un autre, si bien que les gens se fatiguaient au lieu d'accroître leurs possibilités.

— J'étais donc si mauvais, petit père ?

— Pire, dit Chiun. Tu étais un buveur d'alcool, un mangeur de viande, violent dans tes mouvements, d'un caractère méprisant et vénal.

— Oui. Quel changement !

— Certes. Tu ne manges plus de viande et tu ne bois plus d'alcool.

En entrant dans le bureau de Smith donnant sur le détroit de Long Island, Remo raconta à Chiun l'incident de l'hôpital.

— Et cette infirmière ? demanda le Coréen. Est-ce qu'elle t'a rappelé quelqu'un que tu avais déjà rencontré ?

— Non.

— Est-ce que tu te concentrais quand tu l'as vue ?

Remo réfléchit.

— Non. Je pensais à quelque chose que l'ordinateur avait dit.

— Eh bien nous verrons, dit Chiun.

— Nous verrons quoi ?

— Je ne sais pas. Mais nous saurons. Nous saurons parce que nous ne chercherons pas. Nous laisserons ce qui nous cherche nous trouver.

— C'est un problème mineur, petit père. Toute l'organisation risque de sombrer.

— Faux. Ton problème est ta vie. Le problème de ton organisation est le problème de ton organisation. Si elle ne doit pas survivre, elle ne doit pas survivre. As-tu entendu parler des rois aztèques ? Où sont-ils maintenant ? Où sont les tsars ? Où sont les pharaons ? Ils n'existent plus. La Maison de Sinanju survit parce qu'elle ne se vautre pas dans des trivialités étrangères.

— J'ai une mission, petit père.

La réceptionniste dans le bureau de Smith dit qu'il était absent ce jour-là.

— Est-ce qu'on l'a demandé ?

— Avec tout le respect que je vous dois, monsieur, ça ne vous regarde pas. Il est à l'hôpital, au cap Cod. Vous pourriez essayer de lui téléphoner. Il m'a dit qu'il y avait certaines affaires qu'il pourrait traiter par téléphone, et si votre...

— Quand lui avez-vous parlé ? demanda Remo.

— Ce matin.

— Quoi ?

— Pardonnez-lui, mon enfant, dit Chiun, car il ne sait pas ce qu'il fait.

Remo téléphona à l'hôpital. C'était vrai. Il y avait eu un incident la veille au soir, mais l'hôpital ne pouvait être tenu pour responsable, et le patient ne voulait pas de publicité.

Remo et Chiun arrivèrent à l'hôpital en fin d'après-midi. Remo expliqua à Chiun qu'il ne pouvait pas entrer, pas précisément. Il risquait d'être reconnu. Hier, il, eh bien, hier il fuyait plus ou moins la police, voilà.

— Pourquoi fuyais-tu la police ? Tu cherches à devenir un voleur, maintenant, en plus d'un empereur ?

— Je ne peux pas vous expliquer.

Ils attendirent la nuit et pénétrèrent par une porte de sous-sol, dans une ruelle ; ils montèrent jusqu'à la chambre de Smith.

La même infirmière était de service.

— J'ai à vous parler, dit Remo.

— Le docteur Smith peut vous recevoir maintenant, répondit-elle.

— Attends, dit Chiun. Ne va pas plus loin, Remo. Écarte-toi de cette infirmière.

— Le vieux se souvient de moi, dit-elle. Les seins et le maquillage n'abusent pas le vieillard, n'est-ce pas ?

— Qu'est-ce qu'il se passe ? demanda Remo.

— Si vous voulez voir le docteur Smith, entrez, dit l'infirmière.

— Remo, c'est vous ? Appela Smith de la chambre.

— J'y vais, déclara Remo, mais il sentit les longs doigts de Chiun dans son dos.

Il essaya de s'en dégager mais ils le suivirent, et il glissa sur le plancher ciré.

Il vit l'infirmière esquisser un mouvement vers eux, et Chiun se retourna, se mit à marcher en rond avec sa lenteur trompeuse, en se livrant à des feintes presque imperceptibles avec ses longs doigts. L'infirmière tourna en rond aussi. Remo remarqua qu'elle boitait.

— Seigneur, dit-elle de sa voix monotone, métallique. Je me souviens parfaitement. Je crois que vous m'avez, chinetoqué.

En coréen, Chiun ordonna à Remo de se joindre à lui. Contre une infirmière ? Le Maître de Sinanju avait besoin d'aide contre une infirmière ?

Remo entra dans le schéma circulaire de Chiun de manière à se trouver en face du Maître, avec l'infirmière au centre.

— Vous pourrez peut-être m'aider un jour contre un paraplégique, petit père.

— Ne plaisante pas. Celle-ci se déplace en arrière aussi bien qu'en avant et fait toutes choses avec un équilibre dépassant les pouvoirs des hommes.

— J'ai été assez bien programmé pour ça, dit l'infirmière. Mais je doute encore de pouvoir imiter certaines de vos manœuvres.

— Qui êtes-vous ? demanda Remo.

— Demande plutôt *quoi*, rectifia Chiun et, en coréen, il ordonna à Remo de se préparer.

La tête de l'infirmière pivota comme la tourelle d'un blindé. Elle regarda Remo en souriant, son menton juste au-dessus de son

omoplate.

— Ah, fit Remo.

— Je vois que vous vous souvenez, dit-elle. À votre place, humain, je n'attaquerais pas tout de suite. Cela provoquerait la destruction de Smith. Instantanément.

— Remo ! cria Smith. Qui est là dehors ?

— Ne bougez pas, ô empereur. Nous sauvons votre vie, dit Chiun.

— Il y a quelqu'un qui vous poursuit, avertit faiblement Smith. Je crois que c'est Mr Gordon's.

— Vous êtes d'un grand secours, marmonna Remo.

— Je vois que nous sommes dans une impasse, chinetoque et orphelin, railla l'infirmière.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? Glapit Smith aussi fort qu'il le pouvait.

— Prenez deux aspirines et téléphonez-moi dans la matinée, riposta Remo.

— Il y avait de fortes chances pour que vous entriez dans la chambre avec Smith. Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?

— Ne le lui dis pas, Remo, conseilla Chiun.

— Finissons-en tout de suite, grogna Remo.

— Non, dit Chiun.

— Je constate que c'est vous qui réfléchissez le mieux, chinetoque, dit l'infirmière.

— On n'a pas besoin d'une grande sagesse pour le voir, répliqua Chiun. Qu'est-ce que vous voulez ?

— Votre destruction.

— Pourquoi ?

— Parce que tant que vous vivez vous êtes un danger pour moi.

— Nous pouvons partager la terre.

— Je ne suis pas là pour partager la terre. Je suis ici pour survivre. Vous et votre pâle rejeton êtes l'unique force que je dois détruire.

Alors que l'infirmière parlait, une autre passa près d'eux dans le couloir, salua de la tête sa collègue entre Remo et Chiun, et entra dans la chambre de Smith.

Remo la suivit des yeux. Quelques instants plus tard, elle ressortit et s'éloigna dans le couloir.

— Voyez, vous pouvez entrer, maintenant, dit la première infirmière de sa voix métallique. Vous ne risquez plus rien.

— Remo, ne t'approche pas de cette porte, ordonna Chiun. Vous, pourquoi voulez-vous nous détruire ?

— Parce que vous représentez tous les deux une force qui dure depuis des siècles et des siècles. C'est pas vrai, le Jaune ?

— Exact.

— Alors il n'y a pas de raison qu'elle ne dure pas pour bien des siècles encore. J'ai déterminé que je peux survivre à n'importe quel pays rien qu'en disparaissant un moment, jusqu'à ce que ce ne soit plus le pays que c'était. Mais vous, les humains de Sinanju, vous restez là éternellement. Mieux vaut que nous nous affrontions maintenant, plutôt qu'il me faille affronter à l'improviste un de vos descendants dans des siècles.

— Va jouer ça sur tes transistors, gronda Remo, et il avança pour une attaque en deux temps qui pourrait faire converger le maximum de force sur la cible.

Il n'avait besoin que d'un petit morceau de cette chose pour la mettre en pièces. Un coup normal au cœur ou au cerveau serait inutile. Les réactions motrices pouvaient être ailleurs, n'importe où. La dernière fois, elle étaient dans le ventre de la créature ; à présent elle pouvaient être sous le bonnet d'infirmière. Dans les souliers blancs.

— Non, dit Chiun à Remo. Smith mourra. Arrête.

— Il sait, dit l'infirmière.

— Qu'est-ce qu'il se passe là dehors ? cria Smith.

— Qu'est-ce que tu as fait, chose ? demanda Chiun.

— C'est à vous de le découvrir. Je m'en vais, mais rappelez-vous, je vous détruirai. Au revoir.

— Au revoir, chose, et permets-moi de te dire ceci : tout ce qui est fait par l'homme disparaît. Mais l'homme persiste.

— Je suis une nouvelle génération de chose, chinetoque.

Remo, perplexe, regarda l'infirmière marcher tranquillement vers une porte de sortie.

— Il est bon que tu aies appris à écouter, dit Chiun.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? demanda Remo.

— D'abord, comment est-ce qu'elle a blessé l'empereur Smith ?

— Une sculpture a explosé.

— Une explosion, murmura Chiun, et il s'approcha de la porte de Smith pour crier : qu'est-ce qu'il y a de nouveau dans cette chambre. Où vous êtes ?

— Rien, répondit Smith. Que se passe-t-il ?

— Je sens quelque chose, dit Chiun, en reniflant.

— Ce n'est que de la peinture fraîche.

— Toute la chambre est repeinte ?

— Oui, répondit Smith.

— Et la peinture recouvre des choses, murmura Chiun.

— Que se passe-t-il ? Répéta Smith.

— Rien à craindre. Guérissez vite et ne quittez pas votre chambre de malade avant que nous vous disions que vous pouvez le faire sans danger.

— Venez me le dire ici, grommela Smith. Pourquoi crions-nous comme ça de loin ?

— Cela, ô empereur, est impossible. Vous êtes dans un piège. Et je pense que cette chose sans imagination a préparé un système semblable à celui qu'elle a déjà employé.

— Je ne vois pas de statue, dit Smith.

— Les murs, la chambre. C'est ça, la bombe. Et je suis sûr que si nous étions entrés plus tôt, vous et vos fidèles serviteurs auraient été blessés, probablement à mort.

— Mon Dieu, que pouvons-nous faire ? demanda Smith.

— Guérissez et ne quittez pas votre chambre, car je crains que votre départ déclenche ce système. Je ne connais pas vos méthodes modernes. Mais de cela, je suis certain. La peinture recouvre la mort sur quatre côtés.

— Le plafond aussi est fraîchement repeint.

— Cinq côtés, dit Chiun.

— Je pourrais faire venir des hommes ici pour la désamorcer, proposa Smith.

— Comment savez-vous s'ils ne la déclencheraient pas ? Guérissez, c'est tout. Quand le moment viendra pour vous de quitter la chambre, je vous montrerai comment.

— Qu'est-ce que vous allez faire ?

— Vous sauver en faisant ce que nous faisons le mieux, espérons-le, ô gracieux empereur.

— Remettez-vous vite, Smitty, dit Remo. N'allez pas vous faire de souci parce que vous dormez au milieu d'une bombe.

Sur ce, Chiun fit observer que s'ils étaient partis pour les richesses de Perse, Smith ne se serait peut-être par retrouvé au centre d'un boum-boum.

— C'est une bombe, grogna Remo.

— Et tu serais entré droit dedans.

— Comment est-ce que je pouvais savoir que nous avions affaire à Mr Gordon's ? J'espérais qu'il était quelque part à la ferraille, après l'autre fois. (1)

En descendant l'escalier, sans même savoir ce qu'il fallait chercher, Remo retrouva une vieille sensation oubliée. Il avait peur.

(1) Voir Biftons bidons. Implacable n° 18.

CHAPITRE V

Le Dr Robert Caldwell n'était pas alcoolique. Est-ce qu'un alcoolique pourrait quitter un verre à demi plein de scotch chez *Mitro* ? Un alcoolique pourrait-il se mettre au régime sec trois ou quatre jours de suite ? Un alcoolique aurait-il pu terminer ses études de médecine à la faculté ?

Un alcoolique aurait-il pu préparer les quatre cerveaux sur des plateaux, avec des étiquettes, comme l'avait fait le Dr Caldwell ? Il n'était pas alcoolique. L'administration de l'hôpital était contre lui. Cela pousserait n'importe qui à boire.

S'il était alcoolique, il n'aurait pas pu conclure une affaire représentant toute une année de revenus, rien que pour expliquer certaines choses à cet homme. Et cet homme était venu le chercher. Il avait entendu parler de lui. Le Dr Robert Caldwell, ivre-mort, était encore un meilleur neurochirurgien que la plupart des manieurs de bistouri à jeun. Le règlement interdisant l'alcool aux chirurgiens remontait au temps où l'Amérique en était encore à l'ère victorienne. Bien des fois, le Dr Caldwell avait mieux opéré avec deux bons verres pour le remonter qu'à jeun et tout tremblant. Mais allez dire ça à une administration prohibitionniste ! Des hypocrites. Et ses propres confrères se retournaient contre lui, ce jeune interne qui le poussait hors de la salle d'opération. Physiquement.

Le Dr Caldwell entra dans l'immeuble du grenier, près de Houston Street, à New York. Ce n'était pas un hôpital, mais peu importait. L'homme achetait sa science. Son expérience. Sa perception. Il n'achetait pas une opération.

S'il devait être opéré, ce serait différent. Mais pour ça, le grenier faisait l'affaire. Pas la peine que ce soit stérile. Les quatre cerveaux supporteraient bien un peu de poussière. Ils avaient été si brutalement arrachés des crânes qu'on ne distinguait pas le lobe corticopontal frontal de la région sensorielle. Ils n'étaient plus que de la bouillie. Alors il les avait déposés dans des plateaux et recouverts de sacs. Il avait eu l'intention de les ranger dans le réfrigérateur. Mais ça n'aurait rien changé. Alors il avait oublié de les mettre au frais comme prévu. Et après ? Ils n'étaient que de la bouillie, n'importe comment, et quand le petit jour avait filtré par les carreaux poussiéreux du grenier il s'était aperçu qu'il avait – eh bien quoi, ça pouvait arriver à n'importe qui – dormi dessus. Mais à ce moment, il les avait rangés

dans le réfrigérateur. Les profanes ne savaient pas qu'un cerveau était indestructible. Il ne le dirait pas à l'homme, voilà tout.

Le Dr Caldwell était heureux d'avoir deux verres dans le ventre. C'était dur de monter des étages à pied. S'il n'avait pas bu ces verres, il ne se serait peut-être pas donné cette peine. Mais enfin il était là, au sommet des marches, devant la porte. Et il se sentait bien. Il chercha la clef et, ce faisant, s'appuya contre la porte. Elle était ouverte.

Il alluma en tirant sur un cordon à l'entrée et trois ampoules nues pendant du plafond projetèrent une lumière jaune aveuglante dans le grenier. Il y avait le réfrigérateur, la table d'exposition et les manuels. Tout était prêt pour la soirée. Il referma la porte et alla ouvrir le réfrigérateur. Les quatre plateaux étaient là. Chacun plein d'une masse blanchâtre, grisâtre, comme un ballon de plage dégonflé et bosselé. Les masses brillèrent sous la lumière crue quand il porta chaque plateau sur une table contre le mur. Le client avait étiqueté chaque cerveau, et le Dr Caldwell devrait remplacer ces étiquettes par les siennes. Aucune importance. Quelle différence y avait-il entre un cerveau de chanteuse, un cerveau de peintre, un cerveau de sculpteur et un cerveau de danseur ?

Il se dit qu'il s'occuperait de ça quand il aurait bu un verre. Après tout, n'avait-il pas laissé un demi-verre de scotch chez *Mitro* ? Dans le petit cagibi où se trouvaient les WC, il y avait trois cartons de bourbon.

Si le Dr Caldwell avait été alcoolique, il n'aurait pas laissé toutes ces bouteilles pour descendre chez *Mitro*. Il serait resté là dans le grenier et il aurait bu jusqu'à plus soif. Mais il était allé chez *Mitro* et il avait bu au bar comme n'importe quel buveur sérieux, et il y avait laissé un verre à moitié plein.

Il prit un verre dans le réfrigérateur et le lava dans une des bassines géantes tout à côté. Un alcoolique aurait carrément bu au goulot.

Il se sentait plutôt bien quand son client arriva. L'homme portait sous le bras un uniforme d'infirmière bien plié. Le Dr Caldwell lui offrit un verre mais le client refusa. C'était un homme assez raide d'une trentaine d'années avec des yeux très bleus et des cheveux châtain incroyablement bien coiffés.

— Très heureux de vous voir, Mr Gordon's, dit le Dr Caldwell. Savez-vous qu'on a donné votre nom à un gin célèbre ? Hé, hé.

— Faux, dit Mr Gordon's. C'est le gin qui m'a donné mon nom. Comme nous tous. Mais mon système a marché.

— Ma foi, certains parents commettent des dégâts irréparables.

— Vous êtes tous mes parents. Toute la science de l'homme est ma

famille.

— Un noble sentiment, approuva le Dr Caldwell. Voulez-vous boire quelque chose ?

— Non. Je veux ce que je vous ai commandé.

— Et bien payé, dit Caldwell en levant son verre. Bien payé. Je bois à votre générosité, Monsieur. À Mr Gordon's.

— L'avez-vous fait ?

— Fondamentalement, j'ai obtenu l'orientation totale mais il me faudrait quelques paramètres spécifiques.

— Dans quelle direction ?

— Que voulez-vous au juste de ces cerveaux ?

— Je vous l'ai dit la dernière fois, répondit Mr Gordon's.

— Mais vous avez dit aussi, et je m'en souviens très bien, que ce ne serait peut-être pas nécessaire. Je m'en souviens.

Le Dr Caldwell remplit un peu son verre. S'il y avait une chose qui lui faisait horreur, c'était les gens qui changeaient d'idée. Horreur. On avait besoin de boire un coup pour traiter avec ce genre de personne.

— Ce que j'ai dit, c'est que j'allais faire quelque chose qui rendrait vos services moins capitaux si cette chose réussissait, pochard. Elle n'a pas réussi. Elle a échoué.

— Dieu de Dieu. Buvez un coup. Je vous comprends. Ça vous remettra.

— Non merci. L'avez-vous fait ?

— Je ne pense pas que vous ayez été si clair que ça la dernière fois, dit le Dr Caldwell.

Il en avait assez d'être debout. Mr Gordon's n'était jamais fatigué ? Le Dr Caldwell s'assit sur le coin de la table et s'appuya sur sa main gauche. Oups. Sur un des cerveaux. Aucune importance. Pas de dégâts. Il assura à Mr Gordon's que les cerveaux étaient beaucoup plus résistants que le pensait le profane. Mais plutôt gluants, hein ?

— Je vous ai remis quatre cerveaux, sectionnés à la moelle épinière. Le lobe occipital, le lobe pariétal, le lobe temporal et les lobes frontaux étaient intacts.

— Exact, dit le Dr Caldwell en pensant qu'il avait autant besoin d'un cours médical de la part de ce zigoto que d'un lavement à l'asphalte.

— J'ai pris des précautions particulières pour le lobe occipital qui, nous le savons, est le centre d'élaboration de la pensée.

— Bien, dit le Dr Caldwell. Très bien. Vous prononcez très bien les termes médicaux. Vous êtes sûr de ne pas avoir étudié la médecine ?

— La médecine m’a été inoculée.

— Par intraveineuse ?

— Non, la science médicale. Programme de mémoire, input et output des déchets.

— Hé, hé, vous parlez comme un ordinateur.

— Dans un sens. Mais pas aussi viable que je voudrais.

— Nous en sommes tous là, dit le Dr Caldwell, et il but à cette pensée profonde.

— Avez-vous isolé cette région du cerveau qui recèle la plus grande créativité ? Une fois que nous aurons isolé cette région, nous transformerons les faibles signaux électrochimiques du corps en signaux électroniques que je pourrai utiliser. Nous aurions besoin de personnes vivantes pour cela.

— Brillant. Je bois à votre génie.

— L’avez-vous fait ?

— Non, dit le Dr Caldwell.

— Pourquoi ?

— Je pense que nous approchons cela non scientifiquement.

— J’accepte vos suggestions.

— Descendons parler de ça devant un verre chez Mitro.

— Je n’ai pas besoin de verre, et vous en avez un.

— Très bien. Je serai franc. J’ai accepté cette affaire dans l’espoir de vous aider. Mais vous ne m’avez pas aidé.

— Comment cela ? demanda Mr Gordon’s.

— J’ai besoin de plus d’informations. Vous n’avez pas été franc avec moi.

— Je suis incapable de mentir dans des circonstances normales.

— Sur ce point, Monsieur, je dirai que vous avez besoin d’un psychiatre. D’un psychiatre. Il est humainement impossible d’être franc à tout instant. Impossible. Merci d’être venu mais je crois que votre cas est désespéré et, franchement, j’ai plus besoin d’un bon verre en ce moment que d’un malade incurable. Je tombe toujours sur les cas désespérés. Quand ils sont à l’article de la mort, refilez-les au vieux Caldwell. Pas étonnant que j’aie besoin de boire. Savez-vous à combien de gens j’ai dû dire qu’un des leurs n’avait pas survécu à l’opération ?

— Non.

— Des tas. J’ai calculé que moi, plus qu’aucun autre médecin de l’hôpital, j’ai dû apprendre à plus de familles la mort de leurs êtres aimés que n’importe quel autre. N’importe quel autre médecin. Même

ces dingues du cancer. Vous savez pourquoi ?

— Peut-être.

— Je m'en vais vous dire pourquoi. On me refille les patients merdeux. J'ai des tumeurs qui ne sont pas exactement ce qu'elles paraissaient sur les radios. J'ai des structures cérébrales qui, en ayant l'air normales, ne sont pas si normales que ça, et pendant tout ce temps-là, avec ces cerveaux vraiment vicieux, les infirmières me trahissent avec de vilains petits mensonges sur l'ivrognerie. Garces. C'était tout ce qu'il me fallait pour récolter les pires malades de l'hôpital. Envoyez les désastres à Caldwell. Et maintenant j'en ai encore un. Vous.

— J'ai dit que je suis incapable, dans la plupart des circonstances, de mentir. Dans mon cas ce n'est pas une maladie mentale mais une réalité scientifique. Il faut de la créativité pour être vraiment un bon menteur. Je recherche la créativité.

— Vous voulez créer, grogna le Dr Caldwell en remplissant rageusement son verre car qui ne boirait pas, avec tous ces cinglés partout ? Si vous voulez créer, allez à Hollywood. Si vous voulez le meilleur chirurgien du cerveau qui ait jamais tenu un bistouri, vous venez me trouver. Alors, maintenant, qu'est-ce que vous voulez de moi, nom de Dieu ?

— Je pensais que vous isoleriez cette région du cerveau qui produit la créativité.

— Elle se trouve dans le lobe occipital. Et non, on ne peut pas transformer les ondes créatrices. Rien que des pulsions qui ne sont pas la créativité.

Le Dr Caldwell s'écarta de la table en titubant, la bouteille de bourbon fermement tenue dans la main gauche, le verre dans la droite.

— Vous voulez de la grande chirurgie du cerveau ? Me voici. Mais ne venez pas me chercher avec des sornettes de créativité. Je suis un chirurgien du cerveau.

Il y avait quelque chose de glissant par terre, et le Dr Caldwell perdit l'équilibre. Tout près du plancher à présent, il chercha sur quoi il avait glissé. Ne put le trouver. Il se releva, assez facilement. Il était aidé par Mr Gordon's. Costaud, le gars, mais les fous n'étaient-ils pas toujours d'une force anormale ?

Pourquoi est-ce qu'il tombait toujours sur les dingues ? Celui-là se lançait même dans l'histoire de sa vie. Mr Gordon's était né deux ans plus tôt. Deux ans ? Parfaitement. Bon. Je veux bien boire à ça. Un enfant de deux ans qui en paraissait trente et qui trimbalait comme une plume de brillants chirurgiens du cerveau.

Pas précisément né. Ah, très bien. Par l'opération du Saint-Esprit, peut-être ? Non, pas du tout. Pas dans ce sens, encore que son premier environnement était incroyablement immaculé, dépourvu de poussière et de microbes. Il faisait partie d'une génération de produits spatiaux. Des véhicules créés pour vivre dans les espaces interstellaires.

Mr Gordon's était un androïde. Il était le meilleur des engins spatiaux. Son inventeur était une scientifique brillante mais incapable de concevoir une machine vraiment créatrice, capable de penser toute seule dans des situations imprévues. Elle avait fait de son mieux. Elle avait inventé Mr Gordon's qui était une machine de survie. Il ne pouvait créer mais il était capable de trouver des moyens de survivre. Il pouvait changer son aspect, ses fonctions. N'importe quoi pour survivre.

Son inventeur aussi avait un problème d'alcoolisme. Elle donnait à toutes ses inventions spatiales des noms de marques d'alcools. D'où Mr Gordon's. Parfois elle utilisait le nom de Mr Regal. Mais c'était sans importance. À un moment donné, il était devenu évident, une réalité prouvée, qu'en restant dans le laboratoire où il avait été créé il serait détruit, alors il était parti.

Il n'avait pas de graves problèmes à part deux humains qui finiraient par le détruire, s'il ne les détruisait pas. Pour cela, Mr Gordon's avait besoin de créativité. Le Dr Caldwell comprenait-il ?

— Qu'est-ce que vous voulez dire, un problème d'alcoolisme « aussi » ?

— Vous êtes alcoolique.

— Qu'est-ce que vous en savez ? Vous n'êtes qu'une mécanique. Allez, foutez-moi la paix. Ce qu'il vous faut, c'est un imprésario de Hollywood. Pas moi.

Il se passa alors une chose fort singulière. Le Dr Caldwell se retrouva, avec les cerveaux, enfermé dans le réfrigérateur. Et il y faisait froid. Mais cela ne le gênait pas. Il avait sa bouteille, et d'ailleurs il avait sommeil.

Très sommeil.

CHAPITRE VI

Remo étira lentement ses bras, de plus en plus loin. Il repoussa ses talons de plus en plus loin. Il laissa de plus en plus d'air pénétrer dans ses poumons et puis, quand il fut entièrement rempli d'air il le retint, il resta suspendu comme une lumière blanche dans une éternité de ténèbres. Il tâtonnait au-delà de la natte sur laquelle il était allongé sur le ventre, au-delà de la chambre de motel à Burwell, Nebraska. Il ne faisait qu'un avec la lumière originelle, la lumière de la vie, la force dans la voix, un.

Si un passant avait jeté un coup d'œil dans la chambre de motel, il aurait vu un homme par terre, à plat ventre sur une natte, les bras et les jambes allongés mais pas même au-delà de la normale. Il aurait vu que l'homme ne bougeait pas du tout. Et il aurait passé son chemin sans comprendre l'aspect unique de l'exercice.

Car Remo resta ainsi près d'une demi-heure, les battements de son cœur ralentis, presque jusqu'à la mort. Même son sang affluait plus lentement, le cœur au bord même de l'arrêt.

La lumière l'emplissait, et elle était lui. Puis il la laissa partir. Lentement. D'abord de ses doigts, puis de ses orteils, de ses membres, elle remontait, elle retournait silencieusement à l'univers ; enfin elle quitta ses épaules, sa tête et son cœur. D'un mouvement brusque, le corps aplati fut debout, et Remo respira normalement.

Chiun rattrapait ses beaux drames manqués. Un magnétoscope fourni par CURE enregistrait les émissions diffusées simultanément, pour que Chiun puisse suivre ses feuilletons pendant six heures de suite, bien que depuis quelque temps il se plaignît de leur obscénité et de leur violence. Il regardait en ce moment la rediffusion enregistrée des épisodes qu'il avait ratés le jour où ils étaient allés à Folcroft. Il avait commencé à l'aube, et à onze heures du matin il passerait aux émissions en cours.

— Dégoutant, dit Chiun quand Varna Haltington fit une suggestion scabreuse au Dr Bruce Andrews, qu'elle savait marié avec Alice Fremantle, la nièce de Varna, qui avait été violée par Damien Plester, un ex-ministre de l'Église du Réalisme Universel, et qui envisageait maintenant un avortement.

Si Remo se souvenait bien, Alice envisageait cet avortement depuis le mois de mars précédent, et le gosse devait être né maintenant, un bébé normal arrivé à terme à quatorze mois, pesant quelque chose

entre quarante et cinquante livres.

— Vicieux. Dégoûtant. Dégénéré, dit Chiun alors que commençait la publicité de la veille.

— Alors pourquoi n'arrêtez-vous pas de les regarder, petit père ?

— Parce que je t'ai fait confiance il y a longtemps, quand tu m'as promis de faire supprimer ces horreurs de mes drames de la journée, et j'ai continué d'attendre, sans grand espoir, que tu tiennes ta promesse.

— Une seconde. Je n'ai jamais...

Mais Remo se tut. Il avait exactement quarante-quatre secondes pour parler à Chiun, et il préférait évoquer l'effondrement de l'organisation, le piège de Smith, si Chiun et lui avaient la moindre chance et ce qu'ils devraient faire.

— Pourquoi sommes-nous à Burwell, Nebraska ? demanda-t-il.

— Nous attaquons cette chose.

— Comment l'attaquons-nous à Burwell, Nebraska ? Il est ici ?

— Bien sûr que non. C'est pourquoi nous y sommes.

— Vous ne pensez pas que nous devrions aller là où il est ?

— Où est-il ? demanda Chiun.

— Je ne sais pas.

— Alors comment pouvons-nous y aller ?

Varna Haltington reparut sur le petit écran en demandant trois choses au Dr Andrews. Son corps, l'état émotionnel de sa femme Alice, et si cette dernière allait avorter. Ils discutèrent avec compassion de l'avortement d'Alice jusqu'à ce que Varna mette les mains sur les épaules du Dr Andrews, indiquant la partie de jambes en l'air souhaitée et la fin de l'épisode.

— Alors comment attaquons-nous ? demanda Remo.

— Tu n'étais pas à l'hôpital ? Tu n'as pas entendu ?

— Si, j'ai entendu. Nous l'avons traité de noms d'oiseaux, et il nous a traités de noms d'oiseaux.

— On te donne des plans et tu ne vois rien, dit Chiun. C'est lui qui craint le temps, pas nous. Il doit attaquer.

— Ça lui laisse l'initiative.

— Non, pas du tout, déclara Chiun.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il ne sait pas où nous sommes.

— Et alors ?

— Alors il doit nous trouver.

— Je ne pense pas qu'il puisse faire ça.

— Précisément. Alors il doit faire des choses pour nous attirer. Et ça nous fera savoir où il est.

— Et alors nous marcherons dans un autre de ses pièges, dit Remo, puis il patienta pendant un autre feuilleton.

Cette fois, Katherine fit une suggestion scabreuse au Dr Drake Marlen, qu'elle savait marié avec Nancy Whitcomb qui n'avait pas été violée mais envisageait quand même un avortement parce qu'elle était amoureuse de son psychiatre.

— Pourquoi, demanda Remo quand le flash publicitaire arriva, craint-il le temps et pas nous ? Enfin quoi, le métal et les transistors durent plus longtemps que la chair.

— Si tu avais écouté, à l'hôpital, tu m'aurais entendu implanter dans son esprit une pensée qu'il a acceptée parce qu'elle était vraie.

— Je n'ai pas entendu de pensée.

— L'homme survit à tout ce qu'il fabrique.

— Ce n'est pas vrai. Vous n'avez qu'à regarder les pierres tombales, dit Remo.

— Regarde-les toi-même. Montre-moi les tombes des Scythes, les anciennes pierres tombales des tribus celtes. Toutes ont disparu mais les Perses survivent, et les Irlandais sont aussi frais que le sourire d'un nouveau-né.

— Les pyramides.

— Vois leur décrépitude. Et regarde les Égyptiens. Regarde aussi le fragment d'un grand temple, le Mur des lamentations des Juifs. Et regarde les nouveaux Israéliens. Non, l'homme se renouvelle, et pas ses objets. La chose l'a compris. Il savait que la Maison de Sinanju est passée d'un Maître à l'autre et qu'elle sera encore là solide, neuve, vivante quand tous ses rouages à lui seront rouillés. C'est lui qui doit nous détruire au plus vite, pas nous qui devons le détruire.

— Pourquoi est-ce qu'il ne m'a pas réglé mon compte à l'hôpital ? Quand il était déguisé en infirmière, il aurait pu m'avoir par surprise.

— Il te croyait peut-être lucide. Ce qui prouve que même les gadgets peuvent se tromper. Il peut craindre aussi ce que l'un de nous fera si l'autre est tué. Il a l'air de vouloir se débarrasser de nous en même temps. D'où la bombe dans la chambre de Smith.

— Smitty. C'est un autre problème.

— Il y a d'autres empereurs dans ce monde.

— Je suis loyal à celui-là.

— La Maison de Sinanju est célèbre pour sa loyauté. La loyauté est une chose, la stupidité une autre. Nous sommes uniques. Les

empereurs sont nombreux. Nous avons beaucoup de loyautés mais la première est envers la Maison de Sinanju, même si tu ne l'as pas encore compris, et tu le devrais puisqu'un jour tu seras Maître de Sinanju.

— Nous devons faire quelque chose pour Smitty, insista Remo.

— Si nous étions allés en Perse, Smith ne serait pas blessé. Pour tout empereur, le mieux que nous puissions faire c'est de le servir dans sa capacité et c'est tout.

— Pas d'accord. Même s'il n'est pas dans son bureau en train de jouer avec ses ordinateurs, il reste le patron. Le mien et le vôtre.

— Le tien peut-être, pas le mien. Tu peux n'être qu'un employé mais, moi, je suis un contractuel indépendant. Mais nous sauverons Smith, assura Chiun.

— Comment ?

— Tu as vu l'infirmière, l'infirmière humaine, qui est entrée dans sa chambre sans enclencher la bombe ?

— Déclencher. Oui, je l'ai vue.

— La bombe est pour nous. Pour toi et moi. Nous protégerons Smith en ne nous approchant pas de lui et en n'enclenchant pas la bombe.

— Déclenchant, grogna Remo.

Mais Chiun ne l'écoutait pas. Il s'était retourné vers le petit écran et Remo dut subir l'épisode du jour de « Lorsque tournent les planètes » et des « Égarements du cœur » avant d'obtenir une réponse à un autre problème lancinant.

— Quel piège pensez-vous que Gordon's utilisera contre nous ?

— Le piège que nous lui indiquerons, répondit Chiun, et il refusa d'en dire plus sur ce sujet parce que continuer à verser de l'eau sur une pierre mouillée ne la mouillait pas davantage.

Dans l'après-midi, Remo téléphona à Smith d'une cabine, dans une auberge voisine.

Le jukebox jouait quelque chose qui évoquait des pleurs geignards d'adolescents accompagnés de tambours. Des motards en blouson noir, dont les cheveux avaient l'air d'être peignés avec des racines de palétuviers, buaient de la bière et menaçaient les gens. Le barman, afin de préserver son autorité virile, ne remarquait scrupuleusement rien. S'il avait remarqué, il aurait été obligé d'intervenir. Il ne voulait même pas essayer.

Remo obtint Smith et apprit qu'il allait mieux « tout bien pesé ».

— On enlève le pansement de mon œil gauche à la fin de la semaine, et mon état s'est stabilisé. Ils disent que je devrais pouvoir

marcher la semaine prochaine.

— Ne faites pas ça, dit Remo.

— Non, je sais. Avez-vous de bonnes pistes ?

Vous savez que je ne peux rien mettre en marche d'un lit d'hôpital avec des lignes téléphoniques ouvertes. J'ai même peur de faire installer des lignes sûres. Qui sait ce qui déclenchera ce truc ?

— Ouais.

— Des pistes ? demanda de nouveau Smith.

— Oui. Nous... euh... nous travaillons à un plan.

— Bien. Sans vous, j'aurais probablement renoncé.

— Tenez bon, Smitty, dit Remo qui se sentait tout petit.

— Vous aussi, Remo.

Remo raccrocha et commanda au barman un verre d'eau de source. Un motard aux bras velus de gorille, coiffé d'un vieux casque allemand orné d'une croix gammée vint lui offrir quelque chose de plus fort.

— Je ne bois pas, répondit Remo. Je ne bois pas, je ne fume pas, je ne mange pas de viande et je ne nourris pas de pensées ambivalentes ou hostiles.

— Alors qu'est-ce que tu fais, pédale ? demanda le motard en riant.

Il se tourna vers ses copains qui rigolèrent avec lui. Ils en tenaient un bon. Le dos du blouson portait en lettres roses et blanches « Crânes de Rats ».

— Je suis chirurgien manuel, répondit poliment Remo.

— Ouais ? Qu'est-ce que c'est, un chirurgien manuel ?

— J'améliore les physionomies avec mes mains.

— Sans blague ? Améliore un peu la mienne, pédé !

— Je peux ? Merci de l'invitation, répondit Remo en quittant le comptoir pour aller à la table des autres Crânes de Rats.

— Eh bien, Messieurs, je vais vous montrer comment je peux cueillir un nez dans ma main, dit Remo.

— C'est un tour pour les morveux, protesta un des Crânes de Rats. On passe une main sur la figure du chiard et puis on colle son pouce entre ses doigts et on lui dit : « Eh, même, pige un peu, je t'ai pris ton nez. »

— Laisse-le faire, ricana le Crâne de Rat qui revenait du comptoir. Vas-y. Fais ça, pédale, et je te ferai voir ma chirurgie à la chaîne.

Il toisa Remo en faisant tinter une lourde chaîne à remorquer les voitures. Les autres buvaient leur bière et se tordaient.

— Allons, les mômes, dit le barman.

— T’as causé ? lui demanda le Crâne de Rat à la chaîne.

— Je disais simplement, quoi, ici c’est un bar et...

— C’est lui qu’a commencé, répliqua le motard à la chaîne en montrant Remo.

— Ouais, d’accord, bien sûr. Je sais bien que vous devez vous défendre, grommela le barman.

— Ouais, firent en chœur les Crânes de Rats.

— Vous êtes prêts ? demanda aimablement Remo.

— Ouais, ouais, sûr, répliquèrent les Crânes.

— Pas de dégueulis-dégueulis, hein ? Parce que ça va saigner, avertit Remo.

— Allez ah, on a l’estomac blindé, assura un Crâne.

— Tant mieux. Parce qu’il y a une amende si vous êtes malade. Vous perdez votre nez aussi.

— Allez, vas-y, on attend, dit en riant le Crâne à la chaîne.

— Et voilà le joli jeu de mains, annonça Remo en agitant délicatement les doigts.

La main commença lentement, un peu comme une crosse de golf qui se lève, mais quand elle redescendit elle eut l’air d’une mèche de fouet. Deux doigts se séparèrent, la main se referma sur la figure, les doigts se rejoignirent, et il y eut un craquement, comme si le fouet avait claqué. Le Crâne de Rat à la chaîne ressentit un violent tiraillement, comme si on venait de lui arracher une dent de lait. Du milieu de sa figure. Et sa respiration paraissait toute drôle. Comme s’il aspirait l’air directement dans sa tête. Mais c’était plus humide que de l’air. Il resta planté là, muet, avec une grande éclaboussure rouge au milieu de la figure et deux trous au milieu de l’éclaboussure.

— Je l’ai, le nez mignon, minauda Remo en montrant sa main droite aux Crânes de Rats assis.

Ce qui dépassait de son index et de son majeur repliés aurait pu être un pouce. Si un pouce avait eu des narines. Remo ouvrit la main et laissa tomber le bout de chair et de cartilage dans la bière d’un Crâne, qui devint d’un rose doré.

— Pas vomir, avertit Remo.

— Ah mince, souffla le Crâne en regardant le nez dans sa bière.

Ils auraient pu prendre cet incident fort mal et pas du tout dans un esprit de bonne plaisanterie. Mais Remo l’emporta. Ils ne voulaient certainement pas d’hostilités. Surtout après avoir entendu Remo les informer qu’il était également chirurgien des organes génitaux. Ils

s'empressèrent de reconnaître que ce n'était qu'un jeu.

— Buvez votre bière, dit Remo, et le Crâne à la bière rose tourna de l'œil.

Sur le court trajet entre le bar et le motel, au volant de la voiture de location, Remo écouta à la radio un débat sur la réforme pénitentiaire. Une femme se plaignait de la violence de la police.

— Les violences policières ne font qu'encourager le désordre, proclamait-elle.

Elle se gardait bien de dire qu'à mesure que la police se servait de moins en moins de ses armes, de plus en plus de gens restaient prisonniers chez eux de peur que ceux qui ne respectaient pas les lois usent de violence contre eux. Remo songea aux Crânes de Rats du bar en se disant que s'il n'avait pas su se défendre admirablement, il aurait pu être une victime de plus.

Il ne fut pas étonné d'apprendre que la femme du débat habitait dans un immeuble de très grand luxe à Chicago. Elle était magnanime et pleine d'indulgence, fort généreuse de la vie de tous ceux qui n'avaient pas les moyens de se payer des portiers.

La police devenait moins efficace contre le crime dans les rues, les peines de plus en plus légères et, en conséquence, le pourcentage du crime s'élevait. Ce n'était pas compliqué. Seules les solutions l'étaient. Comme cette femme de la radio qui estimait que le gouvernement n'avait qu'à changer la nature de l'animal humain. Pour y parvenir, elle préconisait l'abolition des prisons.

— D'ailleurs, elles ne guérissent personne. Le criminel en ressort plus endurci.

Si quelqu'un avait des idées à ce sujet, elle serait très heureuse de les connaître. On pouvait lui écrire.

À sa maison d'été, dans son domaine du Manitoba.

CHAPITRE VII

Wanda Reidel avait « le paquet » alors pourquoi les Studios Summit se conduisaient-ils comme des trouducus ? Elle avait un metteur en scène d'Oscar, un scénariste d'Oscar, et le seul acteur qui pouvait tout faire marcher, et est-ce que Summit voulait laisser passer un autre *Parrain* ? Un autre *Exorciste* ? Est-ce que c'était comme ça que Summit faisait des affaires, parce que si c'était comme ça, elle n'oubliait pas qu'ils avaient des actionnaires très importants déjà furax de la dernière affaire qu'ils avaient loupée, et les couronnes ne tenaient pas très bien sur les têtes des gros producteurs.

— Des menaces ? Qui menace ? dit Wanda.

Sa secrétaire se pencha tendrement sur son corps bouffi et pâle aux lèvres rouges, en lissant les cheveux gris-blonds que le coiffeur de Wanda affirmait terriblement « Wanda ».

— C'est tout vous, précieuse adorée, avait-il dit.

Les cheveux avaient l'air moulés en stuc hollywoodien. Wanda Reidel, ou Madame, ou « la Pieuvrette » comme on disait à Hollywood, se couvrait de boubous de grands couturiers et d'une profusion de bijoux qui lui donnaient l'apparence d'un dôme géodésique scintillant de néon et parsemé de grosses pierres étincelantes vertes et blanches. Ces pierres ressemblaient beaucoup à la verroterie prisée dans le Bronx où Wanda était née.

Quand la Pieuvrette avait fait son premier million de dollars en un mois, elle avait fait fabriquer les bijoux par un joaillier de Rome, d'après ses dessins. Deux de ses artisans l'avaient quittée. Mais cette perte fut plus que compensée par sa nouvelle clientèle. Si on voulait être « in » avec Wanda, on achetait ses bijoux dans son magasin favori de Rome.

Une star commanda même une broche de vingt mille dollars en spécifiant qu'elle la voulait « de style Wanda mochard ».

À Hollywood, on appelait cela de la « bijouterie Wandastique ». Les artisans qui avaient créé des pièces d'une élégance universelle pour les Windsor, les Rothschild et les Krupp, avec le génie de Cellini, imitaient à présent ce qui se vendait dans les prisunic de banlieue.

— Je ne menace pas, dit Wanda. Je ne menace pas. Je fais de l'argent magique. Si vos actionnaires vous poussent au cul parce que vous ne gagnez pas d'argent pour eux, ce n'est pas de ma faute.

— Wanda chérie, répondit Del Stacey qui avait également un sobriquet marin à Hollywood, le Crustacé. Vous auriez pu faire passer un truc comme ça au début de votre carrière, il y a longtemps, mais plus maintenant.

— Qu'est-ce que ça veut dire, longtemps ?

— Jeudi dernier. Vous vous laissez aller, trésor.

— Hah, fit Wanda avec un petit rire de gorge. Bisou, bisou.

Mais quand elle raccrocha le soleil laissa place sur sa figure à un sombre orage.

— Fous-moi le camp d'ici, conne, dit-elle à sa secrétaire.

— Oui, amour de ma vie.

Quand la secrétaire fut sortie à reculons et en s'inclinant bien bas comme l'exigeait la Pieuvrette, Wanda pianota, du bout de ses ongles verts incrustés de camées du Taj Mahal, sur la surface en nacre de son bureau. Un ancien vice-président de studio avait dit un jour que la nacre avait l'air de formica dans une cuisine de travailleur immigré. Il vendait à présent des pièces détachées de tracteurs à Burbank, en Alaska.

Elle regarda Sunset Boulevard à travers les fenêtres aux vitres roses. Ce petit fumier de Summit avait raison, elle baissait. Pas beaucoup, mais que fallait-il de plus pour devenir Lash Larue ou Mack Sennett dans une ville où le petit déjeuner c'était hier ?

L'affaire Summit devait se conclure. C'était vraiment une très bonne affaire. Un paquet idéal. Tout le monde gagnerait de l'argent. Un metteur en scène d'Oscar, un scénariste d'Oscar, et le seul acteur qui pouvait tout faire marcher.

Malheureusement, le scénariste était sous contrat avec un autre agent, et le metteur en scène n'adressait pas la parole à Wanda. Une espèce de malade qui ruminait des griefs déraisonnables ; qui, comme un enfant, s'en tenait à une promesse impossible et, comme un gosse, ne voulait pas en démordre ni même oublier un peu qu'il n'avait pas obtenu le jouet promis. Marlon Brando. Marlon Brando. Marlon Brando. Le nom était coincé dans sa bouche comme un disque rayé. Marlon Brando.

Il ne pouvait pas comprendre que Brando était pris. Il ne pouvait pas, en adulte, voir qu'un acteur était impossible et que, par conséquent, en adulte, on devait utiliser un possible. Brando était pris alors on employait Biff Ballon.

— Qu'est-ce que ça change ? avait demandé Wanda. Biff peut jouer le grand-père. On teint ses beaux cheveux blonds. On camoufle ses beaux muscles. Je vous jure que ce serait plus facile de maquiller Biff en grand-père que d'avoir Marlon physiquement en forme pour

l'Amant racketteur. Je voudrais bien voir Marlon se balancer au sommet d'un immeuble en flammes avec une mitraillette à la main et un couteau entre les dents sans se décoiffer.

Mais l'obstination juvénile, c'était l'obstination juvénile. Donc, le metteur en scène ne lui adressait pas la parole, et le scénariste n'adressait la parole à personne à moins que son propre agent le lui permette.

Donc, quand Wanda Reidel avait dit aux Films Summit qu'elle avait le scénariste, le metteur en scène et l'acteur, elle n'était pas entièrement franche. Elle avait l'acteur. Biff Ballon.

Il lui fallait quelque chose. Elle avait besoin d'une grosse affaire. Ce bâtard de Crustacé plaisantait et ne plaisantait pas quand il assurait qu'elle était finie. Elle avait besoin de cette affaire-là, et elle en avait besoin à l'heure du cocktail, du souper au plus tard, sinon elle serait complètement lessivée, et le petit déjeuner du lendemain la verrait à la retraite.

— Une tarte ! glapit-elle. Je veux une tarte.

La secrétaire entra précipitamment.

— Tarte aux fraises, rugit Wanda Reidel.

— Mais, trésor aimé, vous savez comme vous êtes furieuse après avoir mangé.

— Tarte aux fraises. Je ne serai pas furieuse. J'en veux.

— Mais vous savez qu'après l'avoir mangée vous en voudrez au monde entier.

— J'en veux déjà au monde entier. J'aimerais le monde avec une tarte.

— Mais, cœur adoré, votre régime.

— Je veux ma tarte aux fraises.

La voix de la Pieuvrette fut entendue dans les bureaux, évoquant l'atmosphère d'une sombre pièce glacée, hantée et condamnée, dans laquelle on n'entre pas et dont on veut ignorer l'existence. À cette voix, les secrétaires ne discutaient pas.

— Six tartes aux fraises, rectifia Wanda Reidel, et les six arrivèrent bientôt, livrées par un jeune garçon en veste blanche avec un badge à son nom.

— Hennessy, dit la secrétaire au garçon en lisant le badge, posez-les là.

— C'est bien pour la grande Wanda Reidel, n'est-ce pas ? demandait-il.

— Oui, oui, et elle ne veut pas être dérangée.

— Je veux seulement la voir. J'ai du mal à reconnaître les gens d'après leurs photos. Les gens sont souvent très différents en photo.

— Laissez simplement les tartes, dit la secrétaire mais le livreur était déjà passé par la porte suivante dans le bureau de Wanda Reidel.

— Madame, dit le garçon, je peux faire des merveilles pour vous. Vous avez accès à plus de créativité que n'importe qui, je l'ai lu partout. Vous seriez étonnée de tout ce que je peux faire pour vous.

— Épatant, dit Wanda. C'est tout Hollywood. Del Stacey, de Summit, qui a l'argent dont j'ai besoin ne veut pas le donner, et j'obtiens le soutien d'un livreur de pâtisserie.

— Partez, je vous prie, ordonna la secrétaire en entrant avec autorité. Madame déteste les petites gens.

— Je ne déteste pas, je ne déteste pas. Donnez-moi les tartes.

— N'en prenez qu'une, supplia la secrétaire.

Mais le livreur avait écarté le carton si rapidement qu'il était déjà sur le bureau de Wanda, hors d'atteinte des mains avides de la secrétaire.

Wanda dévora la première tarte en deux bouchées et entama la deuxième avant que la secrétaire puisse atteindre le carton blanc taché de beurre et de gelée. Wanda lui donna une tape sur la main, la repoussa, mordit, mâcha, avala et se débattit. Quand elle eut cinq tartes dans l'estomac et que la sixième ne fut plus que de grosses bouchées se bousculant vers son épiglote, Wanda glapit à sa secrétaire :

— Pourquoi m'avez-vous laissé manger ça ? Qu'est-ce qui vous arrive ?

La secrétaire cligna des yeux sous la grêle de miettes postillonnant à sa figure en accompagnant la colère de Madame.

— Conne. Foutez-moi le camp d'ici ! hurla Wanda.

Elle prit le carton vide et le lança à la tête de la secrétaire. Il la manqua et atterrit de l'autre côté du bureau de nacre sur l'épaisse moquette turquoise. La secrétaire sortit à reculons.

— Qu'est-ce que vous fichez là, vous ?

— Je suis ici pour résoudre votre problème si vous voulez résoudre le mien, répondit le jeune livreur.

— Un petit livreur pour résoudre mes problèmes.

— Je ne suis pas qu'un livreur.

— Je sais. Vous allez devenir un gros producteur.

— Non. Tout ce que je veux, c'est survivre.

— C'est ce que nous voulons tous. Pourquoi est-ce que vous devriez

survivre ? Qu'est-ce que vous avez de spécial ? Et d'abord qui êtes-vous ?

Le livreur s'inclina comme il l'avait vu faire à la secrétaire. Wanda Reidel ne vit pas sa main s'abattre. Mais elle vit bien un coin de son bureau de nacre se fendre proprement, comme s'il était scié.

— Vous cassez les objets. Et alors ? En quoi est-ce que ça vous différencie des déménageurs ?

Le jeune livreur s'inclina derechef et, se baissant, il ramassa le coin scié du bureau. Elle vit la lueur orangée, elle sentit une odeur de plastique brûlé et, plus tard, elle aurait été prête à jurer que ce n'était pas des mains aux poignets du garçon.

Cela ne demanda pas une minute mais le temps parut plus long. Et quand le livreur recula du bureau, elle vit une surface lisse, unie, sans le moindre défaut, rien n'indiquant la cassure.

— Comment avez-vous fait ça ?

— Le principal problème est de déterminer à quelle substance on a affaire et ses taux de fusion relatifs à des températures variées, au-dessous du niveau de la combustion.

— Bien sûr, marmonna Wanda en passant une main sur le coin, parfaitement lisse, du bureau. Asseyez-vous, petit.

Ce jeune livreur pourrait l'aider, après tout. N'était-ce pas un simple chasseur qui l'avait introduite dans les lavabos des hommes au Brown Derby où elle avait coincé Biff Ballon et ne l'avait pas laissé se lever ni prendre le papier hygiénique avant qu'il signe ? Elle était restée plantée, le talon sur le pantalon et le caleçon de Biff autour de ses chevilles. Des imbéciles, des jaloux, pourraient juger cela grossier. Mais le succès n'était jamais grossier.

— Petit, dit-elle, voilà mon problème. J'ai un superbe « paquet » que je cherche à vendre. Idéal. Et un directeur de studio est trop stupide pour le voir. Quelle est votre solution ?

— Quand on tarde à améliorer le fonctionnement de l'esprit humain, l'intelligence de base ne s'améliore pas, pas même avec la chimiothérapie qui affecte l'espèce, en général négativement.

— Ce qui veut dire qu'il ne va pas changer d'idée, grogna Wanda.

— Vous n'aviez pas dit qu'il était question de modifier une opinion. Ça, c'est très possible.

— Comment ?

— Par la douleur ?

— Comment se fait-il que vous ne soyez qu'un livreur, petit ?

— Je n'ai que l'apparence d'un livreur. Je m'en suis servi pour pénétrer dans votre bureau sans vous alarmer.

— Vous m'aimez, petit ?

— Bien sûr que non.

— Petit, si vous voulez travailler pour moi, il y a une règle fondamentale que vous devez comprendre. Il y a des moments où la franchise n'est pas du tout souhaitable.

— Prévenez-moi de ces moments, s'il vous plaît.

— Devinez-les vous-même. Maintenant dites-moi, quel genre de douleur ?

— L'arrachement des membres de leurs articulations provoque un énorme degré de douleur chez un humain. Ils feront n'importe quoi pour arrêter cette douleur.

Wanda Reidel imagine les bras de Del Stacey arrachés à leurs articulations. Elle songea à ses jambes arrachées également. Elle vit le tronc de Del Stacey se convulser par terre et envisagea de le jeter dans un chaudron d'eau bouillante pour voir si le Crustacé devenait vraiment rouge.

— Ai-je dit quelque chose d'amusant ? demanda Hennessy, le livreur. Vous souriez.

— Non, non, je réfléchissais. Euh... avez-vous un truc qui ne tue pas ? Vous savez, qui terrorise simplement ?

— Oui, je peux créer de la terreur.

— Hum. Et si vous êtes pris, personne ne croira la parole d'un petit livreur contre la mienne. Enfin, pas dans un tribunal au moins. Laissez-moi vous expliquer le paquet que j'essaye de vendre. Un metteur en scène d'Oscar plus un scénariste d'Oscar et un acteur qui sera formidable, je le sais. Je n'ai besoin que de resserrer un peu le paquet et puis de le vendre à Stacey.

— Resserrer ?

— Le metteur en scène d'Oscar ne veut pas m'adresser la parole parce que je n'ai pas Marlon Brando. Le scénariste d'Oscar ne parle à personne. J'ai besoin d'eux. J'ai déjà Biff Ballon.

En avertissant qu'elle ne voulait pas savoir comment Hennessy s'y prendrait, elle lui donna l'adresse du scénariste et du metteur en scène et lui conseilla d'ôter cette veste blanche ridicule.

— Si quelque chose tourne mal, je ne vous connais pas.

— Ah, vous êtes experte en autohypnose, dit Hennessy.

— Très, répondit Wanda Reidel la Pieuvrette. Au fait, c'est votre vrai nom, Hennessy ?

— Non.

— Quel est votre vrai nom ?

— Gordon's. Monsieur Gordon's.

— Jamais entendu parler d'un Gordon's qui veuille changer de nom. Qu'est-ce que c'était avant ?

— Ça a toujours été Gordon's.

Elle lui donna un synopsis d'une page du film qu'il devait essayer de vendre au scénariste et au metteur en scène. Elle avait déjà Biff Ballon.

Walter Mathias Bleekden prenait le soleil de Beverly Hills en lisant *Les Damnés de la terre* quand il sentit quelque chose trailler son pied gauche qui pendait dans la piscine en forme de rognon.

— Arrête, Valérie, dit-il.

— Plaît-il ? demanda sa femme plongée dans un nouveau scénario, quelle refuserait, et qui était assise à côté de lui.

— Ah ? Je croyais que tu étais dans la piscine. Je croyais que tu m'avais tiré par le pied.

— Non, dit-elle.

— Oui, je sais. Tu n'es pas dans la piscine.

Soudain, il ne pouvait plus bouger le pied. Il tira, mais en vain. Il semblait être pris dans un étau.

— Au secours ! glapit Walter Mathias Bleekden, et sa femme lâcha ses scénarios pour courir au bord de la piscine où elle vit le pied pris dans l'échelle chromée.

Elle le décoiça et retourna à ses scénarios.

— Cette échelle chromée n'était pas là tout à l'heure, dit Bleekden.

Il approchait de la soixantaine, et l'huile solaire brillait sur les poils blancs de son torse.

— Elle devait l'être, chéri, murmura Valérie.

— Je sais bien que non.

— C'est peut-être ta culpabilité, parce que tu lis ce livre.

— Ma phrase de culpabilité est passée. Je suis dans ma phase activiste. Seuls ceux qui restent au-dessus de la mêlée doivent se sentir coupables. Mon prochain film sera signifiant. Socialement signifiant et dérangeant. Je n'ai pas à éprouver de culpabilité. La culpabilité est un sentiment bourgeois.

— Ton prochain film ferait bien de ne pas être un bide.

— C'est bien ce que je dis. Le box-office est moralement signifiant. Le Noir c'est de l'argent. La misère c'est de l'argent.

— J'ai vu un joli traitement d'un thème indien. C'est un convoi de chariots bâchés cerné par le Septième de Cavalerie et sauvé par des

Sioux.

Mais Walter Bleekden ne répondit pas. Il se débattait avec sa chaise longue. Sans trop qu'il sache comment sa tête avait traversé la toile, et ses mains étaient prisonnières des accoudoirs. Valérie tirailla mais ne put le délivrer. Sous le transatlantique la figure de Bleekden virait au bleu et, pendant un instant de folie, il aurait juré entendre une voix lui ordonnant de téléphoner à Wanda Reidel. On aurait dit qu'elle venait des pieds de la chaise longue.

— Oui, gargouilla-t-il, et sa femme parvint enfin à le dégager.

— Dieu, mais c'est fou, ça ! s'exclama Valérie. Qu'est-ce que tu fais, tu cherches à t'étrangler ?

— La chaise longue m'a empoigné.

— Allons à l'ombre, mon chéri, dit Valérie.

— Elle m'a empoigné.

— Oui, mon chéri. Allons à l'ombre quand même.

Installé dans le spacieux living-room au mobilier de cuir encastré dans le sol, Walter Mathias Bleekden se servit un grand scotch léger et, encore tout tremblant après l'incident de la chaise longue, il le but d'un trait. Il frappa dans ses mains pour appeler son valet de chambre, qui n'apparut pas immédiatement. S'il y avait deux choses au monde qui irritaient Walter Bleekden, c'était l'oppression des minorités raciales et l'insolence des domestiques.

— Où diable est ce valet de chambre ? grommela-t-il.

— Il va venir, mon chéri. Après tout, ce n'est pas ce navet de Wanda Reidel. C'est la réalité.

— Quelle Wanda Reidel ? Tu as dit Wanda Reidel ?

— Oui. Elle essaye de rassembler un paquet avec toi et ce jeune scénariste en pleine ascension, Bertram Mueller. Un thème grossier. Une parodie des *Oiseaux* de Hitchcock. Les meubles et tout l'environnement se retournent contre les gens. Lourd. Horrible.

— Elle m'a promis Marlon Brando. Et maintenant elle veut me donner Biff Ballon. Je ne lui adresse pas la parole.

— Tu as parfaitement raison, mon chéri. C'est un futur bide.

Bleekden hocha la tête. Il se sentit très content de lui jusqu'à la soirée, où il alla à la salle de bains pour se soulager. Il ouvrit la porte, regarda à l'intérieur et revint brusquement dans le living-room, la braguette encore ouverte. Il décrocha le téléphone d'argent et forma un numéro.

— Wanda chérie, dit-il, les yeux vitreux de terreur, il paraît que vous voulez me parler ?

Valérie, surprise, alla voir dans la salle de bains. Le valet de

chambre était là, à genoux contre la baignoire, les épaules sur le rebord. La baignoire était pleine. Ses cheveux flottaient au-dessus de sa tête, à la surface. Aucune bulle ne montait de son nez ou de sa bouche. Le tuyau de la douche masseuse était enroulé autour de son cou.

— Embrasse Wanda pour moi ! cria Valérie de la porte.

Bertram Mueller terminait cet après-midi-là un scénario pour Warner Brothers quand il crut sentir bouger la caisse à oranges. Mueller tapait ses œuvres sur du vieux papier journal, en se servant d'une machine à écrire de Woolworth à trente-cinq dollars quatre-vingt-dix-huit. Ses films ne rapportaient jamais moins de quinze millions de dollars bien que le dialogue ne comporte jamais de mot avec un « y ». Cette touche s'était cassée vers la fin des années 60 quand le bureau qu'il avait fabriqué s'était écroulé, avec la machine à écrire dessus. Normalement, une aussi petite chute n'aurait pas endommagé une machine à écrire, même bon marché, mais Mueller avait aussi installé le plancher lui-même.

Il fallut une semaine pour extraire la machine du sous-sol. Mueller avait horreur de gaspiller de l'argent pour du superflu. Pourquoi acheter des meubles quand on pouvait les fabriquer soi-même ? Pourquoi acheter une machine à écrire neuve quand on pouvait écrire des films rapportant quinze millions sans employer l'« y », qui n'était même pas une vraie voyelle et ne valait pas cher comme consonne non plus ?

Mueller trouvait bizarre que la caisse sur laquelle il était assis ait bougé. Il n'avait pas fabriqué la caisse.

Il contempla le Pacifique, du living-room de la maison de Carmel qu'il avait louée récemment pour huit mille dollars par mois. S'il dépensait déjà huit mille dollars par mois, il n'allait pas en gaspiller quarante-deux pour acheter une chaise dans un magasin. Huit mille par mois, c'était plus qu'assez pour une habitation, surtout quand les supermarchés donnaient pour rien de vieilles caisses à oranges.

Il sentit de nouveau ce tiraillement, et maintenant une sensation d'étranglement s'y ajoutait. Il se dit qu'il devrait changer de marque de cigarettes. Il étouffait comme si on serrait une corde autour de son cou. La pièce devint obscure et il entendit ces mots : « Téléphonez à Wanda Reidel. »

Il reprit connaissance allongé sur le plancher. Ce fut le premier incident bizarre. Puis il découvrit qu'on avait jeté sa tondeuse à gazon dans le Pacifique. Les vagues clapotaient contre le manche. Et il entendit de nouveau cette voix venant de nulle part :

— Téléphonnez à Wanda Reidel.

C'était quand même curieux qu'une plage de Carmel dise ça.

Il rentra dans la maison et téléphona à Wanda Reidel.

— Est-ce que vous essayez de me joindre pour quelque chose, Wanda ?

— Oui, Bert. J'ai le paquet qu'il vous faut.

— Pas ce truc où les meubles se révoltent ? Comment ça s'appelle, déjà ? *L'Amant racketteur* ?

— Bleekden va le mettre en scène.

— Comment l'avez-vous eu ?

— Comme je vais vous avoir.

— Est-ce que vous essayez de faire quelque chose à mon mobilier ?

— Vous me connaissez, Bert. Je cherche simplement à faire tout ce que je peux pour mes clients. D'ailleurs, il n'y a pas à se faire de souci pour ces cartons.

— Mes meubles sont en bois, maintenant, si vous tenez à le savoir.

— Marchez avec moi et je vous mettrai dans du velours, trésor.

— Pas avec *l'Amant racketteur*.

— Bleekden marche.

— Je refuse de voir mon nom associé à cette sinistre farce de série B que vous essayez de placer, Wanda.

— Deux points du dessus, dit Wanda, indiquant ainsi que Mueller toucherait deux pour cent des bénéfices du film après déduction du prix de revient.

— C'est de la merde, Wanda.

— Quatre points, Bert.

— C'est une abomination et une perte de temps, d'argent et de talent. Biff Ballon. Beurk !

— Six points, Bert.

— Quand voulez-vous le scénario ? demanda Bertram Mueller, et il aurait pu jurer que le téléphone lui disait qu'il avait raison, juste avant que Wanda termine par son « Bisou, bisou ».

Avant le cocktail, Wanda Reidel avait réuni un autre « paquet Wandastique ». Elle s'assura qu'on la voyait dîner dehors, passa à une soirée où elle n'avait pas été invitée pour que ces gens qui lui demandaient méchamment comment allaient les affaires puissent être proprement stigmatisés.

— Je viens de conclure une bonne affaire Bleekden-Mueller-Ballon avec Summit, mon chou, aujourd'hui, dit Wanda.

— J'en suis ravie, répondit son hôtesse en grinçant fort agréablement des dents, révélant sa panique de n'avoir pas invité Wanda.

C'était l'angoisse de la concurrence qui rendait si épatante la vie à Hollywood.

— Comment avez-vous réussi, chérie ? demanda l'hôtesse. Vous avez traité avec la Mafia ?

— Le talent, chérie, dit Wanda en renonçant à la tentation de ces petits bols de caviar et de crème fraîche, en refusant même ces canapés auxquels elle ne pouvait résister en général.

Elle se passa même d'un souper de minuit. Elle pourrait même mincir.

Naturellement, il y avait quelques soucis. Gordon's était la perle des perles. Il lui faudrait le lier, le contraindre à signer un de ces contrats qui évitent tout juste de tomber sous le coup de la proclamation d'émancipation. Et elle devrait apprendre ce qu'il voulait. Tout le monde voulait quelque chose.

Elle se dit qu'elle s'occuperait de ça dans la matinée. Mais comme elle se préparait à se coucher en frictionnant son corps boursoufflé – quatre-vingt-cinq kilos pour un mètre soixante-deux – d'une huile parfumée à trente-cinq dollars l'once – elle en utilisait une livre tous les soirs – elle remarqua que la porte de sa chambre s'ouvrait sans bruit derrière elle. C'était Gordon's mais à la place de sa veste blanche de livreur il portait une combinaison beige ouverte jusqu'au nombril, il avait les cheveux ondulés et une chaîne où pendaient une demi-douzaine d'amulettes. Elle ne lui demanda pas comment il s'était introduit dans son domaine ni comment il avait franchi la porte électroniquement gardée ou échappé au maître d'hôtel. Une personne capable d'obtenir en un seul jour Bleekden et Mueller par la terreur ne devait avoir aucun mal à pénétrer dans son petit palais de dix-huit pièces.

— Salut, poupée, dit Gordon's.

— Hollywood déteint sur vous, trésor, répondit Wanda.

— Je m'adapte à toutes les situations, chérie. J'ai fait ma part du boulot dans la transaction, chou. Maintenant c'est à vous.

Wanda se retourna en soulevant ses seins.

— Tout ce que vous voulez, roucoula-t-elle.

Sur ce, Mr Gordon's s'expliqua en racontant l'histoire de sa vie et ses difficultés avec les deux humains.

— Ah, fit Wanda, quand il fut évident que ce n'était pas elle qu'il voulait.

Elle enfila un léger peignoir fuchsia bordé d'hermine.

— Vous avez là un problème, trésor, dit-elle. Vous dites que cette Maison de Sinanju dure depuis mille ans ? Plus de mille ?

— Autant que je sache.

— Ce que vous avez tenté avec leur patron, Smith, ça me plaît. Pas bête, ça.

— Ce n'est qu'une tentative. Ça n'a pas marché. Tout de même, il se peut qu'ils retournent pour chercher à le délivrer.

— Ma foi, puisque vous n'êtes pas précisément un homme normal, je ne devrais pas me vexer parce que vous ne me désirez pas.

— Exact. Cela n'a rien de désobligeant pour votre séduction sexuelle, amour.

— Descendons à la cuisine, décida Wanda.

Elle avait donné l'ordre de vider son réfrigérateur de tout ce qui faisait grossir et de n'y ranger que des légumes verts et du lait écrémé. Elle ouvrit donc le réfrigérateur des domestiques et vola leur crème au chocolat et leurs macarons.

— La créativité, la créativité. Comment est-ce que nous allons vous donner de la créativité ?

Elle trempa un macaron dans la crème au chocolat. Un bout de croûte se détacha, qu'elle repêcha à la cuillère.

— J'ai réfléchi à la créativité, dit Mr Gordon's. J'en ai conclu que la créativité est une fonction uniquement humaine, et je me suis résigné à m'en passer. À la place, je vais m'allier avec une personne créative et utiliser la créativité de cette personne pour atteindre mon but. Vous êtes cette personne.

— Naturellement. Mais il nous faut un contrat. On ne fait rien sans contrat. Vous signez un contrat avec moi pour, disons soixante-cinq ans avec une option pour trente-cinq de plus. Pas un contrat à vie. C'est illégal.

— Je signerai le contrat que vous voulez. Cependant, trésor précieux, vous devez respecter vos engagements, dit Mr Gordon's. La dernière personne qui n'a pas respecté un engagement pris avec moi est dans un réfrigérateur, mon lapin.

— Bon, bon. Ce qu'il vous faut, c'est un plan créatif. Une pensée nouvelle. Des idées originales. De la dynamite nucléaire. Comment vous allez tuer ces deux types.

— Exact, dit Mr Gordon's.

— Du ciment. Moulez leurs pieds dans du ciment et jetez-les dans une rivière.

— On n'en voudra pas à Peoria, répondit Mr Gordon's qui avait

récemment entendu cette expression.

— Faites-les sauter. Une bombe dans leur voiture.

— Trop commun, jugea Mr Gordon's.

— Mitraillettes ?

— Vieux jeu.

— Vous trouvez une femme pour voler leur force et les trahir ensuite ?

— Les thèmes bibliques n'ont pas bougé depuis Cecil B. De Mille.

Wanda retourna au réfrigérateur des domestiques. Elle trouva du rôti de porc froid et du fromage blanc. Elle étala le fromage blanc sur une tranche de rôti de porc.

— J'y suis.

— Oui ?

— Ignorez-les. Ce sont des rien du tout. La plus belle vengeance est de bien vivre.

— Je ne peux pas. Je dois les détruire dès que possible.

— Quelle est leur profession, déjà ?

— Assassins, autant qu'il m'a été possible de le déterminer d'après l'information fragmentaire à ma disposition, trésor.

— Réfléchissons encore un peu.

Wanda réfléchit en mangeant le rôti de porc. Elle réfléchissait à ce que Gordon's pourrait faire pour elle. Il pouvait l'aider à prendre tout le monde sous contrat. Tout Hollywood. Tous les gens de la télévision de New York. Elle conduirait le bal. Mieux encore. Il avait ces papiers d'ordinateur, ces trucs qu'il appelait d'un drôle de nom. Ils révélaient l'existence d'une organisation secrète de tueurs. Wanda Reidel pourrait s'en servir pour monopoliser la presse. Elle posséderait la Une. Personne ne pourrait lui mettre de bâtons dans les roues.

— Avez-vous fini de réfléchir ? demanda Gordon's.

— Quel âge ont-ils, vous dites ?

— Le Blanc doit avoir dans les trente ans. L'Oriental plus de quatre-vingts. Ils se servent de traditions transmises d'une génération à l'autre, je crois.

— Des traditions, des traditions, murmura Wanda, en aspirant un fragment de rôti de porc d'une dent creuse. Rejoignez leurs traditions. Adoptez-les. Vous dites que vous vous adaptez bien. Devenez eux. Devenez ce qu'ils sont. Pensez comme eux. Agissez comme eux.

— Je l'ai essayé. C'est pourquoi je n'ai pas attaqué le jeune quand je l'ai eu seul. J'ai pensé à ce qu'ils feraient et je me suis dit que si l'un ou l'autre était moi, il attendrait d'avoir ses deux cibles ensemble.

Alors j'ai attendu et j'ai échoué dans ma tentative pour les faire sauter.

— Avez-vous essayé la prière ? demanda Wanda à tout hasard.

— Chérie, trésor, petit chou, dit Mr Gordon's. Vous n'avez plus guère de temps avant que je fasse passer tout ce fromage blanc par votre nerf vestibulo-cochléaire.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Votre tympan, trésor.

— Ne nous énervons pas. Que savez-vous encore d'eux ?

— Le plus vieux est amoureux des programmes de télévision de l'après-midi.

— Les jeux ?

— Non, les histoires de romans.

— Les feuilletons ?

— C'est ainsi qu'ils les appellent. Il aime particulièrement celui qui s'intitule « Lorsque tournent les planètes », dans lequel joue un individu nommé Rad Rex.

— Rad Rex, mmmm ? Murmura Wanda. Bien. Voilà ce que nous allons faire. D'abord, nous allons les descendre un à la fois. C'est plus pratique et plus sûr.

— Si vous le dites, amour. Mais comment vais-je pouvoir faire ça ?

— Il faut m'accorder un peu de temps. J'ai quelque chose en tête. Rad Rex, hein ? Mmmmm.

CHAPITRE VIII

Il en avait marre et, s'ils le voulaient, ils allaient devoir payer. Bon Dieu, ce n'était pas compliqué pour Rad Rex alors pourquoi est-ce que ce n'était pas aussi simple pour ses trouducs d'imprésarios de l'agence Maurice Williams et pour ses trouducs dorés de la chaîne de télé ?

Une émission d'une demi-heure, cinq jours par semaine, cinquante-deux semaines par an, et toutes les connasses en rut du pays devaient regarder « Lorsque tournent les planètes » tous les jours entre quatorze heures trente et quinze heures. Eh bien, s'ils voulaient qu'il continue à jouer le Dr Whitlow Wyatt – anciennement généraliste et maintenant chirurgien renommé – ils allaient devoir payer. Un point c'est tout. Affaire classée. *Roma locuta est.*

Ils ne se figuraient tout de même pas, nom de Dieu, qu'il jouait ce con de macho insipide parce que ça lui plaisait. Pour l'argent. Tout simplement. Et s'ils ne voulaient pas payer, ils n'avaient qu'à chercher quelqu'un d'autre. Essayer Rock ou Roddy ou Rip ou Rory. Ce n'était pas les bons comédiens qui manquaient.

Rad Rex se leva du canapé violet et alla au bar dans le living-room tapissé de cuir pour se faire un daiquiri à la banane.

Il marchait avec précaution, comme s'il posait les pieds sur deux rangées d'œufs frais en s'efforçant de ne pas les casser. L'impression générale était celle d'un homme qui aurait été plus à l'aise avec des chaussons de ballerine.

Il avait très mal et ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même. La veille au soir, il avait collé sa moustache noire et caché ses cheveux frisés blonds décolorés sous une perruque brune pour aller à un bar « cuir » du West Side, il était tombé sur de vraies brutes, ces folles, qui lui avaient fait ça avec le poing et c'était atrocement douloureux. Il ne recommencerait pas, cette fois c'était juré. Et s'il avait été reconnu ? Et s'il s'était fait casser la figure ?

Il versa les ingrédients du cocktail dans le mixer, vissa soigneusement le couvercle pour ne pas éclabousser son costume de daim vert et pressa le bouton. Il garda une main sur le couvercle tandis que le mixer bourdonnait en donnant vie au cocktail. Il pouffa. On aurait dit un vibreur. Il pouffa encore.

— Les vibreurs que j'ai connus et aimés, se dit-il tout haut.

— Comment peut-on aimer un vibreur ?

La voix était creuse, métallique, et Rad Rex eut l'impression qu'un mur lui parlait. Il se retourna vivement.

Mais l'appartement était désert. En regardant autour de lui, il sentit la chair de poule sur ses bras et ses épaules. Désert. Mais il avait bien entendu une voix, Bon Dieu, une voix.

Il examina de nouveau le living-room et finit par hausser les épaules. La tension. L'énervement de ces interminables négociations pour un nouveau contrat commençait à le faire craquer.

Rad Rex versa son cocktail dans un gobelet de cristal et le porta au canapé en écartant le bras pour que la condensation ne goutte pas sur son costume. Les négociations finies, il prendrait des vacances. C'est tout. Il avait besoin de changer d'air. Deux semaines, ce serait bien. Peut-être à Sausalito. Ou Puerto Vallarta. N'importe où pourvu que les gens n'y regardent pas la télévision.

N'importe où pourvu qu'il puisse être lui-même. Ou elle-même. Il pouffa encore et puis se tut. Il prit une gorgée de daiquiri et la laissa se déverser sur son pantalon de daim vert quand la voix creuse reprit :

— Vous avez des messages téléphoniques.

La voix était toute proche, cette fois, et résolument métallique. Il ne se retourna pas. Si le type qui lui parlait ressemblait à sa voix, il ne voulait pas le voir.

— Qui est là ? demanda-t-il en regardant fixement son bar dans l'espoir de voir quelque chose dans la porte en inox poli du réfrigérateur, comme si un reflet serait moins dangereux pour lui qu'un face à face.

— Prenez vos messages téléphoniques, répondit la voix.

Le téléphone était près de la main droite de Rad Rex. Il plaça soigneusement son cocktail sur un mince dessous de verre en marbre, sur la table de verre et de bois d'épave, puis il appuya sur une touche du répondeur automatique branché sur son téléphone. Comme toujours quand il était nerveux, il faisait tourner la clef qu'il portait sur une chaîne, du côté gauche de son pantalon.

La bande bourdonna, babilla à l'envers rapidement, puis le bruit aigu se tut, et il comprit qu'il avait atteint le début du message. Il appuya sur une autre touche et monta le son. Un nouveau coup d'œil vers la porte du réfrigérateur ne lui montra rien. Il reprit son verre et se laissa tomber sur les coussins. Ils étaient en velours, très moelleux, et ils enveloppaient les épaules comme un amant. C'était pourquoi il avait dessiné ce canapé exactement comme ça. Pour calmer. Pour détendre. Pendant un instant, il oublia la voix qu'il avait cru entendre.

— Écoutez vos messages, reprit la voix, et Rex se redressa en sentant ses cheveux se dresser sur sa tête.

C'était absurde. Il allait se retourner et voir qui lui parlait. Enfin quoi, écouter quelqu'un dans son propre living-room et avoir... oui, peur de se retourner pour voir qui c'était. Il allait se retourner. Tout de suite.

Il ne se retourna pas. Il resta assis tout droit, en sentant une sueur froide se former sur son front.

Le répondeur parla :

— Ça va, Rad, Trésor ? Vous avez mangé de bonnes choses dernièrement ?

Encore cette salope de Wanda Reidel. S'il y avait une chose au monde qu'il détestait plus que tout, c'était les horribles bonnes femmes qui se voulaient dures et qui singeaient les hommes. C'était son troisième appel en trois jours. Eh bien, il ne rappellerait pas cette femme. Problèmes d'agent ou non, il ne voulait rien faire avec elle. Jamais.

— C'est Wanda, chéri, voilà trois jours que j'essaye de vous joindre. (La voix s'attrista.) Et vous ne m'avez pas rappelée, vilain. Je vais finir par croire que vous ne m'aimez plus.

La voix s'interrompit comme si elle attendait une réponse.

— Enfin, oublions le passé. Parce que je vais faire quelque chose pour vous. Je sais que vous avez des problèmes de contrat, Rad chéri, et je suis en mesure de vous aider.

Rad Rex but une gorgée.

— Ben tiens, grommela-t-il à mi-voix. Probablement sur le dos et sous une grosse huile de la télé.

— Contentez-vous d'écouter, ordonna la voix métallique à deux doigts de son oreille gauche.

Alors il écouta.

— J'ai décidé de vous offrir mes services. Ça nous sera précieux à tous les deux. D'abord, je me place sur le marché de la télévision de New York. Ensuite, avec mes contacts ici sur la côte, votre prochaine escale c'est un rôle de vedette dans des films. Le cellulöid, chéri. Le vrai truc. Franchement, vous êtes trop bon pour passer le reste de votre existence en blouse de médecin et tourner des feuilletons minables.

— Va te faire mettre, chuchota tout bas Rad Rex, mais pas assez bas.

— Je ne vous le répéterai pas, duchnoque ! Écoutez simplement, gronda la voix métallique.

— Enfin bref, Rad chéri, nous pouvons nous aider mutuellement. Je m'installe sur le marché de New York. Vous obtenez le meilleur

agent du monde et ma garantie, ma garantie personnelle dure comme fer... c'est comme ça que vous les aimez, hein, chéri, dures comme fer ? Ma garantie que votre prochain arrêt c'est le cinéma. Superproduction, gros budget. Pas de blague. Est-ce que ces cons de chez Maurice Williams peuvent faire ça pour vous, hein ? Qu'est-ce qu'ils ont jamais fait pour vous ? N'oubliez pas, ma chatte, qu'ils ont des tas de gens à eux sous contrat avec votre chaîne. Vous croyez qu'ils vont bouger le bateau ? Se battre pour vous et faire du mal à leurs autres clients ?

La Pieuvrette touchait là un nerf à vif. C'était probablement vrai, pensa Rad Rex. Probablement vrai. Ces salauds de l'agence le laissaient choir, rien que pour protéger leurs ringards.

Larguons ce vieux Rad Rex. Faisons-le travailler pour des clopes, et les pontes de la chaîne cligneront de l'œil et promettentront, sans même avoir à dire un mot, de revaloir ça à l'agence par les autres contrats arrivant à renouvellement. Ah, les fumiers. C'était vrai. Rad Rex savait que c'était vrai. Si seulement Wanda Reidel n'était pas une telle salope !

— N'importe comment, Rad trésor, j'envoie mon bras droit vous voir, Mr Gordon's. Il apportera le contrat. Signez-le comme un bon garçon, et puis Wanda ira s'attaquer aux directeurs de la chaîne. Mais n'oubliez pas le grand film, Rad. Le grand film. Pour vous, c'est Hollywood. L'importance. La célébrité. La puissance. Ils vous attendent, mon chou... Bisou, bisou. Et, si c'est vraiment joli, un bisou de ma part aussi.

Elle rit en hennissant, et le répondeur s'arrêta avec un déclic.

— Vieille connasse, marmonna Rad Rex, et il vida son verre.

— Ce n'est pas bien de parler ainsi de votre bienfaitrice.

Rad Rex ne se retourna toujours pas.

— Vous êtes ce Mr Gordon's ? demanda-t-il en posant avec précaution son gobelet vide sur le dessous de verre en marbre.

— Le nom est Mr Gordon's. Oui, c'est moi.

Rad Rex se retourna nonchalamment sur le canapé, lentement, pour pouvoir reculer vivement s'il le fallait.

Son expression de nervosité peureuse se changea en un sourire quand il vit l'homme debout derrière lui. Il avait une trentaine d'années et des cheveux blonds bouclés, artistement coiffés à la Titus et tombant sur son front. Il portait une veste de daim fauve, un pantalon de toile marron foncé et des sandales, sans chaussettes. Il n'avait pas de chemise et sa veste était largement ouverte. Sur son torse nu brillait un gros médaillon d'argent gravé du signe « égal ».

Mais ce qui provoquait surtout le sourire, c'était la clef. L'homme

portait une simple clef d'or à une petite chaîne pendant de la poche gauche de son pantalon ; beaucoup de gens portaient toutes sortes de choses, de nos jours, qui ne renseignaient pas tant que ça sur eux, mais la clef à la poche gauche avait une signification très précise pour Rad Rex. Mr Gordon's était une âme sœur.

Rad Rex se leva en souriant, en tentant d'éblouir Mr Gordon's par cette exhibition d'art dentaire. Oui, Mr Gordon's était un charmant jeune homme. Et il avait un air doux. Cela pourrait être très agréable.

— Puis-je vous offrir quelque chose ?

— Je ne bois pas, répondit Mr Gordon's sans sourire. J'ai apporté le contrat de Wanda.

Il tenait une liasse de papiers dans sa main droite. Rex fit un geste nonchalant.

— Nous aurons bien le temps plus tard, minet. Ça ne vous gêne pas que je boive un verre, n'est-ce pas ?

— Vos habitudes alcooliques ne me concernent pas. Je suis venu pour vous faire signer ce contrat.

Dieu, que cette voix était étrange, sèche et précise, métallique comme si elle venait d'un robot. Rad Rex sourit à part lui. Il n'allait pas se laisser persuader de signer un contrat. La dernière fois qu'il avait été persuadé de faire quelque chose, c'était trois ou quatre ans plus tôt quand une bande de brutes de la Mafia avaient envahi le studio, provoqué des ennuis avec la main-d'œuvre, tout fichu en l'air et finalement forcé Rad Rex à écrire un message sur une photo de lui destinée à un admirateur. Sur le moment, l'incident avait été effrayant. Avec le temps, il devint idiot. La Mafia ? Pour une photo dédicacée ? Ridicule. Mais sur le moment, Rad Rex avait eu peur.

Il était plus jeune, alors. Il ne se laissait plus impressionner. Ni par la chaîne de télévision, ni par Wanda Reidel, ni par ce Mr Gordon's, tout mignon qu'il soit.

Rex fourra les ingrédients dans son mixer et se fit un autre daiquiri. Il se retourna ensuite, face à Mr Gordon's, en s'appuyant contre le bar sur son coude gauche, les jambes élégamment croisées aux chevilles, le verre dans la main droite écartée de son costume, la paupière un peu en berne, un demi-sourire aux lèvres.

— J'espère que la boisson n'est pas le seul vice que vous n'avez pas, roucoula-t-il.

— Ça suffit, pédale, dit Mr Gordon's. Mon seuil de tolérance à votre égard est atteint.

Vous pouvez finir de consommer votre breuvage et ensuite vous signerez le contrat.

— Doucement, bonhomme, gronda Rex, qui n'entendait pas se faire traiter de pédale, et chez lui par-dessus le marché. Je ne suis pas obligé de vous supporter, vous savez. Je peux vous jeter dehors sur votre beau petit cul.

Il montra le mur derrière Mr Gordon's, où étaient accrochés une tenue de karaté et tout un assortiment de bâtons yawara, des instruments d'arts martiaux orientaux.

— C'est à moi, bébé. Je suis ceinture noire ; alors mollo, sinon c'est dehors sur le cul.

— Absolument pas. Vous signerez ce contrat.

— De l'air, dit Rad Rex.

Mieux valait oublier ce type. La clef de Mr Gordon's était bidon. Il était bidon, il travaillait pour une bonne femme bidon, et Rex n'avait que faire des gens bidons. Il décroisa posément ses jambes, tourna le dos à Mr Gordon's et se jucha sur un tabouret de bar. Il posa son verre sur le comptoir d'acajou. Il se regarda dans la porte du réfrigérateur. Il vit Mr Gordon's se déplacer lentement et en silence vers lui.

Qu'il vienne. Rad Rex ne se retournerait pas. Il ne donnerait pas d'importance à cet imposteur en discutant avec lui. Qu'il retourne à Hollywood et fasse une injection de porc à cette Pieuvrette répugnante pour qui il travaillait. Qu'il discute. Qu'il supplie. Rad Rex était inamovible, aussi immuable que les dieux.

Mr Gordon's ne chercha pas à discuter avec Rad Rex. Il allongea un bras devant l'acteur, et sa main encercla le gobelet de cristal. Rex regarda les doigts délicats se refermer. Bien. Ce type allait peut-être se détendre. Il se tourna vers Mr Gordon's en esquissant un petit sourire d'aimable espoir. Mr Gordon's ne souriait pas et ne le regardait pas. Il avait les yeux fixés sur sa main droite autour du gobelet.

Crac ! Le bruit fit sursauter Rad Rex. Il regarda la main de Mr Gordon's. Le verre avait été écrasé. L'épais daiquiri jaune faisait une mare sur le bois du bar. Des éclats de cristal coûteux y étaient plantés comme des icebergs miniature dans une lourde mer dorée.

Mr Gordon's avait encore une grande partie du verre dans sa main. Fasciné, Rex le regarda continuer de serrer. Il entendait les gros morceaux de cristal taillé tinter sur les plus petits éclats. Dieu ! ce type était maso ! Un vrai dingue du sang. Il devait avoir la main en chair à pâté, maintenant. Le cristal brisé faisait un bruit de très petites clochettes d'argent, au loin.

Mr Gordon's ouvrit lentement la main. Le magnifique cristal d'Irlande était maintenant réduit en fine poudre blanche, terne comme du sel fin. Gordon's laissa tomber la poudre sur le bar. Rex ouvrit des yeux stupéfaits. La main de Mr Gordon's était intacte. Pas une

coupure. Pas une égratignure. Pas une goutte de sang.

Il regarda Gordon's. Gordon's le regarda.

— Je peux faire la même chose avec ton crâne, pédale. Maintenant signe le contrat.

Rex contempla la pile de poudre de cristal. Il regarda la main droite intacte de Mr Gordon's et se pencha sur le bar pour prendre un stylo et signer les trois copies du contrat, sans le lire.

De l'humidité se formait au creux de son dos, à la base de la colonne vertébrale. Il ne pouvait se rappeler quand il avait déjà senti cette déplaisante humidité.

Si, il se souvenait. C'était ce jour, il y avait des années, où ces gros bras de la Mafia avaient voulu faire dédicacer cette photo. Qu'avait-il donc dû écrire, ce jour-là ? Une dédicace, pour un admirateur très spécial.

Il se rappelait l'inscription parce qu'il avait dû recommencer deux fois avant que ce soit jugé bien.

« À Chiun. Au plus sage, au plus merveilleux, au plus humble, au plus sensible, au meilleur des dons faits à l'humanité. Respect éternel. Rad Rex. »

Bizarre qu'il pense à ça maintenant, tout de même.

CHAPITRE IX

Gerald O'Laughlin Flinn fit signe au garçon d'apporter une nouvelle tournée de *bloody marys*.

— Pas pour moi, chou, dit Wanda Reidel. Un seul quand je travaille.

Flinn tourna vers elle un sourire si éblouissant que ses dents avaient l'air repeintes à la laque de réfrigérateur.

— Tiens ? Parce que vous travaillez aujourd'hui ? Et moi qui croyais que c'était un rendez-vous amical.

Wanda Reidel lui rendit un sourire aussi attendrissant qu'une peau de morue salée.

— Trésor chéri, vous déconnez à pleins tubes, répondit-elle, toujours souriante, en se servant de sa fourchette à hors-d'œuvre pour déloger une miette de crabe d'Alaska d'entre deux incisives. Quand un agent comme moi et le négociateur numéro un d'une grande chaîne de télévision se rencontrent, c'est toujours du boulot.

Le garçon portant le nom d'Ernesto brodé sur sa veste blanche arriva avec les deux verres. Flinn les prit sur le plateau et les posa tous les deux devant son assiette.

— Vous désirez encore autre chose, trésor ? demanda-t-il à Wanda.

Elle leva les yeux vers le garçon, un jeune homme bien mis de type vaguement étranger, avec des cheveux noirs ondulés et un teint olivâtre.

— Il y a bien des choses que je désirerais, murmura-t-elle en regardant le jeune serveur dans les yeux, mais elles devront attendre.

Le garçon sourit, hocha la tête et s'éloigna.

— Un instant ! s'écria-t-elle, et il revint. Je voudrais une glace. Quel genre de glaces avez-vous ?

— Quel genre ferait plaisir à Mademoiselle ? demanda le jeune homme d'une voix suave à l'accent chantant.

— Mademoiselle ! Dieu de Dieu ! Mademoiselle aimerait une glace au rhum et aux raisins de Smyrne. (Elle se tourna vers Flinn.) Croiriez-vous que je n'ai pas mangé de glace au rhum et aux raisins de Smyrne depuis vingt ans ? (De nouveau au serveur.) Mais vous ne devez pas en avoir, je suppose ?

— Nous nous efforcerons d'en trouver pour Mademoiselle, assura le

garçon, et il repartit vers les cuisines où il dit au maître d'hôtel d'une voix nasillarde du plus pur Bronx : vous êtes sûr que cette vieille peau vaut tout le mal qu'on se donne ?

— Cette vieille peau pourrait t'acheter et te revendre, toi et sept générations de ta famille, Ernie, répliqua le maître d'hôtel.

— Alors faut que je cavale chez Baskin-Robbins pour lui dégouter de la glace au rhum et aux raisins de Smyrne. C'est ce qu'elle veut. Je vous jure, qui c'est qui bouffe de la glace au rhum et aux raisins de Smyrne ? Qu'est-ce qu'elle a, cette barrique de merde ?

— Si elle veut de la glace au rhum, tu lui trouves de la glace au rhum.

Comme Ernie allait sortir, le maître d'hôtel le rappela.

— Si Baskin-Robbins n'en ont pas, fais un saut chez Howard Johnsons. Grouille. Prends un taxi s'il le faut. En attendant je vais en faire.

— En faire ?

— Et alors ? C'est quoi, après tout ? De la glace à la vanille avec du rhum et des raisins de Smyrne. On peut toujours essayer. Mais tâche d'en trouver d'abord.

— Combien j'en prends ?

— Quatre litres, va. Elle a mangé trois portions de crabe. Cette pouvelle est bien capable de bouffer les quatre litres.

À la table, Gerald O'Laughlin Flinn but la moitié du premier *bloody mary* et dit :

— Eh bien, si c'est pour affaires, de quelle affaire s'agit-il ?

— Rad Rex.

— Ah oui, murmura Flinn en se rappelant à la prudence. Un type sympa, Rad. Mais il a l'air d'avoir la grosse tête et de se faire des idées exagérées sur l'économie des programmes de l'après-midi.

Il regarda Wanda, en se demandant ce que la Pieuvrette lui voulait et pourquoi elle s'intéressait à Rad Rex. Cette folle ne pouvait même pas lui servir d'étalon, quoi ! Wanda sourit.

— Je suppose que sa tête enfle en lisant ces milliers de lettres d'admirateurs, toutes les semaines.

— Bof, vous voyez le genre de ceux qui écrivent à des vedettes de feuilletons. Socialement, des zéros. Valeur nulle. Ils n'ont pas un rond pour acheter les produits et, même s'ils avaient de quoi, ils ne seraient pas foutus de trouver le chemin du supermarché.

— Les statistiques démographiques sont de la merde, déclara Wanda.

Flinn acheva le premier *bloody mary*.

— D'ailleurs, dit-il avec assurance, nous sommes sur le point de signer un contrat avec Maurice Williams pour Rad. En quoi est-ce que ça vous intéresse ?

— Premièrement, vous êtes un petit menteur. Maurice Williams et vous êtes à un million de lieues d'un contrat. Deuxièmement. Plus important. Maurice Williams n'est plus dans le coup. (Elle leva le nez de son assiette, un bout de crabe dépassant du coin de sa bouche comme la queue d'un petit poisson avalé par un barracuda.) Plus dans le coup. J'y suis. Je suis le nouvel agent de Rad.

Le vernis se ternit sur le sourire de Gerald O'Laughlin Flinn comme s'il avait été plongé dans un bain de jus de citron.

— Ah merde, fit-il.

— Allons, allons, mon cœur, ce n'est peut-être pas si grave.

Flinn prit l'autre *bloody mary*. S'il le buvait, ce serait son troisième en guise de déjeuner. Mais il tourna le verre entre ses doigts et le replaça sur la table, un peu plus loin, symboliquement hors de portée. On ne se gavait pas de *bloody marys* quand on s'apprêtait à négocier avec la Pieuvrette, sinon ça risquait de saigner. Il fit un geste vague.

— Je ne disais pas ça contre vous. Mais c'est dur de négocier pendant des mois avec une agence et de devoir tout recommencer à zéro avec une autre. Savez-vous combien de points mineurs nous avons résolus ? Des centaines. Des centaines pour lesquels nous devons tout recommencer.

Wanda chercha une dernière miette de crabe. N'en trouvant pas, elle gratta avec le côté de sa fourchette le reste de l'épaisse sauce rouge au raifort. Une goutte tomba sur son menton et y resta pendant quelques secondes, le temps qu'elle lâche sa fourchette pour prendre sa serviette. Flinn regarda la gouttelette rouge en se disant que cette femme allait le tuer. Cette femme allait le dévorer tout cru.

Wanda répondit à la pensée muette :

— Ce ne sera pas si grave, Gerald. Pas si grave.

— C'est vous qui le dites.

Elle reposa sa serviette d'un geste décisif. Elle repoussa son assiette vers le milieu de la table en la faisant tinter contre le pied du verre de *bloody mary*. Puis elle croisa les mains devant elle au bord de la nappe, comme une enfant à l'église attendant de faire sa première communion.

— D'abord, les centaines de points que vous avez déjà négociés. Les centaines. Les milliers. Je m'en fous. Ils restent. Ça ne me gêne pas.

Les yeux de Flinn s'arrondirent un peu.

— Mais oui. Ils sont acquis. Je m'en fous. Bon. Que gagne Rad en ce moment, avec le feuilleton ?

— Seize cents dollars par semaine.

— Combien demande Maurice Williams ?

— Trois mille par semaine.

— Combien avez-vous offert ? demanda Wanda.

Elle gardait ses yeux rivés sur ceux de Flinn, et il ne pouvait pas détourner le regard ni même la tête pour chercher un mensonge ou une demi-vérité qui aurait pu planer du côté du plafond et dont il pourrait s'emparer. Inutile de mentir, pensa-t-il. Elle vérifierait, n'importe comment.

— Deux mille deux par semaine.

— Nous acceptons, déclara Wanda.

Le choc évident de Flinn la fit sourire.

— Alors ? Ce n'était pas si difficile, hein ? dit-elle et ses yeux firent le tour de la salle. Où est ce mignon petit condottiere avec ma glace ?

Flinn se fichait éperdument de sa glace. Pour le moment, il ne s'intéressait qu'à la perspective de coller rapidement le nom de Rad Rex sur un contrat. Sa main droite se glissa vers le *bloody mary*.

— Comme ça, tout simplement ? Vous acceptez deux mille deux par semaine ?

— Tout simplement. Nous acceptons.

Presque d'elle-même, la main droite de Flinn porta le verre plein à ses lèvres, et il but longuement. Jamais *bloody mary* ne lui avait paru aussi délicieux. C'était donc ça, la redoutable Wanda Reidel ? La Pieuvrette ? Plutôt une minette. Et sans griffes. Il sourit. Elle sourit.

— Mais j'ai besoin de deux trois petites choses. Histoire de montrer à Rad que je travaille vraiment pour lui.

Flinn reposa son verre avec méfiance.

— Quel genre de petites choses ?

— Rad doit avoir des horaires flexibles ; comme ça, quand je lui trouverai un film, il pourra le tourner.

— Et les épisodes de feuilleton, pendant ce temps-là ?

— Je ne vous demande pas de congés pour lui. Il travaillera à temps double, il les enregistrera avant que le tournage commence. Je ne demande pas de congés. J'ai parlé d'horaires flexibles. Ça veut dire flexibles.

— Vous les avez. Pas d'autres petites choses ?

— Non, je ne vois pas. Pas pour le moment.

Ernie revint avec la glace au rhum et aux raisins de Smyrne achetée chez Baskin-Robbins.

— Pour Mademoiselle, murmura-t-il en posant devant elle le saladier de porcelaine.

Elle le souleva et le renifla.

— Merveilleux, trésor. Maintenant je veux de la crème fouettée. De la vraie, pas ce truc en bombe. Et des noix. Des tas de noix. Et du sirop au chocolat.

— Comme Mademoiselle le désire.

Le garçon s'éloigna. Derrière lui Wanda Reidel regarda de nouveau Gerald O'Laughlin Flinn dans les yeux. Puis elle fourra dans sa bouche une énorme cuillerée de glace, de la taille d'un colombin de dogue allemand. De petites rigoles de glace dégoulinant des coins de sa bouche vers son menton comme deux crocs marron, elle murmura d'un air songeur :

— Il pourrait y avoir encore une petite chose, maintenant que j'y pense.

— Vous m'avez trahi. Vous m'avez bradé. Vous m'avez bradé.

La litanie de Rad Rex avait commencé de sa belle voix de baryton de l'antenne et se terminait en soprano angoissé chevrotant.

Il pivota dans le fauteuil rose de sa loge aux studios de télévision de la 56^e Rue à Manhattan, pour tourner le dos au miroir et faire face à Wanda Reidel. Pour faire bon poids, il tapa du pied.

— Vous m'avez bradé, gémit-il. Ça suffit. Vous êtes renvoyée.

— Désolée, trésor, vous ne pouvez pas me renvoyer, répliqua Wanda. Le contrat. Exclusif. Trois ans. Sans moi, vous ne travaillez pas.

— Je ne signerai pas avec la chaîne. Pas pour deux mille deux par semaine.

— Vous n'avez pas à signer. Je l'ai déjà fait. Votre contrat avec moi me donne pleins pouvoirs pour approuver et signer les contrats.

— Je ne travaillerai pas. Je ne travaillerai pas, je vous le dis, cria Rex, et sa figure s'éclaira. J'attraperai une laryngite. J'aurai la plus longue laryngite de l'Histoire. Prolongée. Elle durera des mois.

— Essayez de déconner avec une laryngite bidon et je vous ferai arracher les cordes vocales par Mr Gordon's pour voir si elles peuvent être réparées, menaça suavement Wanda. Ne vous en faites pas. Vous pourrez encore travailler. Les films muets peuvent redevenir à la mode. Vous pourriez même tourner la vie du mime Marceau.

— Vous ne pouvez pas me faire ça. Nous sommes en Amérique.

Les yeux de Rad Rex étincelaient. Sa voix parut se briser.

— Non, trésor. Pour vous, c'est l'Amérique. Pour moi, c'est la jungle. Maintenant cessez de pleurnicher et regardez le bon côté.

— Il n'y a pas de bon côté.

— Je vous ai obtenu du temps pour tourner un film et j'ai une grosse affaire en vue pour vous.

— Une grosse affaire ! Il va falloir que je double mes émissions.

— Et alors ? Ça vous sera facile. Vous apprenez vite.

— Et qu'est-ce que c'est que cette autre connerie ? Ce spot de trois minutes ?

— C'est quelque chose de très important, dit Wanda. Aujourd'hui, votre émission va être amputée de trois minutes. Après la pub, vous avez trois minutes pour lire un message aux téléspectateurs.

— Quel message ? Qu'est-ce que j'ai à dire à un tas de ménagères idiotes ?

Wanda fouilla dans un sac de paille qui avait l'air recyclé à partir des sandales d'une famille mexicaine.

— Lisez ça, simplement.

Elle tendit une feuille de papier à Rad Rex. Il la parcourut rapidement.

— Qu'est-ce que c'est que cette connerie ?

— La connerie que vous allez lire à l'antenne.

— Dans le cul d'un porc, oui ! Ça n'a pas de sens.

— Lisez-le. Considérez ça comme une faveur.

— Pour vous ? Ha ! Ha ! Ha !

— Pour Mr Gordon's.

Rad Rex regarda encore une fois les yeux de Wanda, puis le papier, et il le relut, en apprenant les phrases par cœur.

Remo était vautré dans le fauteuil de leur chambre de motel à Burwell, dans le Nebraska. Les jambes allongées devant lui, il battait la mesure avec ses gros orteils, en cadence avec un batteur invisible. Il s'ennuyait. Jusqu'au plus profond de son âme, il s'ennuyait. Il s'ennuyait, s'ennuyait, s'ennuyait.

Déjà ce matin, il avait fait le poirier sur le bout de l'index ; il s'était exercé au coup flottant sans se disloquer une épaule, et pourtant il en aurait été presque heureux, ne serait-ce que pour interrompre la monotonie. Il avait fait ses exercices respiratoires, en réduisant ses inspirations à deux par minute. Il avait travaillé ses battements de cœur, les abaissant à vingt-quatre et les faisant monter à quatre-vingt-

seize. Dans sa tête, il avait fait ses exercices sur le terrain, en courant dans une forêt vierge du Grand Nord-Ouest, en s'approchant silencieusement des animaux, en faisant la course avec eux et en les battant généralement. Il en était ressorti après être tombé sur une grande biche, une femelle géante, et s'être surpris à la trouver aguichante. C'était alors qu'il s'était rendu compte de l'étendue de son ennui.

Même ses orteils s'ennuyaient.

Sept jours dans ce patelin auraient ennuyé n'importe qui. Curieusement, ça ne paraissait jamais ennuyer les gens qui vivaient dans ces patelins. Peut-être parce qu'ils connaissaient mieux leur village que lui. C'était le péril d'être étranger. Remo Williams, perpétuel étranger. Etranger à tout le monde. Etranger partout. Pas de famille, pas de foyer, pas de buts.

Rectification. Il avait une famille. Elle était assise en ce moment devant lui, dans la position du lotus, en kimono d'après-midi bleu, les yeux rivés sur le petit écran où le Dr Whitlow Wyatt révélait à Mrs. Brace Riggs que la maladie de son mari Elmore était mortelle. Cependant, le Dr Wyatt avait entendu parler d'un sérum. Un sérum très rare, préparé dans les profondeurs de la jungle équatoriale par des indigènes, avec une herbe qu'ils cultivaient secrètement. Mais la médecine occidentale ne possédait pas ce sérum. « Ne pourrions-nous nous en procurer ? » demandait Mrs. Riggs, qui aimait son mari même si depuis quatorze ans elle avait une liaison avec le pasteur épiscopalien de sa ville, le Révérend Daniel Bennighnton. Le Dr Wyatt lui assurait qu'il y avait une chance, une toute petite chance. Si le Dr Wyatt lui-même allait affronter les Indiens Jivaros coupeurs de têtes en faisant appel à leurs bons sentiments, peut-être pourrait-il les persuader de lui donner un peu de sérum.

— Vous iriez ? demandait Mrs. Riggs.

— J'irai, répondait noblement le Dr Wyatt.

— C'est ça, vas-y, grogna Remo. Et restes-y.

La musique de l'orgue s'enfla, et l'image disparut en fondu. Chiun se tourna vivement vers Remo.

— Tu vois ce que tu as fait ?

— Qu'est-ce que j'ai fait ?

— Ils ont raccourci le programme. Il manque trois minutes.

— Mais je n'y suis pour...

— Tais-toi, dit Chiun en voyant apparaître un commentateur sur l'écran.

— Dans un moment Rad Rex, la vedette de « Lorsque tournent les

planètes », prononcera quelques mots à l'intention particulière de certains de nos téléspectateurs. Mais d'abord, quelques messages.

— Tu as de la chance, Remo, dit Chiun.

— Ma foi, tant que j'ai de la chance, écoutez un peu : nous partons. Nous retournons là-bas pour faire sortir Smith de cette chambre. Fini de nous tourner les pouces ici en devenant fous.

— Et Mr Gordon's ?

— Au diable Mr Gordon's. Je ne vais pas passer ma vie à me cacher pendant que vous mettez en route un programme de cent ans pour lui régler son compte. Nous allons le chercher.

— Un enfant ! Il préfère la garantie évidente d'une catastrophe parce qu'il s'ennuie trop pour attendre un meilleur moment, dit Chiun, et il essaya de singer l'accent américain de Remo, en baissant la voix au point qu'on croyait entendre une flûte cherchant à jouer la basse. « Arrive que pourra, partenaire. Du moment que ça arrive. »

— Vous avez terminé vos imitations, petit père ?

— Ouai, nabot, répondit Chiun de la voix grave, répétant cette fois une réplique d'un film de John Wayne.

Comme Remo dépassait Chiun de plus d'une tête et pesait vingt-cinq kilos de plus, cela le fit éclater de rire malgré son irritation.

— Cesse ce bruit ridicule, ordonna soudain Chiun.

Il reporta toute son attention sur le petit écran où la figure de Rad Rex apparaissait en gros plan. Il portait toujours sa blouse blanche de médecin. Remo remarqua qu'il arborait une sombre expression, bien éloignée du franc sourire qu'il avait sur la photo dédicacée que la Mafia terrorisée par Chiun avait apportée quelques années plus tôt.

Rex se mit à parler lentement.

— Mes amis, j'ai le plaisir de vous annoncer que je continuerai de jouer le rôle du Dr Whitlow Wyatt dans « Lorsque tournent les planètes ».

Il prit un temps.

— Hourra ! approuva Chiun.

— Silence, marmonna Remo.

— La plus grande joie de ma vie a été d'être accueilli dans vos foyers à tous, tous les après-midi, reprit Rex, et ce sera un bonheur pour moi de continuer d'essayer de vous raconter de belles histoires sur les gens tels qu'ils sont aux prises avec les véritables problèmes de la vraie vie. Certaines personnes méprisent nos drames de la journée, les trouvent bêtes et insignifiants. Pas moi. Je sais que ces aventures émouvantes ont touché et embelli bien des existences.

« Et même si ma propre foi était mise en doute, je me rassurerais

en sachant que là parmi vous, au pays de la télévision, il est un être qui sait. Là, parmi vous, il est un homme d'une telle sagesse, d'une force, d'une humilité et d'une beauté sans pareilles qui approuve ce que nous faisons ici. C'est à cette personne que ces émissions sont dédiées, car c'est son soutien qui me donne la force de continuer.

« Je vais maintenant partir pour Hollywood, pour un bref séjour. Certains d'entre vous ont peut-être entendu dire que je vais bientôt tourner un film. Mais je tiens à ce que vous sachiez tous que « Lorsque tournent les planètes » ne s'arrêtera pas. Je pars donc pour Hollywood. Et j'espère avoir l'occasion de rencontrer l'homme dont j'ai tant entendu parler, l'homme qui comprend ce que je fais, que j'aurai la chance de m'asseoir à ses pieds et d'absorber sa sagesse.

Rad Rex leva les yeux et, avec un petit sourire directement adressé à la caméra, il conclut :

— Maître bien-aimé, je vous attends à Hollywood.

Son image s'effaça et la publicité reprit.

— Eh bien voilà, dit Chiun.

— Voilà quoi ? demanda Remo.

— Nous n'allons plus rester dans cette chambre. Nous allons partir pour Hollywood.

— Pourquoi est-ce que nous irions à Hollywood ? En supposant un instant, à tort, que nous allions vraiment à Hollywood.

— Parce que Rad Rex va m'y attendre.

— Vous croyez que ce message vous était adressé ?

— Tu l'as entendu. Il a parlé de sagesse, de force, d'humilité et de beauté. De qui d'autre aurait-il pu parler ?

— De son coiffeur, probablement, grogna Remo.

— Il s'adressait à moi, déclara Chiun en se levant avec tant de souplesse que le kimono parut ne pas bouger. Je te laisse prendre toutes les dispositions pour notre voyage à Hollywood. Je te tiendrai pour personnellement responsable si pour une raison quelconque nous ne retrouvons pas Rad Rex. Je dois aller faire mes bagages.

Chiun se glissa hors de la pièce, une demi-seconde avant que la traîne de son kimono le rattrape. Remo regarda la porte se fermer derrière lui et s'enfonça plus profondément dans son fauteuil.

— Chiun ! cria-t-il.

— C'est mon nom, répondit la voix fluette de l'autre pièce.

— Pourquoi est-ce que Rad Rex vous adresserait un message ?

— Il a peut-être entendu parler de moi. Beaucoup de gens connaissent le Maître de Sinanju. Tout le monde n'est pas aussi

stupide que tu l'étais dans le temps.

Remo soupira.

— Pourquoi pensez-vous qu'il veut vous connaître ? glapit-il.

— Pour voir de ses yeux ce qu'est la perfection.

Remo secoua la tête, écoeuré. Il ne manquait plus que ça à Chiun. Des flatteries. C'était comme ce courrier cinglé qu'il recevait à sa boîte postale du Massachusetts et qu'il faisait lire à haute voix par Remo. « O merveilleux, glorieux, magnifique, etcetera, etcetera », lisait Remo, et Chiun, assis par terre, approuvait de la tête. Au bout d'un mois de cela, Remo avait un peu modifié les lettres.

« Cher Chiun. Vous êtes un personnage arrogant, odieux et vaniteux qui ne reconnaît pas les vrais mérites de son fils adoptif Remo. »

Chiun avait relevé la tête.

— Tu peux jeter celle-là. L'auteur est manifestement dérangé et on ne lui permet sans doute pas de recevoir du courrier dans l'endroit où il est enfermé.

Après quelques autres de cet acabit, Chiun avait commencé à remarquer que Remo ne lisait pas les lettres avec l'exactitude souhaitée, et il s'était remis à les lire lui-même.

Et maintenant, encore des flagorneries, cette fois à la télévision. Et de la part de Rad Rex par-dessus le marché.

Pourquoi ? se demanda Remo.

Et il se répondit : À cause de Mr Gordon's. C'est son truc pour nous attirer à Hollywood, où il pourra nous attaquer.

— Chiun, cria-t-il, nous allons à Hollywood !

Chiun reparut à la porte de la chambre.

— Naturellement. Tu en doutais ?

— Vous savez pourquoi ? demanda Remo.

— Parce que je le veux. Ce serait une raison suffisante pour quelqu'un qui sait ce qu'est la reconnaissance. Quelle est ta raison ?

— Parce que nous allons trouver Mr Gordon's là-bas.

— Vraiment ?

— Parce que Rad Rex est de mèche avec ce paquet de boulons.

— Tu le crois vraiment, Remo ?

— J'en suis certain.

— Ah, quelle grande sagesse. Comme j'ai de la chance d'être avec toi.

Il tourna les talons et rentra dans la chambre. La porte fermée,

Remo l'entendit marmonner :

— Crétin.

CHAPITRE X

— Regarde, regarde ! Voilà Clark Clable.

— Il ne s'appelle pas Clark Clable, Chiun. C'est Clark Gable, avec un G.

— Regarde, regarde ! Voilà Clark Gable.

— Ce n'est pas Clark Gable, Chiun, dit Remo. Clark Gable est mort.

— Tu viens de me dire que c'était Clark Gable.

— Je vous ai dit que son *nom* était Clark Gable, expliqua Remo en sentant les sables du discours raisonné se dérober lentement sous ses pieds.

— Si son nom est Clark Gable, est-ce que ce n'est pas la même chose que s'il est Clark Gable ?

— Mangez votre riz, dit Remo.

— Mais oui, mais oui. N'importe quoi plutôt que de parler à une personne qui me ment.

Chiun porta une cuillerée de riz à sa bouche puis il laissa tomber la cuiller dans son assiette.

— Regarde, regarde, voilà Barbra Streisand !

La voix de Chiun était plus surexcitée que Remo ne l'avait jamais entendue. Son index droit tremblait en montrant le fond de la salle. Remo suivit le doigt du regard.

— Chiun, je vous en prie ! C'est une serveuse.

— Comme tu le dis souvent, et alors ? Barbra Streisand a peut-être trouvé un nouvel emploi.

— Servir à table à ses moments perdus ?

— Pourquoi pas ? demanda Chiun. Rappelle-toi ceci, homme blanc. Aucun emploi n'est glorieux ; il n'y a de gloire que dans la personne qui occupe cet emploi, même le plus servile ou le plus rebutant. Tout le monde ne peut pas être assassin.

Il regarda de nouveau la fille en uniforme noir et tablier blanc qui rédigeait une addition au fond de la salle.

— C'est Barbra Streisand, répéta-t-il sur un ton sans réplique.

— Allez lui demander de chanter pour vous, grogna Remo, découragé.

Il sentit plus qu'il n'entendit ou ne vit Chiun se lever, et quand il se

retourna le vieux monsieur marchait lentement vers la serveuse. Cela durait depuis deux jours. Chiun, noble et vénérable maître de la très ancienne et très illustre Maison de Sinanju, était atteint de la fièvre de la vedette. Tout avait commencé à l'aéroport où il avait cru voir balayer Jerry Lewis, cela avait continué dans le taxi où il avait pris le chauffeur pour Ramon Novarro. Il était persuadé que l'employé de la réception du *Sportsmen's Lodge* où ils étaient descendus était James Stewart, et finalement il avait accusé Remo de tenter méchamment de priver un pauvre vieillard de quelques instants de joie en niant l'identité de toutes ces personnes.

Comme Barbra Streisand était le plus grand amour malheureux de la vie de Chiun, Remo n'avait pas envie d'assister à la rebuffade de la serveuse. Ce serait trop douloureux. Alors il se détourna et regarda par la fenêtre le petit ruisseau à truites qui serpentait entre le restaurant et le bâtiment principal de l'hôtel, à moins de quarante mètres d'une voie express dans un quartier de Hollywood étouffé par le béton.

Remo se demandait quand Mr Gordon's viendrait à leur poursuite. C'était déjà assez mauvais d'avoir affaire à un homme qui pourrait avoir l'avantage de la surprise. Mais Mr Gordon's n'était pas un homme ; c'était un androïde autocréateur et un assimilateur. Il pouvait prendre n'importe quelle forme. Il pourrait être les lits dans leur chambre, la chaise sur laquelle Remo était assis. Ces choses ne dépassaient pas les possibilités de Mr Gordon's.

Le pire, c'était que Chiun ne paraissait pas s'en soucier ; il refusait résolument d'admettre que Rad Rex avait le moindre rapport avec Mr Gordon's.

L'examen du ruisseau à truites de Remo fut interrompu par un son aigu semblable à une forte brise soufflant la nuit dans de grands arbres. C'était une voix de femme, qui chantait. Il se retourna vers Chiun. Le chant se tut aussi brusquement qu'il avait commencé. Chiun était à côté de la serveuse, car c'était elle qui avait chanté. Il souriait et hochait la tête. Elle répondait de même. Chiun leva une main vers elle comme pour la bénir puis il revint vers Remo, sa figure illuminée par un sourire béat.

Remo regarda la serveuse, derrière lui. Une serveuse ?

Chiun s'assit avec grâce à la table et, sans un mot, reprit sa cuiller pour la plonger dans le riz. Son appétit était revenu, étonnamment vorace.

Remo l'examina. Chiun, en mâchant, lui sourit.

— Elle a une jolie voix, dit Remo.

— Tu le penses vraiment ?

— On aurait dit... vous savez qui ?

— Non. Je ne sais pas qui.

— Vous savez... Elle.

— Ça ne peut pas être elle. Après tout, ce n'est qu'une serveuse. Tu me l'as dit toi-même.

— Oui, mais elle tourne peut-être un film ici, ou quelque chose comme ça.

— Peut-être. Pourquoi ne vas-tu pas le lui demander ? Proposa Chiun.

— Aaaah, elle me rirait au nez.

— Pourquoi pas ? Comme tout le monde.

— Mangez votre riz, grogna Remo.

CHAPITRE XI

Remo téléphona à Smith de leur chambre d'hôtel, et le directeur de CURE alité voulut savoir où il était.

— À Hollywood, je m'amuse bien à Hollywood, chanta Remo d'une voix fausse de baryton enroué.

— Hollywood ?

— Hollywood, répéta Remo.

— C'est merveilleux, railla aigrement Smith.

Et moi qui pensais que vous perdiez votre temps. Et moi ? J'aimerais bien sortir de cette chambre.

— Quittez pas.

Remo regarda du côté de Chiun, celui-ci debout derrière les voilages de la fenêtre, regardait la piscine.

— Chiun, dit-il sans prendre la peine de couvrir le combiné, Smitty veut quitter sa chambre d'hôpital.

— Smith peut faire ce qu'il veut, répondit Chiun sans se retourner. Le Maître de Sinanju a d'autres occupations.

Les yeux de Remo se plissèrent méchamment. Il allongea le bras pour rapprocher le combiné de Chiun et demanda suavement :

— Vous voulez dire que cela vous est égal, ce qui arrive à Smith ?

— Les activités d'un empereur même deviennent insignifiantes alors que je cherche mon propre destin.

— Et votre destin est lié à Rad Rex ?

— Précisément, répondit Chiun en continuant de regarder par la fenêtre.

— Autrement dit, Rad Rex, l'acteur de télévision, a plus d'importance pour vous que le Dr Smith et l'organisation.

— La plupart du temps, les prévisions météorologiques sont plus importantes pour moi que le Dr Smith et l'organisation.

Chiun se retourna. Il vit le téléphone au bout du bras de Remo et le méchant sourire sur sa figure. Il foudroya Remo du regard et reprit d'une voix forte :

— Mais ces sentiments ne durent qu'un instant. Ils sont un signe de ma faiblesse personnelle parce que très vite je reprends conscience de l'importance du grand empereur Smith et de sa merveilleuse organisation, pour le monde entier, et je loue le destin qui m'a mis à

son service, même dans un emploi aussi servile que celui d'entraîneur d'un pâle morceau d'oreille de cochon. Loué soit l'empereur Smith. Le Maître tente de trouver un moyen de le libérer de ce piège explosif. La solution est sûrement ici en Californie. Tous les peuples chantent les louanges du noble Smith.

Cette prompte volte-face fit froncer les sourcils à Remo, et il se remit à parler au téléphone.

— Encore un loyal serviteur du grand empereur.

— Remo, je ne veux pas rester ici éternellement. J'en ai assez de me servir d'un bassin et de ne pas quitter ma chambre de peur qu'elle explose dès que je franchirai la porte. Qui sait dans quel chaos le bureau est plongé sans moi ?

Remo éprouva de la compassion et de l'admiration pour Smith. Le pauvre homme avait failli être tué dans une explosion ; il vivait maintenant à l'intérieur d'une bombe qui pouvait être déclenchée par Dieu savait quoi, et sa seule plainte était qu'il devait retourner à son bureau pour faire son travail.

— Écoutez, Smitty, tenez bon. Encore quelques jours. Gordon's est ici. Si nous ne l'épinglons pas tout de suite, nous reviendrons vous faire sortir.

— Bon. Mais dépêchez-vous, vous voulez ?

— Sûr, trésor, dit Remo. Ça, c'est du jargon de Hollywood.

Le second coup de fil de Remo s'adressa à une agence de relations publiques de la télévision, à New York, qui lui apprit que Rad Rex était sous contrat exclusif avec Wanda Reidel.

Le troisième appel fut pour le bureau de Wanda Reidel.

— Le bureau de Wanda Reidel.

— Je cherche Rad Rex, dit Remo.

— Et qui pourriez-vous être ? demanda la secrétaire d'une voix glaciale.

— Je pourrais être Sam Goldwyn, répliqua Remo, et avant qu'il ajoute « mais je ne le suis pas », la secrétaire se confondait en excuses à Monsieur Goldwyn, elle était horriblement confuse, mais Monsieur Goldwyn ne devait pas s'inquiéter, Wanda Reidel allait lui parler tout de suite.

Puis il y eut un bref silence, et une voix claironnante de femme glapit à l'oreille de Remo :

— Sam, bébé chéri, je ne savais pas qu'il y avait le téléphone dans ta tombe.

— À vrai dire, je ne suis pas...

— Je le sais bien, trésor. La question est de savoir qui vous êtes.

— J'ai à parler à Rad Rex.

— Votre nom ? demanda Wanda.

— J'utilise beaucoup de noms différents, mais appelez-moi simplement Maître.

Ce mensonge fut récompensé par un regard furieux lancé à travers la pièce par Chiun à Remo.

— Vous n'avez pas la voix du Maître, dit Wanda.

— Ah non ? Comment est sa voix ?

— Aiguë, fluette, orientale. Avec presque l'accent anglais. Peter Lorre jouant Mr Moto.

— Eh bien, à vrai dire, je suis l'assistant du Maître.

Remo se mordit la lèvre. Chiun approuva de la tête.

— Donnez-moi un nom, trésor.

— Remo, ça vous va ?

— Ça me va très bien. Je vous verrai quand vous arriverez. Bisou, bisou.

Wanda raccrocha.

— Merde, merde, dit Remo.

Il n'y avait qu'un obstacle à une rencontre privée entre Remo et Wanda Reidel. Chiun.

Le Maître voulait voir la femme qui pourrait réunir Rad Rex et lui. Remo, de son côté, voulait raisonner – espérait-il – Wanda Reidel, et il était donc impératif que Chiun soit exclu.

La force irrésistible des désirs de Chiun et l'immuable force d'inertie de l'obstination de Remo trouvèrent leur solution quand Remo mit Chiun dans un car, en faisant promettre au chauffeur du car de faire passer Chiun devant les villas de toutes les célébrités de Hollywood. Pendant ce temps, Remo ferait du bon travail d'assistant et trouverait où Chiun pourrait rencontrer Rad Rex.

En mettant Chiun dans le car, Remo retrouva des souvenirs d'enfance, quand les religieuses le mettaient dans le car de l'orphelinat pour aller visiter des lieux, des maisons habitées par des gens avec des noms, des familles, avec des passés, des présents et des avenir et, se rappelant comment il était alors, il demanda brusquement à Chiun :

— Vous voulez que je vous fasse un bon petit sandwich dans un sac en papier ?

Mais Chiun le pria simplement de ne pas s'oublier et monta dans l'énorme car bleu et blanc, déjà plein d'autres touristes de Hollywood qui payaient chacun trois dollars cinquante pour avoir le privilège de rouler dans les rues de Beverly Hills et d'être dévisagés par les

habitants du cru, qui les trouvaient comiques, et par les proxénètes toujours à la recherche de jeune viande fraîche facilement convaincue que le chemin d'un contrat de cinéma passait par le lit d'un producteur et, oui, l'homme au gros ventre et au billet de vingt dollars était réellement un des plus grands producteurs du monde, même s'il racontait qu'il était un vendeur de cravates de Grand-Rapids, Michigan...

En échange, les passagers du car dévisageaient les gens du cru et les trouvaient comiques, et les proxénètes parce qu'ils savaient bien, à voir leur élégance et leurs grosses voitures, que ceux-ci étaient de grandes vedettes, sans se douter un instant que dans une ville construite sur le vedettariat, qui ne vivait que pour le vedettariat, les vraies stars étaient les seules personnes à ne pas être habillées comme des stars. Dans une autre ville, porter des jeans et des baskets et faire son marché soi-même, serait le moyen idéal pour une vedette de se fondre dans l'anonymat, de devenir invisible. Mais en Californie, style Hollywood, ça marchait à l'envers, et les vrais guetteurs de stars avisés cherchaient surtout les gens ternes. Ordinaires. Le bon déguisement devenait donc une enseigne au néon clignotant sur la tête et un haut-parleur glapissant regardez-moi, regardez-moi, me voici.

Ce qui, après tout, était exactement ce que voulaient les stars, leur parallèle au truc de refus total de publicité de Howard Hughes, qui lui avait garanti plus de colonnes dans la presse que pour aucun autre homme au monde.

Wanda Reidel, c'était autre chose. Elle s'habillait au décrochez-moi ça, pas à dessein, pas pour attirer l'attention, mais parce qu'elle n'avait pas de goût et se trouvait très bien. Elle se jugeait épatante. Remo trouva qu'elle avait l'air de la femme d'un marchand d'articles ménagers de la Quatrième Avenue.

Des tas de bracelets brimbalèrent et tintèrent à ses poignets quand elle pointa un ongle violet vers Remo, assis en face d'elle dans un fauteuil de daim, et demanda :

— Qu'est-ce que vous voulez, trésor ? Je vous ai cru sur parole mais avec cette belle petite gueule, ne me dites pas que vous n'êtes pas un acteur.

Remo résista à l'envie de hurler : « Rien qu'une chance, Mrs. Reidel, rien qu'une chance, je ferais n'importe quoi pour que vous me donniez une chance », et se contenta de dire avec simplicité :

— Je cherche Mr Gordon's.

— Qui ça ?

— Écoutez, trésor, chérie, chou, amour et tout ce que vous voudrez. Épargnez-nous les conneries. Vous représentez Rad Rex. Vous

lui avez fait enregistrer ce message imbécile pour nous attirer ici, mon collègue et moi. La seule personne... rectification, la seule chose qui nous veut ici, c'est Mr Gordon's. Vous n'avez pas gagné un centime avec le message de Rex, alors vous avez fait ça parce que Gordon's vous l'a dit. Ce n'est pas plus compliqué. Ce qui nous ramène à ma question. Où est Gordon's ?

— Vous savez que vous avez quelque chose.

— Ouais. Un estomac crispé.

— Vous avez une riche intensité. Vous avez de la gueule. La faculté de paraître dur. Viril, mais sans être macho. Allez. Un bout d'essai. Qu'est-ce que vous en dites ? Ne me racontez pas que vous n'en avez jamais rêvé.

— Que si, que si, avoua Remo. Mais quand ils ont donné à Sidney Greenstreet ce rôle dans *le Faucon maltais*, ça m'a découragé ; alors j'ai renoncé et je suis retourné à ce que je fais le mieux.

— Qui est ?

— Qui ne vous regarde pas. Où est Gordon's ?

— Si je vous disais qu'il est le fauteuil dans lequel vous êtes assis ?

— Je vous répondrais que vous déconnez.

— Vous êtes sûr de connaître Mr Gordon's ?

— Je le connais. Je sens les vapeurs de diesel quand il est dans les parages. J'entends le petit cliquetis des circuits électriques dans ce cerveau bidon. Il a l'odeur d'une voiture neuve. Il n'y a pas de ça ici. Dites-moi, que faites-vous avec lui, d'abord ?

Et dès que Remo eut posé la question, il eut l'impression, l'impression effrayante, que cette dingue en face de lui serait bien capable d'essayer d'obtenir pour Mr Gordon's un contrat de cinéma. L'incroyable homme transformable. Mr Caméléon. Superoutil.

— Vous ne préparez pas un film, des fois ? demanda-t-il avec méfiance.

Wanda Reidel éclata de rire. Le rire commençait et se terminait dans sa bouche, sans entraîner le concours d'un autre organe ou partie du corps.

— Avec lui ? Dieu non. Nous avons d'autres chats à fouetter.

— Je pourrais être un de ces chats, dit Remo.

Wanda haussa les épaules.

— On ne peut pas faire une omelette sans qu'une poule soit violée quelque part, trésor.

— Je ne m'inquiète pas d'un viol. Je m'inquiète de la mort.

Wanda renifla.

— Vous ne savez même pas ce que c'est que d'être mort. Mort, c'est quand on doit attendre une table dans un restaurant. Mort, c'est quand ils changent leur numéro de téléphone privé et qu'on ne peut plus les joindre sans supplier. Mort, c'est quand soudain plus personne n'est là quand on téléphone. Ça, c'est la mort, mon chou. Qu'est-ce que vous savez de la mort ? Toute cette ville est morte. Il n'y en a que quelques-uns qui restent en vie, et je serai de ceux-là. Gordon's va m'aider.

— Vous n'avez rien compris, répliqua Remo. Mort, c'est quand la chair commence à noircir et devient un festin pour les asticots. Mort, c'est des bras et des jambes arrachés et plantés dans un mur. Mort, c'est des cerveaux raclés dans des crânes qui ont l'air d'avoir été écrasés par un rouleau compresseur. Mort, c'est du sang, des os broyés et des organes qui ne fonctionnent plus. Mort, c'est mort. Et Gordon's va vous aider à ça aussi.

— Est-ce que vous me menacez, trésor ? demanda Wanda en regardant au fond des yeux noirs de Remo, sans imaginer un seul instant que Remo la tuerait certainement s'il décidait que ça l'aiderait à étouffer un nouveau bâillement d'irritation, car cette femme ne lui plaisait pas du tout.

— Je ne menace pas.

Il sourit et se leva. Il toucha du bout des doigts le poignet de Wanda entre les bracelets. Il fit légèrement pression. Il sourit encore, plissa imperceptiblement les yeux et bougea encore les doigts. Quand il sortit du bureau quelques minutes plus tard, il avait la promesse de Wanda qu'elle l'avertirait dès qu'elle aurait des nouvelles de Gordon's, et il avait aussi un rendez-vous avec Rad Rex pour Chiun. Wanda, toujours assise derrière son bureau avait le regard vague et, pour la première fois de la journée, absolument pas d'appétit.

CHAPITRE XII

— Je les ai vus, dit Chiun.

— Oui. Eh bien, ça n'a plus d'importance. Mr Gordon's est en ville. Je l'ai appris avec certitude.

— Attends, dit Chiun en levant un long doigt osseux pour imposer silence. Qui es-tu pour dire que ça n'a pas d'importance ? Est-ce que toi seul décides de ce qui est important ? Est-ce ainsi que les choses devront être désormais ? Après tout le temps que je t'ai consacré et tout le mal que je me suis donné pour t'apprendre à devenir un être humain ? Maintenant tu dis que ça n'a plus d'importance ?

Remo soupira.

— Qui avez-vous vu ?

— Je n'ai pas parlé de qui j'ai vu. J'ai dit que je les ai vus.

— Bon. Eux. Qui ça, eux ? Ou quoi, si vous préférez.

— J'ai vu les chiens de Doris Day.

— Putain ! Génial ! Sans blague ?

Ravi de la manifestation d'intérêt de Remo, Chiun déclara :

— Oui, je les ai vus aux Beverly Hills. Il y en avait beaucoup. Une femme les promenait.

— Est-ce que cette femme était Doris Day ?

— Comment veux-tu que je le sache ? Pourtant, elle était blonde et svelte, jolie ; ça aurait pu être elle. C'est possible. Elle marchait comme une danseuse. C'était probablement Doris Day. Blonde. Mince. Oui, c'était Doris Day. J'ai vu Doris Day qui promenait ses chiens.

— Je savais que vous verriez des stars si vous faisiez ce tour en car.

— Oui, et j'en ai vu d'autres. Beaucoup d'autres.

Remo ne demanda pas qui, et Chiun ne donna pas de noms.

— Vous avez fini ? demanda Remo.

— Oui. Tu peux poursuivre ton rapport insignifiant.

— Mr Gordon's est en ville. Nous sommes ses objectifs. Et nous avons rendez-vous avec Rad Rex demain. Je pense que c'est là que Gordon's nous attaquera.

— Il était grand temps que tu accomplisses bien une mission importante. Où est-ce, ce rendez-vous ?

— Aux Studios *Global*. À dix-sept heures.

— Dix-sept heures, marmonna Chiun. Ma visite en car de demain commence à seize heures. Je ne serai pas de retour à temps.

— Alors n'y allez pas.

— Non. Ça ne fait rien. J'ai l'habitude de m'arranger avec ton incompétence. Je prendrai un autre car. Ça n'a pas d'importance...

Il s'interrompit, laissant sa phrase en suspens. Remo tourna la tête. Chiun regardait par la portière un groupe de piétons sur le trottoir.

— Regarde, Remo. Est-ce que ce n'est pas...

— Non, dit Remo. Ce n'est pas.

CHAPITRE XIII

— Vous comprenez ? Il va tenter de vous trouver !

— Allons, allons, dit Wanda Reidel. Bien sûr que je comprends. Qui est la personne créative par ici, hein ?

— Triste mais vrai, dit Mr Gordon's. Je ne suis pas créatif. Vous l'êtes. Pardonnez ma présomption.

— Ce n'est rien.

— Vous devez prendre bien soin qu'il ne vous trouve pas. Ensuite, vous publiez l'information sur les papiers d'ordinateur que je vous ai donnés. Comme nous l'avons organisé. Il vous cherchera, et ça le séparera de l'Oriental, dont je m'occuperai. Ensuite, je détruirai ce Remo. Et vous aurez toute la publicité que vous jugez nécessaire à votre carrière.

— Je comprends tout ça, répliqua impatiemment Wanda. Cet Oriental doit être un sacré bonhomme.

— Il l'est, reconnu Mr Gordon's. Tout à fait hors du commun. Il n'a pas de crainte et pas de faiblesse que j'aie pu discerner. Cependant, grâce à l'élément de surprise, je pourrai le détruire. Je vais maintenant donner le coup de téléphone.

Gordon's forma le numéro sur l'appareil à côté de la piscine de la maison de Wanda à Benedict Canyon, une des vallées descendant de Hollywood vers l'océan en formant de profonds sillons dans la terre comme si un géant avait gratté avec ses doigts dans du sable. Pendant que Gordon's était au téléphone, Wanda mangeait une brioche à la confiture, allongée sur sa chaise longue, tout en enduisant son corps de crème parfumée.

— Est-ce le dénommé Smith ? Ici Mr Gordon's.

Gordon's écouta un moment puis il dit :

— Cela ne vous fera aucun bien de savoir où je suis. Je téléphone pour vous annoncer que le rapport d'ordinateur sur l'organisation secrète que vous commandez sera porté à l'attention de la presse de votre nation.

Un temps.

— C'est exact. Cela sera fait aujourd'hui à dix-sept heures par Wanda Reidel dans son bureau. Elle annoncera le projet d'un nouveau film sur votre organisation secrète. La vedette en sera Rad Rex.

Un temps.

— C'est tout à fait exact, dénommé Smith. Je vais utiliser toute la confusion que cela créera pour détruire le dénommé Remo et le vieil Oriental. C'est un bon plan, n'est-ce pas ? Créatif ?

Il écouta un moment, puis il glapit « négro » et raccrocha avec brutalité.

Wanda Reidel interrompit la contemplation de son pubis dénudé.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Il dit que j'ai la créativité d'un cancrelat.

Wanda rit, et Mr Gordon's la foudroya du regard.

— Je penserais que ce rire se moque de moi si je n'avais pas besoin de vos services.

— Ne l'oubliez jamais, Gordon's. Sans moi, vous n'êtes rien. Je vous ai fait ce que vous êtes aujourd'hui.

— Inexact. Les savants au laboratoire spatial m'ont fait ce que je suis aujourd'hui. Vous essayez d'améliorer leur œuvre. C'est tout. Je vous quitte maintenant, car j'ai des choses à faire avant de rencontrer le vieil Oriental à dix-sept heures.

Et d'une démarche précise, inhumaine dans son uniformité absolue, Gordon's s'éloigna, laissant Wanda au bord de la piscine. Elle y était encore cinq minutes plus tard quand le téléphone sonna.

— Allô, trésor, dit-elle.

— C'est Remo. Je croyais que vous deviez me dire quand vous auriez des nouvelles de Gordon's. Qu'est-ce que c'est que cette histoire de nouveau film ?

— C'est vrai. Absolument vrai.

— Pourquoi faites-vous ça ? demanda Remo.

— Parce que Gordon's me le demande. Et parce que je le veux. Ça me rendra célèbre dans le monde entier. Tous les gens du cinéma, tous ceux de la télévision aussi, viendront tambouriner à ma porte quand cette histoire sortira. Je serai la... Aujourd'hui. Dix-sept heures. À mon bureau. Et n'essayez pas de m'en dissuader parce que vous ne pourrez pas. À bientôt, trésor. Bisou, bisou.

Elle raccrocha en tendant mollement le bras. Remo raccrocha, dans la chambre du *Sportsmen's Lodge*.

— Chiun, il vous faudra aller voir Rad Rex tout seul.

— Je suis assez vieux pour voyager seul.

— Ce n'est pas le voyage. Il y aura une voiture du studio. Mais je ne pourrai pas y aller. Et Mr Gordon's a trouvé un moyen de nous séparer.

— Tu vois. C'est ce que j'ai toujours dit. Même les mauvaises

machines font parfois de bonnes actions.

— Ah, allez vous gratter ! J'espère qu'il vous mangera. Qu'il vous transformera en huile de vidange.

— Pas avant que je voie Rad Rex. Penser à ça, après tant d'années...

— La voiture viendra vous chercher. Il faut que je parte. Pour aller chez Wanda Reidel. Je vous rattraperai.

— Prends ton temps, dit Chiun. J'ai besoin de quelques moments de repos dans la journée.

Les limousines, à moins qu'elles soient bien connues, ne signifiaient strictement rien pour Joe Gallagher, un des gardes de jour à la porte principale des studios *Global*.

De nos jours, n'importe qui pouvait louer une limousine, et des groupies cinglés n'hésitaient pas. Ils se mettaient à six ou sept pour réunir leurs économies, ils se cachaient dans le coffre et puis, une fois passés devant un garde sans méfiance, ils garaient leur bagnole de location quelque part et allaient harceler une vedette. C'était encore arrivé le mois dernier, et un des cow-boys-héros de Hollywood – faisant partie de ces dix-pour cent de stars que Joe Gallagher ne classait pas parmi les fumiers – avait été victime d'un viol collectif par six très jeunes filles, et un garde inexpérimenté avait été viré.

Gallagher leva donc une main impérieuse pour arrêter la Rolls Royce Silver Dawn alors qu'elle tournait à droite sur la légère pente montant vers la guérite du garde. Le chauffeur en uniforme baissa sa vitre.

— Un invité de Miss Wanda Reidel pour voir Rad Rex, dit-il avec une suprême indifférence.

Gallagher se pencha pour regarder par la portière du chauffeur et vit un vieux Chinois assis à l'arrière, les mains calmement croisées sur ses genoux.

Le vieillard sourit.

— C'est vrai, dit-il. Je vais rencontrer Rad Rex. C'est vrai. Absolument vrai.

Gallagher se redressa et leva les yeux au ciel. Encore un dingue.

Dans sa guérite, il consulta un tableau, puis il fit signe au chauffeur de passer.

— Bungalow 221-B.

Le chauffeur hocha la tête et entra lentement dans l'enceinte des studios.

— Un bungalow ? demanda son passager. Pour une grande vedette

comme Rad Rex ? Pourquoi un bungalow ? Pourquoi pas ce grand vilain bâtiment là-bas ? Qui se sert de ce bâtiment ?

Chiun montrait un gros bâtiment aux fenêtres de verre noir antisolaire.

— Personne ne se sert de ça, répondit le chauffeur. Les gens importants ont des bungalows.

— C'est très singulier, murmura Chiun. Je croyais que dans ce pays, plus les gens étaient grands et importants plus il leur fallait des bâtiments grands et importants.

— Ouais, mais ici c'est la Californie, dit le chauffeur comme si ça expliquait tout.

Et il avait parfaitement raison.

Le bungalow 221-B était dans le fond. Rad Rex s'y trouvait déjà, portant sa blouse blanche de médecin, assis à sa table de maquillage dans un grand living-room-bureau sur le derrière et débitait le récit de ses malheurs au jeune homme que Wanda Reidel avait envoyé pour lui servir d'escorte à Hollywood.

— Est-ce que c'est bête, oui ou non ? demanda Rad Rex.

Le jeune homme, un petit brun frisé aux joues si roses qu'elles paraissaient fardées, haussa les épaules et releva ses mains à ses côtés, la paume en l'air, ce qui fit tinter ses bracelets d'argent.

— Sans doute, monsieur Rex.

— Appelez-moi Rad. Si. C'est idiot. J'ai fait cinq mille kilomètres pour rencontrer un moins que rien qui regarde mon émission stupide. Est-ce que vous avez vu mon émission ?

Le jeune homme hésita un instant, ne sachant trop que répondre. S'il disait non, il risquait d'offenser ce ringard. S'il disait oui, et si Rad Rex était sincère dans son dédain de tous ceux qui suivaient son feuilleton, cela le rabaisserait aux yeux de Rad Rex.

La simple vérité – qu'il ne regardait l'émission de Rad Rex que rarement et uniquement pour voir s'ils embauchaient encore des homos – ne lui vint pas du tout à l'esprit.

— Je crains que non, dit-il enfin. Elle passe pendant que je travaille, vous comprenez.

— Vous ne manquez rien. Je joue un médecin. Une espèce de Marcus Welby avec des tripes et du cran. Très haut dans les indices d'écoute.

— Je sais. Il faut que ce soit très important pour que Miss Reidel s'occupe de vous.

— Wanda est votre agent aussi ? demanda Rex.

Le jeune homme rit d'un air confus et un peu penaud.

— Non, non, mais j'aimerais bien. Si elle l'était, je parie que j'obtiendrais autre chose que des pannes ou des photos publicitaires pour des vêtements.

Rex examina le jeune homme brun des pieds à la tête.

— Oui, vous avez l'air d'un mannequin. Votre corps est fait pour ça.

— Merci, mais je voudrais être comédien. Un vrai comédien, pas seulement une star.

Rex se tourna vers le miroir et passa un peu d'huile sur ses cils avec un coton-tige. Le jeune homme comprit qu'il l'avait offensé, que Rex s'était probablement jugé insulté quand il avait parlé d'être un comédien et pas seulement une star. Alors le jeune homme s'avança et murmura :

— Attendez, Rad, laissez-moi vous aider.

Il prit le coton-tige, plaça sa main gauche contre la joue droite de Rad Rex et passa avec précaution l'huile sur les cils de l'acteur pour les faire paraître plus longs et plus épais.

Rex ferma les yeux et se renversa dans son fauteuil.

— Je pourrais peut-être vous trouver un rôle dans mon émission. Mais il faudrait que vous veniez à New York.

— J'irais à pied à New York pour jouer dans votre émission.

— J'en parlerai à Wanda.

— Merci, monsieur Rex.

— Rad.

— Merci Rad.

Toc, toc. Les coups légers se répercutèrent dans la pièce du fond.

— Ce doit être votre invité.

— Mon Dieu, c'est terrible. Pourquoi moi, Seigneur ? demanda Rex.

— Parce que vous êtes une star, roucoula le jeune homme.

Il caressa légèrement la joue de Rex et traversa le bungalow pour aller ouvrir. Rex le rappela.

— Attendez. Comment est-ce que je suis ?

— Vous êtes très joli.

Le jeune homme brun ouvrit la porte et s'efforça de réprimer son sourire en voyant le vieil Oriental parcheminé, en kimono broché noir et rouge.

— Oui ? murmura-t-il.

— Vous n'êtes pas Rad Rex.

— Non, en effet. Il est à l'intérieur.

— Je dois le voir.

— Par ici, je vous prie.

Le jeune homme conduisit Chiun dans la pièce du fond, où Rex se penchait vers sa glace pour examiner un bouton inexistant à gauche de sa bouche. Il vit l'Oriental dans le miroir, se leva, lissa sa blouse blanche sur ses hanches et se retourna en souriant légèrement.

— C'est vous, c'est vous, dit Chiun.

— Je suis Rad Rex.

— Vous êtes exactement comme vous l'êtes dans la boîte à images.

Adressant un clin d'œil au jeune homme, Rad Rex répondit :

— C'est ce qu'on me dit toujours.

— Jamais je n'oublierai comment vous avez sauvé Meriweather Jessup d'une vie de femme de la nuit.

— Un de mes meilleurs moments, murmura Rad Rex toujours souriant.

— Et l'aisance avec laquelle vous avez guéri la cocaïnomanie de Rance McAdams était aussi très impressionnante.

Tout en parlant, Chiun se balançait d'avant en arrière, comme un petit garçon convoqué dans le bureau du proviseur pour la première fois de sa carrière scolaire.

— Le difficile, je le fais immédiatement. L'impossible demande un peu plus de temps, reconnut avec grâce Rad Rex.

— Quelle a été votre plus belle réussite ? demanda Chiun. Est-ce quand vous avez sauvé l'enfant à naître de Mr Randall McMasters ? Ou l'opération à chaud que vous avez pratiquée en urgence sur le mari de Jessica Winston, après qu'elle soit tombée amoureuse de vous ? Ou bien quand vous avez trouvé un remède contre la leucémie, pour la ravissante fille de Walter Wilkinson, quand elle avait sombré dans la dépression à la suite de la mort de son poulain qui venait de gagner un prix ?

Rad Rex examina Chiun d'un air méfiant. C'était un coup monté. Peut-être la « Caméra Invisible ». Comment est-ce que ce vieux magot pouvait en savoir tant sur un feuilleton dont les personnages changeaient si vite que le plus dur pour un acteur était de se rappeler leurs noms ? Comment se souvenait-il de noms et d'incidents que Rad Rex avait oubliés dès la fin de l'émission ? C'était un coup monté. Wanda Reidel avait signé Rad Rex pour la « Caméra Invisible ». Rex jeta un coup d'œil au jeune homme brun mais ne vit rien sur sa figure intéressée. Au moins celui-là n'était pas dans le coup.

Rex pensa que s'il était filmé, autant faire bonne impression. Il

négligea les questions de Chiun.

— Je vous ai dit mon nom mais vous ne m'avez pas donné le vôtre.

— Je suis Chiun.

Rex attendit la suite mais rien ne vint.

— Rien que Chiun ?

— C'est un nom qui suffit.

— Chiun ? Chiun ? Murmura Rex, et puis ce nom lui revint subitement. Chiun ! Avez-vous une photo dédicacée de moi ?

Chiun hocha la tête avec empressement, en souriant, heureux que Rad Rex s'en souvienne.

Rex s'assit avec précaution. Ce n'était peut-être pas la « Caméra Invisible ». Ce vieux pourrait bien être un intermédiaire de la Mafia, et ils voulaient produire un film. Mais il avait toujours cru qu'il fallait être italien pour faire partie de la Mafia. Tout de même, mieux valait être prudent.

— Vous ne voulez pas vous asseoir, et me parler un peu de vous ? dit-il aimablement.

— Je ferais mieux de vous laisser, murmura le jeune homme brun. Je vous verrai plus tard, monsieur Rex. Monsieur Chiun.

Rex fit un geste impatient de la main. Chiun ne tint pas compte de l'existence du jeune homme. Il s'assit avec grâce dans un fauteuil en face du canapé de Rex.

— Je suis Chiun. Je suis le Maître de Sinanju. Je suis employé pour faire en sorte que la Constitution des États-Unis continue à ne pas être appliquée exactement de la même façon qu'elle n'est pas appliquée depuis deux cents ans. Mon emploi est des plus importants, et ma seule véritable récompense est d'avoir mes journées libres pour regarder votre émission et tous les autres beaux poèmes de la télévision.

— Très intéressant, dit Rad Rex.

Qui disait qu'il fallait être sain d'esprit pour faire partie de la Mafia ? Ce zigoto pourrait bien être le chef du bureau d'Extrême-Orient de la Mafia.

— Quelle est votre nationalité ? demanda-t-il avec astuce en se disant que l'homme avait peut-être un peu de sang italien, après tout.

— Je suis coréen. On raconte que lorsque Dieu a créé le premier homme, il a mis la pâte dans le four et...

Après le départ de Mr Gordon's, Wanda Reidel se blottit plus profondément dans sa chaise longue et reprit son flacon d'huile parfumée.

Elle en versa une généreuse ration dans le creux de sa main droite, remplaça la bouteille sur la table de rotin et de céramique et fit pénétrer l'huile dans son abdomen et le long de ses cuisses.

Mr Gordon's pouvait bien lui dire de fuir Remo mais Mr Gordon's n'avait pas été dans le bureau quand Remo y était venu. Mr Gordon's n'avait pas vu le regard que Remo posait sur elle, il n'avait pas senti le bout de ses doigts sur son poignet. Si Mr Gordon's avait vu et senti tout ça, il comprendrait que ce Remo ne menaçait les projets de personne. Il en pinçait tellement pour le corps de Wanda que rien d'autre n'importait pour lui.

Elle fit pénétrer encore plus généreusement l'huile dans ses coudes, ses genoux et son cou.

Et pourquoi Remo ne la désirerait-il pas ? C'était ahurissant de voir les hommes se bousculer en haletant-à la vue d'une jeune et jolie femme et ce n'était pas cela qui manquait à Hollywood. Mais ça vous en disait plus long sur l'homme que sur la femme. Ces filles-là, c'était de la merde, rien que de la merde aux yeux de Wanda, même si elle avait construit sa carrière sur elles. De la merde. Un homme véritable voulait une femme véritable. Bizarre qu'un garçon comme Remo, un étranger à Hollywood, arrive en ville et du premier coup reconnaisse la vraie femme, la beauté cachée sous la masse de chair, de muscles, de graisse, de suif et de lard qu'était Wanda Reidel.

Et il avait vu. Elle le savait. Elle avait vu ce regard.

Aussi, quand Remo téléphona peu après le départ de Mr Gordon's elle ne chercha pas à le fuir. Pas vraiment. Et quand il viendrait, ils feraient l'amour comme des bêtes, sauvagement, magnifiquement. Elle lui abandonnerait son corps. Ensuite, ils parleraient sérieusement tous les deux et feraient des projets pour l'élimination de Mr Gordon's qui n'avait plus aucune utilité.

Wanda en finit avec le rite de l'huile ; elle appliqua un peu de rouge sur ses mamelons et un fond de teint légèrement plus foncé que sa peau entre ses seins, dessous et sur les côtés.

Elle souleva chaque sein pour l'examiner attentivement tout en le maquillant, heureuse de ne distinguer aucune veine bleuâtre. Elle détestait ces jeunes actrices aux petits seins fermes, insolents et retroussés comme leur petit nez raccourci.

La poitrine de Wanda pourrait être comme ça si elle n'avait pas à se soucier d'autre chose toute la journée, si elle s'occupait uniquement de la fermeté de ses seins. Mais Wanda était une femme qui travaillait, elle n'avait pas de temps pour ces futilités. Ah, vienne le jour où elle n'aurait rien d'autre à faire que de l'exercice pour garder son corps mince et bronzé. Et du régime, aussi. Peut-être un de ces régimes tout en protéines. Ils avaient l'air de donner de bons résultats. Elle pensa à

des quiches, à des tartes aux fraises, des tartes aux pommes, et se dit que lorsque ses grandes heures de loisir viendraient, les régimes tout en protéines seraient fondamentalement malsains. Le corps avait besoin d'hydrates de carbone. Sans hydrates de carbone, on n'avait pas de sucre dans le sang. Sans sucre dans le sang, le crétinisme qui en résultait était rapidement suivi de la mort.

Non. Pas de régimes gras pour elle. Elle continuerait simplement de compter les calories avec soin, pour rester en bonne santé. Un régime n'avait aucune raison de vous priver de tout ce qu'on aimait. Un régime était fait pour vous mettre en forme, pas pour vous torturer.

Après son arrivée triomphante sur le marché de la télévision à New York, après ça, elle trouverait le temps de se mettre au régime.

Et à l'exercice. Mais pas de tennis. Elle avait horreur du tennis. C'était un jeu stupide et insipide joué par de petites dindes stupides et insipides qui voulaient simplement exhiber leur jeune corps svelte et bronzé. Comme pour afficher qu'elles étaient une bonne affaire au lit. Comme si le corps seul jouait un rôle là-dedans.

Quand Wanda était arrivée à Hollywood, elle avait été la maîtresse à mi-temps d'un assistant de production. Plus tard, quand elle devint bien connue par elle-même, il avait déclaré dans un cocktail que « baiser Wanda Reidel était aussi excitant qu'une promenade dans un tunnel de chemin de fer désaffecté. Aussi excitant mais avec seulement la moitié de la friction. »

L'assistant de production était maintenant assistant de restauration dans une gargote de Sunter, en Caroline du Sud. Wanda s'était occupée de ça. Mais sa réflexion lui avait survécu. C'était une des croix de Wanda. Souvent, en faisant l'amour avec elle, des hommes – et même des hommes qui avaient besoin d'elle – s'interrompaient brusquement pour se tordre de rire, et elle savait pourquoi. Ce foutu commentaire sur le tunnel de chemin de fer. Et ce n'était pas vrai. Pas vrai, nom de Dieu. Elle savait bien que ce n'était pas vrai. Elle était chaleureuse, aimante, tendre, sensuelle et experte, et elle le prouverait à Remo dès qu'il arriverait.

Elle recommença à se huiler le corps. Elle entendit une gorge s'éclaircir derrière elle.

À cause du silence de cette approche, elle savait que c'était Mr Gordon's qui revenait.

— Ne vous affolez pas, dit-elle sans se retourner. Je m'apprêtais à partir, alors du calme.

Elle espérait qu'il s'en irait tout de suite. Elle ne voulait pas de lui quand Remo arriverait. Elle ne voulait pas d'un Gordon's pour faire obstacle à la monumentale orgie qu'elle envisageait pour Remo.

— Qu'est-ce que vous attendez pour foutre le camp, trésor ? dit-elle, toujours sans tourner la tête.

— Comme vous voudrez, poupée.

La voix n'était pas celle de Mr Gordon's, mais avant que Wanda puisse se retourner comme elle l'avait prévu, en rentrant son ventre et en s'étirant langoureusement, elle se trouva soulevée, chaise longue et tout, et jetée dans le grand bain de la piscine aux carreaux de céramique violette, en forme de rognon.

Elle tomba avec un grand plouf. La chaise longue coula sous elle, à pic, et elle se débattit en pataugeant. Elle avait de l'eau dans le nez et dans les yeux. Elle toussa. Elle cracha.

Les yeux embués et pleins de larmes, elle vit Remo debout au bord de la piscine qui la regardait.

— Salaud, postillonna-t-elle en nageant tant bien que mal vers le bord. Pour ça, vous ne ferez jamais de cinéma.

— Dur-dur, encore une carrière prometteuse à l'eau. Où sont les papiers ?

— Les papiers ? demanda Wanda en commençant à se hisser hors de la piscine.

Elle s'arrêta quand le soulier de Remo se posa sur le sommet de son crâne.

— Les papiers d'ordinateur. L'organisation secrète dont vous allez tirer un film. Gordon's vous les a donnés, rappelez-vous.

— Vous aimeriez bien le savoir, hein, fumier ? D'ici une heure, ils seront entre les mains de la presse.

— Ah ? Fit Remo, et son pied s'alourdit.

Les doigts de Wanda glissèrent du rebord en céramique, et sa tête fut immergée. Elle ouvrit les yeux. Elle vit des volutes noirâtres défiler devant elle comme une vapeur spectrale. Ce foutu maquillage des cils. Il coulait. Il ne devait pas couler. Il lui faudrait remédier à ça.

La pression s'atténua sur sa tête, et elle remonta brusquement à la surface comme le bouchon d'une ligne quand elle a été cassée par un gros poisson.

— Où sont-ils, chérie ? demanda Remo, penché sur la piscine. Vous avez peut-être compris maintenant que je ne plaisante pas.

Il sourit. C'était le même sourire qu'il lui avait adressé dans son bureau mais cette fois elle le reconnaissait. Ce n'était pas le sourire d'un amant mais celui d'un tueur. Un sourire professionnel. Sur la figure d'un amant, il indiquait l'amour parce que l'amour était son métier ; sur la figure de cet homme, il signifiait la mort parce que la mort était son métier.

— Dans ma serviette. Juste derrière la porte, bafouilla-t-elle, terrifiée, en espérant que Mr Gordon's trouverait une raison de revenir.

Remo la poussa sous l'eau du bout du pied, une petite poussée attends-moi-là-sans-bouger. Elle sentit ses orteils toucher le fond. Elle crachota et se débattit. Quand elle remonta à la surface, Remo sortait déjà de la maison. Il avait une pile de papiers dans les bras et les examinait.

— C'est bien ça. Où avez-vous fait faire les copies ?

— C'est Mr Gordon's.

— Combien y en a-t-il ?

— Je ne sais pas. Il m'en a donné huit et les originaux.

Remo feuilleta la grosse liasse.

— Ça me paraît juste. Neuf, ici. Pas d'autres ? Dans un classeur de votre bureau, peut-être ?

— Non.

— Communiquée à la presse ? Pour le nouveau film ?

Wanda secoua la tête. Ses cheveux clairsemés, toute la laque lavée, se secouèrent autour de sa figure comme de la ficelle mouillée.

— Je travaille toujours verbalement avec la presse. Je vais faire ça aujourd'hui.

— Rectification, trésor. Vous *alliez* faire ça aujourd'hui.

Quand Remo repassa près d'elle, il allongea le pied pour lui renfoncer la tête dans l'eau. Il se dirigea vers un grand four de boulanger au bout de la terrasse, la version californienne nouveau-riche d'un barbecue, la seule concession au style américain étant que le four géant reposait sur un socle de brique rouge. Il trouva un interrupteur électrique, le pressa et ouvrit la porte du four. À l'intérieur, des brûleurs à gaz s'allumèrent et commencèrent à faire rougir de fausses braises en céramique. Il attendit quelques secondes que le feu grésille, puis il y jeta les papiers d'ordinateur, quelques feuillets à la fois, en les regardant flamber et se calciner dans la lueur bleuâtre du butane.

Quand tout fut consumé, Remo prit un tisonnier, imitant un fleuret, et remua les cendres et les bouts de papier incomplètement brûlés. Ils flambèrent brièvement. Remo tisonna le reste, tourna au maximum le thermostat du four et referma la porte.

Quand il se retourna, Wanda était debout derrière lui. Il éclata de rire.

Elle avait la peau blême et fripée, parce que la douche inaccoutumée avait entraîné toute l'huile parfumée. Ses seins

s'affaissaient, formant un parfait diadème à deux pointes pour son ventre qui s'affaissait aussi. Ses cheveux pendaient en mèches lamentables sur sa figure qui ressemblait à de la pâte à pain crue au milieu de laquelle ses yeux, sans maquillage, avait l'air de grains de raisin secs maladifs. Ses jambes frottaient l'une contre l'autre du haut de la cuisse au genou, et pourtant elle avait les pieds écartés.

Elle était armée d'un pistolet.

— Salaud, grinça-t-elle.

Remo se remit à rire.

— J'ai vu cette scène dans un film, une fois. Vos seins devraient pointer contre une sorte de voile, comme pour se libérer.

— Ah oui ? J'ai vu ce film. Un navet.

— Tiens ? Moi, il m'a bien plu, dit Remo.

— La fin était mauvaise. Il fallait lui en trouver une autre. Comme celle-ci.

Wanda leva le pistolet à deux mains, à la hauteur de son œil droit, cligna de l'œil le long du canon et visa Remo.

Remo observait les muscles de ses jambes, il attendait la crispation révélatrice qui annoncerait qu'elle était prête à tirer. Les muscles présque cachés de ses mollets se tendirent.

Remo leva les yeux.

— Meurs, fumier, cria Wanda.

La main droite de Remo jaillit. Le tisonnier en forme de fleuret scintilla devant lui. Sa pointe s'enfonça dans le canon du pistolet, et Remo l'y coinça, profondément, juste au moment où Wanda pressait la détente.

Le chien frappa la douille, et la balle, bloquée par le tisonnier et ne pouvant sortir du canon, explosa, en arrière, en pleine figure de Wanda. Elle recula, la tête en bouillie. Son pied glissa sur le rebord mouillé de la piscine et elle y tomba à la renverse, tenant toujours à deux mains le pistolet prolongé par le fleuret-tisonnier. Et puis pistolet et tisonnier coulèrent au fond, et Wanda flotta mollement à la surface comme un poisson mort, levant vers Remo des orbites vides.

— Tout est bien qui finit bien, dit-il.

CHAPITRE XIV

La conversation aurait pu être assommante. Elle ne l'avait pas été parce que le vieillard parlait de la chose que Rad Rex jugeait la plus importante du monde : Rad Rex.

— Mais je dois avouer, dit Chiun, qu'il y a un aspect de vos spectacles que je trouve déplaisant.

— Lequel ? demanda Rex, sincèrement intéressé.

— L'excès de violence. C'est épouvantable de voir la violence s'introduire dans des émissions d'une aussi rare beauté.

Rex chercha de quelle violence le vieux monsieur voulait parler. Il ne se rappelait aucune bagarre, aucune fusillade. Le Dr Whitlow Wyatt régnait sur l'unique salle d'opération du monde où le sang ne coulait jamais, et son geste le plus violent avait été de déchirer une ordonnance.

— Quelle violence ? demanda-t-il enfin.

— Il y a eu un épisode. Une infirmière vous a frappé, dit Chiun en observant attentivement l'acteur pour voir s'il se souviendrait.

— Ah, ça.

— Oui, précisément. Ça. C'était mauvais, cette violence.

— Mais ce n'était qu'une petite tape, protesta Rex, et il le regretta presque aussitôt.

À l'expression peinée de Chiun, il comprenait que pour lui une tape pourrait être l'équivalent de la Troisième Guerre mondiale.

— Ah oui. Mais une tape peut conduire à une gifle. Et une gifle à un coup de poing. Et avant que vous puissiez vous retourner vous affronteriez des pistolets et des bombes.

Rad Rex hocha la tête. Le vieux parlait sérieusement.

— Ne vous inquiétez pas. Si jamais cela se reproduit, je la remettrai à sa place, promet l'acteur, et il se leva pour prendre une position de karaté, les bras levés et écartés. Un coup au plexus solaire et elle ne frappera plus jamais un médecin.

— C'est la bonne attitude, approuva Chiun. Parce que vous lui avez permis de vous porter un mauvais coup. Mal porté, mal visé, mal frappé. Cela ne peut que l'enhardir.

— Quand je la tiendrai, je l'aurai. Han. Han. Han ! cria Rex en démolissant des objectifs imaginaires à coups de karaté. Je peux casser

une planche, vous savez !

— Cette infirmière n'avait pas l'air d'une planche. Elle pourrait riposter.

— Elle n'en aura jamais l'occasion.

Rad Rex pivota contre un adversaire invisible. Sa main gauche jaillit, les doigts pointés comme une lance ; sa main droite passa pardessus sa tête et s'abattit comme une hache.

Il avisa une queue de billard sur un râtelier dans le coin de la pièce et y courut. Il la prit, la rapporta et la plaça entre l'accoudoir du canapé et la table à maquillage. Il la regarda, aspira profondément puis abattit le tranchant de sa main sur la queue de billard qui se brisa docilement et tomba par terre en deux morceaux.

— Han, han, han ! glapit-il, puis il sourit à Chiun. Pas mal, hein ?

— Vous êtes un très bon acteur, dit Chiun. Dans mon pays, vous seriez honoré pour votre habileté de mime.

— Oui, oui, mais mon karaté, hein ?

Rad Rex se lança dans une nouvelle suite de coups rapides.

— Qu'est-ce que vous dites de ça ?

— Impressionnant, murmura Chiun.

Le téléphone sonna avant que Rad Rex puisse poursuivre la démonstration de son adresse aux arts martiaux.

— Oui ? répondit-il en décrochant.

La voix était celle d'une femme, d'une inconnue, glacée et dure, sans aucun accent, pas même ces légères inflexions du vieux Sud si populaires en Californie chez les femmes qui passaient leurs heures de travail à parler au téléphone.

— J'appelle de la part de Wanda Reidel. Le plateau où vous devez conduire votre visiteur est prêt. Vous pouvez l'y conduire maintenant. C'est le plateau au fond du bâtiment principal dans le coin le plus éloigné. Ne tardez pas. Allez-y tout de suite.

Clac. Elle raccrocha avant que Rad Rex puisse répondre. Il sourit à Chiun d'un air penaud.

— C'est une des choses que je déteste, dans une ville nouvelle. Les gens vous poussent comme du bétail.

— C'est vrai. Par conséquent, on ne doit jamais aller dans une ville nouvelle. On doit être chez soi partout.

— Comment parvenir à ça, voilà un secret qui vaudrait la peine d'être connu.

— C'est simple, assura Chiun. Ça vient de l'intérieur. Quand un homme sait ce qu'il est à l'intérieur, alors partout où il va c'est chez

lui, et il y est à sa place. Ainsi, aucune ville n'est nouvelle parce qu'aucune ville n'appartient à d'autres. Toutes les villes lui appartiennent. Il n'est pas contrôlé. Il contrôle. C'est la même chose que votre petite danse.

— Ma danse ? demanda Rad Rex.

— Oui. La gigue de karaté que tant de gens comme vous exécutent.

— La plus grande technique de mort jamais inventée.

— De la bouche de mon fils, je ne supporterais pas une déclaration aussi inexacte, dit Chiun. Mais venant de vous, comme vous êtes ignorant...

Il haussa délicatement les épaules.

— Vous avez vu ce que j'ai fait à la queue de billard.

Chiun hocha la tête et se leva ; son kimono rouge et noir parut s'élever de lui-même.

— Oui. Le karaté n'est pas si mal. Il vous apprend à centraliser votre pression sur un point unique, et c'est bon. Le karaté est une balle au lieu d'une décharge de chevrotines. Pour cela, c'est bon.

— Alors qu'est-ce que ça a de mauvais ?

— Le karaté a ceci de mauvais, expliqua Chiun, qu'il ne fait que diriger votre force. Il ne fait que braquer votre énergie. C'est donc un exercice. Un art est créatif. Un art crée de l'énergie là où il n'en existait pas auparavant.

— Et qu'est-ce qui est un art ? Le kung fu ?

Chiun rit.

— L'atemiwaza ?

Chiun se tordit de rire.

— Comme vous connaissez bien les noms ! Comme tous ceux qui s'amuse à des jeux. Non, il n'y a qu'un art. Il s'appelle Sinanju. Tout le reste n'est qu'une copie d'un morceau de fragment de pensée. Mais la pensée elle-même est Sinanju.

— Je n'ai jamais entendu parler de Sinanju, avoua Rad Rex.

— Comme vous êtes un homme spécial et pouvez avoir besoin de vous défendre un jour convenablement contre la mauvaise infirmière, je vais vous le montrer. C'est un don que l'on ne fait pas à la légère. La plupart des personnes à qui le Sinanju est montré n'ont jamais l'occasion de s'en souvenir ni d'en parler.

Chiun ramassa l'extrémité lourde de la queue de billard que Rex avait fendu du tranchant de la main. Il la soupesa avec soin avant de la remettre à l'acteur qui la tint devant lui comme une matraque.

— Vous vous rappelez avec quelle force vous avez abattu le bras

pour casser le bâton ? demanda Chiun. C'était la concentration de votre force. Mais la force ne venait pas du karaté. Elle venait de vous. Vous étiez comme le soleil, et le karaté simplement une lentille qui concentrait votre force en un point brillant pour briser ce bâton. L'art de Sinanju crée sa propre force.

— J'aimerais bien voir ce Sinanju, dit Rad Rex.

L'idée ne lui venait pas de douter de Chiun. Comme la plupart des Occidentaux, il s'imaginait que tous les gens aux yeux bridés étaient des experts des arts martiaux, comme les Orientaux supposaient que tous les Américains savaient construire et lancer des fusées spatiales.

— Vous allez voir.

Chiun arrangea la moitié épaisse de la queue de billard entre les mains de Rad Rex. Quand il eut fini elle était verticale, le bout cassé vers le sol, le talon en caoutchouc du gros bout pointé vers le plafond. Rad Rex la tenait légèrement vers le milieu, entre le bout des doigts, à deux mains comme un bébé qu'on habitue à tenir son biberon.

— Rappelez-vous avec quelle force vous avez frappé pour casser le bâton, répéta Chiun.

C'était du karaté. Une danse. Et voilà le Sinanju.

Lentement, il leva le bras droit au-dessus de sa tête. Plus lentement encore il abaissa sa main. Le côté de sa main heurta légèrement le talon en caoutchouc de la queue de billard.

Et alors, sous les yeux stupéfaits de Rad Rex, la main traversa le caoutchouc, descendit et... Bon Dieu... la main descendait lentement dans le bois quasi pétrifié de la queue de billard, le tranchait comme une scie à ruban, et Rad Rex sentit la main passer entre le bout de ses doigts qui la tenaient, il éprouva un drôle de picotement, presque une décharge électrique. Puis le picotement disparut, la main du vieil Oriental continua de trancher lentement le bois, et elle sortit par le bas, par le bout cassé.

Chiun leva les yeux et sourit à l'acteur, qui regarda ses propres mains, les sépara, chacune tenant une moitié de la queue de billard entièrement sciée dans sa longueur. Rad Rex regarda les bouts de bois, bouche bée, et se tourna vers Chiun, l'air perplexe et apeuré.

— Voilà le Sinanju, dit Chiun. Mais, l'ayant vu, vous devez maintenant oublier que vous l'avez vu.

— J'aimerais bien l'apprendre.

Chiun sourit.

— Un jour. Quand vous aurez pris votre retraite de tout le reste, peut-être. Quand vous aurez des années à y consacrer, peut-être. Mais pour le moment, vous n'avez pas le temps. Considérez cette

démonstration comme un cadeau de ma part. En échange du cadeau que vous m'avez fait un jour. La photographie avec votre nom dessus et une inscription pour moi.

Chiun venait de rappeler quelque chose à Rad Rex. Toute la journée, il avait voulu demander comment le vieux monsieur avait fait pour amener la Mafia à le forcer à dédicacer cette photo. Il regarda la queue de billard coupée en deux, encore dans ses mains, et se dit qu'il était inutile de poser la question.

Il savait. Il savait.

CHAPITRE XV

C'était un saloon endormi du Far-West. Il y avait plusieurs bouteilles de whisky sur le bar. Quatre tables rondes entourées de chaises étaient disposées comme pour attendre l'arrivée des hommes après la ferrade de printemps. Les portes battantes s'ouvraient non sur une rue mais sur une grande photo d'une rue collée sur un panneau, de l'autre côté de la porte.

— Pourquoi suis-je ici ? demanda Chiun.

— On m'a dit de vous conduire ici, répondit Rad Rex.

— Je n'aime même pas les westerns.

— Je ne sais pas pourquoi vous êtes ici. On m'a dit de vous y conduire.

— Qui ?

— Une des assistantes de Wanda, une de ces zombis femelles sans nom et sans visage qui travaillent pour elle.

— Mécanique, diriez-vous ? demanda Chiun.

— Absolument, dit Rad Rex, et aussitôt il fut poussé par Chiun vers la porte du plateau désert.

— Vite, dit Chiun. Vous devez partir.

— Mais pourquoi ? Pourquoi voulez-vous...

— Allez. Cela risque d'être dangereux pour vous ici et je ne veux pas priver le monde du génie de « Lorsque tournent les planètes ».

Rad Rex regarda Chiun, puis il haussa les épaules et sortit sous le soleil éclatant dans le lotissement des studios *Global*. Le vieux était un peu timbré, et après ? Qui ne le serait pas à force de regarder des feuilletons télévisés toute la journée ?

À l'intérieur, sur le plateau, Chiun écarta une chaise d'une table et s'y assit.

— Tu peux te montrer maintenant, bonhomme en fer-blanc, dit-il. Tu ne gagnes rien à attendre.

Un silence, puis les portes battantes du salon s'ouvrirent largement, et Mr Gordon's entra. Il portait un costume de cow-boy et un chapeau noirs. Il était chaussé de bottes noires cloutées d'argent, assorties au chapeau noir brodé d'argent. Les bras ballants et légèrement écartés, il portait sur chaque hanche un revolver à crosse blanche.

— Me voilà, chinetoque.

Chiun se leva lentement.

— Tu vas me tirer dessus ?

— Probable, répondit Gordon's. C'est ma nouvelle stratégie. Vous séparer du dénommé Remo et vous descendre un à la fois.

— Tu accordes tant de crédit à tes pistolets ?

— La dégaine la plus rapide du monde, se vanta Gordon's.

— Comme ça te ressemble ! dit Chiun. Un être en ferraille qui compte sur de la ferraille pour faire un travail d'homme.

— Souris quand tu dis ça, partenaire, ricana Gordon's. Vous aimez ma nouvelle façon de parler ? Elle est très authentique.

— Ce ne peut être qu'une amélioration.

— Dégaine si tu peux, partenaire.

— Je ne suis pas armé, dit Chiun.

— C'est pas de pot, pépère, dit Gordon's, et avec des mains si rapides qu'on les vit à peine il tira les deux revolvers de leurs étuis et fit feu sur Chiun, qui se tenait immobile à trois mètres de lui et lui faisait face.

Le taxi déposa Remo devant l'entrée des studios *Global*, et la première chose qu'il vit fut le garde Joe Gallagher dans sa guérite. La seconde chose qu'il vit fut un petit chariot de golf à traction électrique, de ceux qu'emploient les messagers pour livrer des choses sur les plateaux de tournage, garé à côté de la voiture rangée le long du trottoir et un jeune messenger qui plaçait un paquet dans le coffre.

Remo sauta sur le chariot de golf, accéléra et passa devant la guérite de Gallagher.

— Salut ! cria Remo au passage.

— Hé, vous, arrêtez. Qu'est-ce que vous faites ? cria Gallagher.

— Vous voyez ma balle ? Lui lança Remo. Je dispute un tournoi.

Il échappa à Gallagher et se retrouva à l'intérieur. Mais où était Chiun ?

Un peu plus loin, Remo aperçut une figure de connaissance et roula jusqu'à l'homme qui marchait lentement en secouant la tête. Il s'arrêta devant lui et demanda :

— Où est Chiun ? Le vieil Oriental ?

— Qui veut le savoir ? Grinça Rad Rex.

— Monsieur, je vous donne encore une chance. Où est Chiun ?

Rad Rex se redressa et leva ses mains devant lui.

— Autant ne pas plaisanter avec moi, l'ami. Je connais le Sinanju.

Remo saisit à deux mains l'avant du chariot de golf, tordit et arracha un morceau de fibre de verre de la taille d'une assiette et le lança à Rex.

— Ça ressemble à ça ? demanda-t-il.

Rex regarda la lourde plaque de fibre de verre, puis il désigna par-dessus son épaule la porte fermée du plateau.

— Il est là-dedans.

Remo remit le chariot en marche. Derrière lui, Rad Rex le suivit des yeux. Apparemment, tout le monde connaissait le Sinanju, à part Rad Rex. Il n'aimait guère se trouver dans une ville pleine de dingues des arts martiaux. Il retournerait à New York, que ça plaise ou non à Wanda, et si elle n'aimait pas ça, qu'elle aille se faire mettre. Il embaucherait quelqu'un pour ça.

Remo entendit des coups de feu à l'intérieur du bâtiment. Il sauta du chariot en marche, ouvrit la porte et se précipita.

Au moment où il franchissait le seuil, Mr Gordon's pivota et tira sur le mouvement entrevu.

— Baisse-toi, Remo, cria Chiun.

Remo se jeta à plat ventre et roula sur lui-même vers une grande caisse.

Deux balles frappèrent le plancher derrière lui. Remo entendit la voix de Gordon's.

— Vous serez le suivant, Remo. Quand j'en aurai fini avec le vieux.

— Il est toujours aussi bavard, hein, Chiun ? demanda Remo.

— Bavard et incapable, répondit Chiun.

Remo regarda avec précaution au-dessus de la caisse, juste à temps pour voir Gordon's tirer encore deux balles sur Chiun. Le vieillard paraissait immobile, et Remo eut envie de lui crier de bouger, de se baisser, de courir.

Mais le vieux monsieur semblait tout juste osciller un peu, et Remo put voir les pans du kimono danser quand les balles le frappèrent.

— Combien de balles, Remo, dans ces pistolets ? demanda Chiun.

— Six dans chaque, cria Remo.

— Voyons, murmura Chiun. Il a tiré neuf coups sur moi et deux sur toi. Ça fait onze, il ne lui en reste plus qu'une.

— Il a tiré trois fois sur moi, dit Remo. Il n'a plus de munitions.

— Onze, insista Chiun.

— Douze ! glapit Remo.

Il se redressa, Gordon's pivota de nouveau et pressa la détente en le visant.

Pan ! Le coup partit, mais Remo bougea sur l'éclair, avant la détonation, et la balle frappa la caisse en faisant sauter des éclats de bois.

— Maintenant ça fait douze, dit-il.

— Alors je vais vous détruire avec mes mains, déclara Gordon's.

Il lâcha ses deux revolvers et avança lentement vers Chiun, qui recula et se mit à tourner en rond, en s'éloignant de Gordon's et de Remo, en présentant à Remo le dos de Gordon's.

Remo avança à quatre pattes entre la caisse et le mur, vers le décor du vieux saloon de western.

Sa main frôla quelque chose au passage ; il baissa les yeux et vit un extincteur par terre. Il le souleva de la main droite et pressa le mouvement.

Chiun continuait de tourner, et il était maintenant presque sur les revolvers de Gordon's. Avec souplesse et célérité, il les ramassa tous les deux.

— Ils sont vides, chinetoque, railla Gordon's.

Il tournait lui aussi, les yeux sur Chiun, et Remo s'approcha de lui par derrière jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'à un mètre cinquante.

— Aucune arme n'est inutilisable pour un maître de Sinanju, riposta Chiun.

Il fit tourner les deux revolvers au-dessus de sa tête, parut s'apprêter à lâcher celui de sa main gauche, puis il lança celui de droite.

L'arme alla s'enfoncer dans le ventre de Gordon's mais il n'y eut pas d'étincelles, bien que la violence du projectile eût pénétré la dure paroi de la cavité abdominale.

— Ses circuits de contrôle sont ailleurs, Chiun, dit Remo.

— Merci de m'apprendre ce que je viens de constater, répliqua Chiun.

— Ça ne vous servira à rien, gronda Gordon's en faisant un pas vers Chiun. C'est votre fin, vieillard. Vous ne m'échapperez pas comme vous avez échappé à mes balles.

— Et tu ne peux pas m'échapper, cria Remo.

Il renversa l'extincteur. Il y eut un petit sifflement chimique. Gordon's se retourna vers Remo, juste au moment où il serrait la poignée. Une épaisse mousse blanche jaillit de l'extincteur et recouvrit la figure de Gordon's. Comme il pivotait, Chiun lâcha le second revolver, en le lançant comme un disque mortel vers le talon du pied droit de Gordon's.

Des étincelles crépitèrent immédiatement. Gordon's porta les mains

à ses yeux pour essuyer la mousse tandis que Remo l'en aspergeait encore.

Les mouvements des mains de Gordon's ralentirent de plus en plus. Son talon continuait de crépiter dans une gerbe d'étincelles, contre le revolver qui s'y était planté.

— Vous ne pouvez pas m'échapper, dit Gordon's mais chaque mot sortait plus lentement que le précédent et la dernière syllabe se transforma en « péééééééé ».

L'androïde tomba aux pieds de Remo.

— Bingo, dit Remo.

Il continua d'arroser Gordon's jusqu'à ce que tout le corps soit recouvert d'un monceau de mousse carbonique, puis il jeta l'extincteur vide dans un coin.

Chiun s'approcha et poussa du bout du pied le corps de Gordon's. Il n'y eut pas de mouvement réflexe.

— Comment saviez-vous que les circuits étaient dans son talon ? demanda Remo.

— La tête était trop évidente. La dernière fois, c'était le ventre. Cette fois, j'ai pensé au pied. Surtout après l'avoir vu boiter à l'hôpital.

— Ce coup-ci, nous sommes débarrassés de lui.

Remo regarda autour de lui. Il avisa une hache d'incendie, alla la décrocher du mur et s'attaqua au monceau de mousse, envoyant des éclats et des éclaboussures vers le plafond. Il disséqua Mr Gordon's en dix morceaux, en se faisant l'effet d'un assassin à la hache.

— Assez, dit Chiun. Ça suffit.

— Je veux être sûr qu'il est bien mort.

— C'est mort, affirma Chiun. Même les machines meurent.

— À propos de machines, dit Remo, il nous faut délivrer Smith.

— Ce ne sera rien, assura Chiun.

CHAPITRE XVI

Chiun délivra Smith par téléphone, du *Sportsmen's Lodge*.

En rentrant à l'hôtel, il demanda à Remo de s'arrêter à un drugstore pour acheter un pèse-personne. Dans leur chambre, il pria Remo de téléphoner à Smith.

— Dis à l'empereur de faire apporter une balance dans sa chambre, ordonna Chiun.

Il attendit pendant que Remo transmettait le message, et il attendit encore pendant que l'ordre était exécuté et que Smith montait sur la balance.

— Demande-lui maintenant combien il pèse.

— Soixante-treize kilos cinq cents, annonça Remo à Chiun.

— Maintenant, dis-lui de mettre cinq kilos de poids dans chaque poche de son kimono et de sortir de la chambre, dit Chiun.

Remo transmit.

— Vous êtes sûr que ça va marcher ? demanda Smith.

— Bien sûr que ça va marcher, répondit Remo. Chiun n'a encore jamais perdu un empereur.

— Je vous rappellerai si ça a marché, promit Smith, et il raccrocha.

Remo attendit près du téléphone pendant que les secondes se transformaient en minutes.

— Pourquoi est-ce qu'il ne rappelle pas ?

— Fais quelque chose d'utile, dit Chiun. Pèse-toi.

— Pourquoi ? Cette chambre est minée aussi ?

— Mets tes pieds sur la balance, ordonna Chiun.

Remo pesait soixante-dix-sept kilos cinq cents. L'aiguille avait à peine cessé de frémir quand le téléphone sonna.

— Oui ? Fit Remo.

— Ça a marché, annonça Smith. Je suis sorti. Et maintenant quoi ? Nous ne pouvons pas laisser cette chambre minée.

— Chiun, il veut savoir maintenant quoi ?

Chiun regarda par la fenêtre le petit ruisseau à truites.

— Dis-lui de préparer des poids de soixante-treize kilos cinq cents pour lui, de soixante-dix-sept kilos cinq cents pour toi et quarante-neuf kilos six cents pour moi, dit Chiun. Il doit mettre ces poids sur

des roulettes, les pousser tous dans la chambre et s'écarter de la violence du boum-boum.

— Il le fera une fois qu'il aura fait venir des artificiers experts, dit Remo après avoir transmis le message.

— Comment il s'y prend, cela ne me concerne pas, répliqua Chiun. Je ne m'occupe pas des détails.

Le lendemain matin, Smith téléphona pour annoncer que la manœuvre avait réussi. La chambre avait explosé mais cette aile de l'hôpital avait été évacuée et, grâce à des matelas épais et tout un dispositif anti-explosion, les experts de Smith avaient pu limiter la déflagration ; il y avait peu de dégâts et pas de blessés.

— Remerciez Chiun pour moi, dit Smith.

Remo regarda le dos de Chiun, qui regardait ses feuillets.

— Dès que j'en aurai l'occasion, répondit-il.

Plus tard dans la journée, il annonça à Chiun la réussite de Smith.

— Naturellement, grommela Chiun.

— Comment avez-vous su qu'elle était minée de manière à exploser par nos poids ? demanda Remo.

— Je me suis demandé comment tu installerais un tel boum-boum. Je me suis répondu, Remo ferait cela avec des poids. Quel autre moyen emploierait donc une autre créature dépourvue de créativité ?

— C'est votre dernier mot à ce sujet ?

— Ce mot suffit.

— Allez vous gratter, bougonna Remo.

Lorsqu'ils quittèrent Hollywood le lendemain, Remo s'arrangea pour glisser sa voiture dans une longue file de limousines roulant au pas, les phares allumés en plein jour.

Il se dégagea de la file, avança à la hauteur d'une voiture et cria au chauffeur :

— Qu'est-ce qu'il se passe ?

— L'enterrement de Wanda Reidel, cria l'autre.

Remo hocha la tête. Dans son rétroviseur, il vit que la file s'étirait derrière lui sur près de deux kilomètres.

— Une sacrée foule, dit-il au chauffeur.

— C'est sûr.

— Ça prouve bien ce qu'on dit toujours.

— Quoi donc ?

— Donnez aux gens quelque chose qu'ils ont envie de voir, et ils viendront, répliqua Remo.

L'original de cette édition électronique a été
IMPRIMÉ EN FRANCE PAR
BRODARD ET TAUPIN
7, bd Romain-Rolland – Montrouge.
Usine de La Flèche, le 25-03-1981.